This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07582066 6

NHP
Erasmus

★ Anon.

Pinet

H. W. Johnson

Erasmus
NHP

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

FRONTISPICE.

Ch. Eisen Inv.

761 ed. not in R.D. 29 Nov. 1918 d'H
Cohen (6 ed.) p 349. Reimp. of 1751 ed.)

L'ÉLOGE DE LA FOLIE,

TRADUIT DU LATIN D'ÉRASME,

PAR M. GUEUDEVILLE,

Nouvelle Édition, revuë & corrigée sur le Texte de l'Édition de Bâle,

ET ORNÉE DE NOUVELLES FIGURES.

AVEC DES NOTES.

Paris

M. DCC. LXI.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
827359
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1918 L

ADMONERE VOLUIMUS; NON LÆDERE:

CONSULERE MORIBUS HOMINUM,

NON OFFICERE.

Erasm. Epist. ad Mart. Dorpium Theolog.

EXPLICATION

Des Figures, qui indique en même-tems leur place.

L'Estampe qui accompagne le frontispice, represente le lointain d'une grande Ville. MINERVE distinguée par ses attributs est de bout contre un fust de colonne, & MOMUS lui presente sa Marotte.

Le Fleuron represente la VÉRITÉ s'amusant avec un Enfant ; sujet qui s'explique par l'inscription qu'on lit au haut du Cartouche, & qui signifie : En badinant, on dit la vérité.

Page 1. *L'Estampe represente divers personnages assemblés pour écouter la FOLIE. On y démêle une figure distinguée par des oreilles d'âne. La olie sous l'air d'une personne grave, & décorée d'un chaperon de Docteur, est dans une espéce de tribune. A côté d'elle est un Singe assis sur son cul, & tourné vers elle d'un air attentif.*

Même page. *La Vignette offre encore la Folie environnée des Ris & des Jeux sous la forme d'Enfans badins.*

Page 20. *La Folie de l'Enfance & de la Vieillesse, est representée par quatre Enfans, dont deux font des châteaux de cartes, un troisiéme est à cheval sur un bâton, & le quatriéme s'élance sur le Vieillard mêlé parmi eux, pour lui reprendre son moulin.*

Page 35. La Folie de la Table. *Le fond de l'Estampe est un bout de Jardin, & le devant offre un berceau sous lequel sont trois personnes à table; un quatriéme renversé par terre exprime l'effet de l'yvresse.*

Page 44. La Folie des Combats. *On a representé la Folie presentant des armes à deux hommes qui se battent d'une façon ignoble avec celle de la Nature, qui sont les pieds & les mains, nos premiéres armes.*

Page 68. Les Folies amoureuses. *La Folie, sous la figure d'une jolie femme bien prétintaillée, distribue des fléches à deux Amours. On démêle à ses pieds les dépouilles des principales Divinités, le Foudre de Jupiter, le Tridan de Neptune, le Caducée de Mercure, la Massuë d'Hercule, &c.*

Page 89. La Passion de la Chasse. *L'Estampe represente une Chasse du Cerf. On voit la Folie à cheval à la tête des Piqueurs. Ce sujet qui est copié d'*Holben, *à peu de chose près, est le seul qu'on ait conservé.*

Page 90. La Folie des Bâtimens. *L'Estam-*

pe

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

L'ÉLOGE *de la Folie réimprimé tant de fois, & traduit presqu'en toutes les Langues, est un de ces Écrits consacrés par le goût de tous les tems & de toutes les Nations.*

Tout le monde connoît Érasme, & quand l'envie de discourir sur cet Écrivain pourroit me rendre Dissertateur, *son nom seul me dispenseroit d'entrer dans*

des détails inutiles. J'abandonnerai donc l'Auteur, pour ne parler que de l'Ouvrage, & de la Traduction qu'on redonne.

Érasme nous aprend lui-même l'histoire de cette ingénieuse Déclamation. * *A son retour d'Italie à Londres, il étoit logé chez Thomas Morus, Chancelier d'Angleterre, & forcé de garder la chambre par un violènt mal de reins, provenant des fatigues du voyage, ses travaux Théologiques étoient suspendus, parce qu'il n'avoit point encore reçu les Livres nécessaires pour les continuer. Il falloit amuser son loisir, & faire diversion à son mal, par quelque gaieté qui lui coûtât peu : il imagina cette spirituelle Folie, à laquelle il n'employa qu'environ sept jours. A peine il l'eut communiquée à un*

---

* Voyez sa Préface à Thomas Morus, & sa Lettre Apologétique à Martin Dorpius, Théologien de Louvain.

petit nombre d'amis, qu'elle passa en France, où elle fut d'abord imprimée sur une copie informe & défectueuse. Cette premiére Édition fut bien-tôt suivie de sept ou huit autres, qui parurent presqu'en même-tems.

Mais si cette piéce fut goutée de tous les Gens d'esprit & des vrais Sçavans, elle souleva contre l'Auteur les Ignorans, les faux Dévots & les Mines. Il faut avouer qu'elle vint dans un tems critique, où il étoit bien dangereux de badiner sur certaines matiéres. Il se repentit aussi plus d'une fois d'avoir hazardé ce jeu d'esprit; & dans un Écrit en forme de Lettre, adressé à tous les Amateurs de la vérité, *il reconnoît qu'ayant composé cet Ouvrage dans un tems de calme & de bonace.* (Quum Mundus altùm indormiret cœremoniis ac præscriptis hominum) *il se seroit bien gardé de le faire, s'il avoit pû prévoir les troubles qui s'élevérent bien-tôt après*

*au sujet de la Religion. Il n'en falloit pas tant en effet, pour faire crier à l'hérétique, & les Moines toujours plus aigris, à proportion qu'ils sont plus subordonnés, allérent jusqu'à dire qu'*Érasme avoit pondu l'œuf, d'où Luther & les autres étoient éclos.

Érasme fut donc obligé de faire l'apologie de sa piéce, & elle se trouve dans sa Lettre à Martin Dorpius, célébre Théologien de Louvain. C'est là qu'il fait cette protestation, qui, malgré l'air de paradoxe qu'elle offre d'abord, est vraie dans le fait. Que le but de l'Éloge de la Folie, tout frivole qu'il paroît, est au fond le même que celui de son MANUEL. *On peut dire effectivement que ce n'est qu'une morale plus gaye, qui emprunte le masque de la Folie, pour donner des leçons de sagesse, & c'est la pensée de* Gueudeville.

» *Le plan de la piéce, dit-il, est di-*

» *gne d'un grand Maître. Ériger la*
» *Folie même en Actrice, qui se moc-*
» *que sçavamment, judicieusement,*
» *finement de la vie humaine ; l'inven-*
» *tion ne pouvoit être ni plus heureu-*
» *se, ni plus juste. La Folie étant la*
» *souveraine des hommes, elle a droit*
» *de les censurer : la Folie étant leur*
» *meilleure amie, elle étoit la plus*
» *propre à leur dire leurs vérités ; en-*
» *fin la Folie présidant aux plaisirs*
» *des hommes, il lui apartenoit par*
» *préférence de jouer avec eux & de*
» *les divertir. Il n'y avoit qu'un incon-*
» *vénient : les hommes croyent la Fo-*
» *lie tant qu'elle parle en folle ; &*
» *dès qu'elle emprunte la voix de la*
» *raison, ils ne la reconnoissent ni ne*
» *l'entendent plus. C'est aparemment*
» *par cette raison que la Déclamatrice*
» *d'Érasme n'a point réussi dans son*
» *principal dessein, qui étoit de corri-*
» *ger les mœurs. Les hommes ont les*
» *mêmes travers qu'ils ont toujours*

» *eus, & vraisemblablement les au-*
» *ront toujours. Ce n'est pas la faute*
» *de notre Moraliste. Elle ne pou-*
» *voit s'y prendre mieux pour conver-*
» *tir ses Auditeurs, & puisque la*
» *Folie même n'a pû amener les hom-*
» *mes à la sagesse, hélas! ils n'y vien-*
» *dront jamais.*

Il y a lieu de s'étonner qu'un Ouvrage dont on pouvoit tirer tant de fruit, si les Livres changeoient les hommes, ait eu besoin d'Apologies, * *& que l'Auteur ait été réduit à justifier jusqu'à ses intentions. Mais qu'ont produit au surplus les* Clabauderies *de tous ses Censeurs? Si ce n'est d'inspirer plus de goût pour un Écrit que les*

---

* Thomas Morus prit sa défense, & la Lettre de ce grand Chancelier au Théologien Martin Dorpius, roule en partie sur cet Ouvrage.

Souverains, les plus grands Prélats, & les Papes mêmes ont honoré de leur estime. *

Tous les Éditeurs ont, comme on sçait, leur Idole : seroit-ce donc ici la nôtre, & prétendrions-nous la faire adorer ? Nous sommes bien éloignés de porter si loin la prévention pour quoique ce soit, & nous souscrivons volontiers au jugement porté sur cette Satyre dans les Lettres sérieuses & badines imprimées à Amsterdam. §

» *Il y régne d'un bout à l'autre, dit* » *l'Auteur d'une de ces Lettres, un*

---

* Érasme dans une Lettre à Antoine de Bergues, Abbé de S. Bertin, raporte que Léon X. le lut tout entier.

§ Par MM. Janiçon, la Barre de Beaumarchais & la Martiniére.

» *mêlange, qui convient à la Folie*
» *seule, du langage & des choses du*
» *Christianisme, avec les expressions &*
» *le culte des anciens Payens. Il y a*
» *des portraits trop chargés, & des*
» *censures fausses & outrées. Mais dans*
» *le reste, que de bon sens, de vérité,*
» *d'esprit, d'enjoûment!*

Un témoignage aussi sagement modifié ne peut être suspect, & c'est l'expression du nôtre.

Les agrémens de l'original, si capables de se faire sentir dans la plus défectueuse copie, ont fait aplaudir une version que Gueudeville, *avec plus de goût, moins de licence & un meilleur style, auroit pû rendre encore plus éxacte. Ces défauts ne sont pas les seuls qu'on ait reprochés au Traducteur. Quelques éloges que son travail ait eu en Hollande, on nous permettra de le dire, ce n'est point là qu'il pouvoit être juste.*

ment aprécié. On l'a observé avant nous : les François d'Amsterdam & des Pays étrangers, ne sont pas des Juges bien sûrs en fait de délicatesse & de style. C'est en France qu'il faut juger des Écrits François. La véritable Urbanité *ne se trouve guéres hors d'un pays où elle est en quelque façon concentrée dans la Capitale, comme l'*Atticisme *l'étoit à Athènes. Ainsi la version de* Gueudeville *a été vue ici d'un autre œil que parmi ses Concitoyens. Ses méchantes plaisanteries, ou plutôt ses quolibets perpétuels, ses allusions forcées & conformes à ses préjugés de Religion, & ses hardiesses d'expression, tous ces faux ornemens, si propres d'ailleurs à piquer les gens d'un goût faux, ont déplû aux gens raisonnables qui ne veulent point qu'on aperçoive dans un Ouvrage de pur agrément, la religion ni la profession de l'Auteur. On desiroit donc depuis long-tems qu'une plume au moins plus Françoise, essayât de natu-*

raliſer la Folie d'Éraſme, *& de lui faire parler le langage des bons Écrivains. C'étoit une Traduction nouvelle que le vœu du public ſembloit demander, & l'on n'héſitoit point à l'entreprendre. Mais les réfléxions ſont venues ; on a penſé que la verſion de* Gueudeville, *malgré les défauts qu'on y reconnoît, avoit pour elle la prévention, ſi ce n'eſt de la plus ſaine partie du Public, au moins de la plus entêtée, & ſûrement de la plus nombreuſe. On a craint d'un autre côté qu'une verſion faite par un Écrivain moins connu par* ſa liberté de penſer, *quelque fidèle qu'il pût être, ne fût ſuſpecte à bien des Lecteurs. Sur ces conſidérations, on s'eſt réduit à retoucher le travail de* Gueudeville *ſur le texte Latin d'Éraſme. C'en eſt peut-être encore trop pour ceux qui, pleins de leurs préjugés, ne croyent pas qu'on puiſſe éviter une extrémité ſans tomber dans une autre, & ſe preſcrire de modération, ſans affoiblir ou*

altérer son sujet. Mais si l'on s'est contenté de rectifier le sens, où manifestement il étoit vicieux, d'annoblir l'expression où elle étoit basse, de substituer le terme propre à l'impropre, d'élaguer les superfluités & les rédundances, enfin de retrancher avec réfléxion ce que la chaleur du Protestantisme *avoit crû devoir ajouter au feu sage & réglé d'Érasme ; si, dis-je, on s'est renfermé dans ces changemens, comme il est certain qu'on l'a fait : on n'a point de reproches à craindre. C'est le plan qu'on a suivi scrupuleusement : on ne s'est rien permis au-delà des corrections indispensables, & tout l'Ouvrage a été revu sur la bonne Édition de Basle, donnée en* 1676 *par* Charles Patin, *célébre Antiquaire, fils du Médecin, & dédié à M. Colbert.*

Il se trouvera peut-être des gens qui accuseront de témérité un pareil projet, & ce sont ceux qui s'imaginent que de

toucher à des Écrits consacrés par l'impression, c'est mettre la main à l'encensoir. Deux raisons qu'on croit sans replique, suffiront pour le justifier.

1°. Gueudeville, *Auteur de la Traduction qu'on a pris la liberté de revoir, ou si l'on veut, de remanier, étant mort, il n'a plus d'intérêt à cet Ouvrage.*

2°. *Ce même Ouvrage, dont sa mémoire ne peut après tout tirer un grand lustre, dévolu depuis long-tems au public, apartient au premier occupant qui voudra l'améliorer.*

C'est en vertu de ce double droit, qu'on a porté la faux dans la moisson d'autrui, sauf à référer tout l'honneur du travail à l'Auteur primitif. Quanquam, ô Superi, quid est hoc totum quod vulgò *Gloriam* vocant,

nisi nomen inanissimum ? *

Les remarques qui accompagnent la Traduction de Gueudeville, *avoient besoin de la même lime qui a passé sur tout l'ouvrage. On n'a pris à cet égard que la liberté qu'il s'étoit lui-même permise par raport aux Notes de* Lyster. *On a seulement conservé celles qui ont paru nécessaires pour l'intelligence du Texte, & on en a substitué quelques-unes à celles qu'on a retranchées.*

Il manquoit à l'Ouvrage de Gueudeville, *dirai-je, un secours, ou un ornement qu'on aime à trouver dans tous les Livres. Je veux parler des divisions qui servent à soulager le Lecteur, & sans lesquelles il est difficile que l'Écrit le plus attachant n'ennuye*

* Erasm. Epist. ad Dorpium.

ou ne fatigue à la longue. Mais le moyen de mettre de l'ordre dans les discours de la Folie ! C'étoit la déguiser au dernier point : c'étoit aller directement contre tous les principes, & même contre l'intention d'Érasme, qui s'explique bien à cet égard. On a trouvé un tempérament pour concilier les convenances avec la commodité du Lecteur. Comme la Folie, dans le desordre de sa Déclamation, conserve une image de l'ordre, en parcourant tous les états de la vie humaine, on a distingué chaque objet par des sommaires mis à la marge, & qui indiquent tous les passages qu'elle fait rapidement de l'un à l'autre. Toute la matiére se trouve ainsi partagée sans division ; l'esprit & les yeux se reposent, & la Folie garde son caractére.

Nous voici au principal changement dont on est comptable au Pu-

*blic ; c'est le retranchement qu'on a fait des figures d'*HOLBEN *, il s'agit de le justifier.*

Ces Figures , dont Charles Patin *parle avec un peu d'enthousiasme , sont d'ailleurs bien dignes d'*Holben *, de ce grand Peintre qu'on a placé presque à côté de* Raphaël. *Par cette raison , les Curieux rechercheront toujours l'Édition de Basle , où elles sont gravées d'après les Originaux. Mais quelqu'estime que nous ayons pour cet excellent Figuriste , si dans ses grotesques ou ses charges il y a des finesses de dessein , & quelquefois d'expression , en trouve-t'on beaucoup dans l'allusion & le raport qu'ils doivent avoir avec les objets qu'elles nous indiquent ? Y voit-on même ces graces que des Modernes ont sçu si bien concilier avec les bizarreries de ce genre ? Osons le dire dans un siècle , où les Partisans de la* Caricatura *semblent avoir entrepris*

*d'étouffer le goût de la belle nature; ce genre dont tout l'effet est d'amuser les yeux, est peu satisfaisant pour l'esprit, & c'est principalement pour l'esprit que sont faits les Arts du dessein. On n'a donc pas crû devoir s'assujettir au vieux goût d'*Holben, *& on a préféré de nouveaux desseins à de médiocres copies.*

C'est de compte fait quatre-vingt Figures qu'on a suprimées dans cette Édition; mais a-t'on lieu de regretter une multitude de petits cadres qui coupent bizarrement le discours, & qui pour la plûpart ne disent rien? Un proverbe, un seul mot souvent amene une Figure, & elles ressemblent presque toutes aux Hiéroglifes de nos écrans. Enfin pour un petit nombre de caractéres, qui rendus aussi-bien qu'ils l'ont été mal dans toutes les Éditions précédentes, pourroient être de quelque prix pour les connoisseurs, le reste est d'une insipidité dégoûtante.

Les

Les Figures qu'on a substituées à celles là sont du moins plus agréables & mieux raisonnées. On s'est borné à une douzaine d'Estampes, qui expriment les caractéres généraux de la Folie, & on se flatte que le choix joint à la propreté de l'éxécution, dédommagera bien d'un superflu qui n'est qu'incommode.

*Retranchant les Figures d'*Holben, *il étoit inutile de conserver la vie de ce Peintre, dont* Gueudeville *a donné un précis d'après* Charles Patin. *C'est par une raison semblable qu'on a de même suprimé la Préface de ce Traducteur, qui dans cette Édition étoit tout-à-fait hors d'œuvre.*

Si ces changemens ne sont pas également goûtés de tout le monde, on croit du moins pouvoir espérer que toutes les personnes raisonnables nous sçauront quelque gré d'avoir rétabli dans sa sim-

*plicité naturelle, un jeu d'esprit dont le Traducteur n'avoit pas conservé toute l'innocence. Notre but n'a été que celui d'*Erasme ; *& pour rendre ses expressions au Lecteur*, NOUS N'AVONS EU DESSEIN QUE D'INSTRUIRE ET NON D'OFFENSER, DE CONTRIBUER AU BIEN DES MŒURS, NON D'Y DONNER LA MOINDRE ATTEINTE.

PRÉFACE

D'ÉRASME, adressée à THOMAS MORUS son Ami.

REVENANT il y a quelques jours d'Italie en Angleterre, pour ne pas perdre à des entretiens où les Muses n'ont aucune part, tout le tems qu'il falloit voyager à cheval, j'aimai mieux repenser quelquefois à nos études communes, & jouir en esprit de ces sçavans & agréables Amis que j'avois laissé ici. Vous qui tenez le premier rang entre ces Amis, Illustre *Morus*, c'étoit vous dont le souvenir m'occupoit le plus. Je vous rapellois souvent dans ma mémoire, & j'en recevois un extrême plaisir, m'imaginant être auprès de vous, & sentir réellement cette douceur, que je puis jurer avoir été la plus grande de ma vie.

Résolu donc de me donner quelque occupation, & le tems n'étant guéres propre pour une méditation sérieuse, je m'avisai de faire en badinant l'Éloge de la Folie. Quelle Minerve vous inspira ce bizarre dessein, direz-vous ? Oui, c'est Minerve, & qui d'abord me fit remar-

quer que les Grecs ayant nommé la FOLIE, MORIA, ce dernier mot aproche autant de votre nom de famille, que vous êtes éloigné de sa signification ; car vous êtes connu par-tout pour un homme des plus sages du siécle. D'ailleurs, j'ai crû que ce jeu d'esprit seroit de votre goût. Car enfin j'ose me flater qu'il y a de la littérature & du sel dans le badinage que je vous presente ; & je sçais que rien ne vous divertit tant que ces sortes de plaisanteries, vous sur-tout qui riez de la vie humaine comme Démocrite.* Mais si la supériorité de votre génie vous éleve bien au-dessus du vulgaire, vous ne laissez pas de vous mettre à la portée de tout le monde ; & pour employer l'expression de Tibére : *Vous êtes l'homme de tous, & de toutes les heures.*

Agréez donc, s'il vous plaît, cette Déclamation ; je vous l'offre comme le gage d'une amitié qui doit durer autant que nous. J'espére que vous la prendrez sous votre protection ; car puisque j'ai l'honneur de vous la dédier, elle est bien plus à vous qu'à moi. Je m'attends bien qu'on ne manquera pas de la censurer. Les Chicaneurs diront que ces badineries déshonorent la gravité Théologique, & que cette saty-

* *Erasme fait ici allusion à l'*Utopie *de Thomas Morus.*

re eſt toute opoſée à la modération Chrétienne : ils m'accuſeront de faire revivre l'ancienne Comédie, * & de mordre tout le monde comme un nouveau Lucien ; mais je prie d'avance ceux qui ſe ſcandaliſeront de la petiteſſe du ſujet, & de l'air badin que je lui donne, de vouloir bien faire attention que je ne ſuis pas l'inventeur de cette maniére d'écrire, & que je n'ai fait qu'imiter en cela les plus anciens & les plus célébres Auteurs. Combien s'eſt-il écoulé de ſiécles depuis qu'Homére a écrit la guerre des grenouilles & des rats ? Virgile ne s'eſt-il pas éxercé ſur le moucheron, & Ovide ſur le noyer ? Policrate a fait l'éloge de Buſiris, & Iſocrate l'a réfuté ; Glaucon a loué l'injuſtice, Favorin, Therſite & la fiévre quarte ; Sénéſius la tête chauve ; Lucien, la mouche. Séneque n'a-t'il pas badiné ſur l'Apothéoſe de l'Empereur Claude ? Plutarque n'en a-t'il pas fait autant dans le Dialogue de Gryllus changé

---

* *Celui qui l'inventa, fut un certain Suſarion de la Ville de Mégare. Ce Théâtre naiſſant étoit ſi libre, ou plutôt ſi licentieux, qu'on y nommoit les Spectateurs en reprenant leurs vices. Cet uſage ayant été défendu par une loi faite exprès, donna lieu à la* nouvelle Comédie.

en pourceau, & d'Uliſſe ? Lucien & Apulée n'ont-ils pas fait leur *Ane d'or*, & un Anonyme enfin le teſtament d'un cochon, cité par S. Jérôme même ?

Si mes Cenſeurs ne veulent pas ſe payer de cette monnoie, ils n'ont qu'à s'imaginer que je joue aux Échecs pour m'amuſer, ou à quelques jeux d'enfans. Il n'y a point de condition dans la vie à qui on ne permette quelque divertiſſement : ce ſeroit donc une grande injuſtice d'interdire aux Gens de Lettres un peu de badinage, pour ſe délaſſer l'eſprit. On doit ſur-tout leur permettre de badiner, lorſqu'ils le font utilement pour les Lecteurs. Pour peu qu'on ait de génie, on profite ordinairement plus des bagatelles finement tournées, que des matiéres ſérieuſes & brillantes. L'un célébre l'Éloquence ou la Philoſophie, par un Éloge tout couſu de piéces de raport ; l'autre fait pompeuſement le Panégyrique du Prince : celui-là prononce un beau diſcours, pour porter les Princes Chrétiens à la guerre contre les Turcs ; celui-ci infatué de l'Aſtrologie judiciaire, ou impoſteur de profeſſion, prédit l'avenir ; l'autre forme de nouvelles difficultés ſur des riens. Ces productions ſont preſque toujours auſſi infructueuſes, que la badinerie eſt profitable. De plus, comme rien n'eſt ſi puérile que de traiter un ſujet grave & ſérieux d'u-

ne maniére badine, rien aussi n'est plus agréable que de donner à des bagatelles un tour sérieux & solide. Au reste, c'est au Public à juger du badinage que je lui donne; mais à moins que l'amour-propre ne m'aveugle, l'Éloge de la Folie, à ce qui me semble, n'est pas tout-à-fait l'ouvrage d'un foû.

Maintenant pour me mettre à couvert du reproche qu'on pourroit me faire touchant la satyre, je soutiens que de tout tems il a été permis de se mocquer du train commun des hommes, pourvu que cela n'aille pas jusqu'à la licence & à la fureur. J'admire combien les oreilles sont délicates aujourd'hui; on ne veut que des éloges flateurs: on en voit même qui entendent si mal la Religion, qu'ils souffriroient plutôt les plus horribles blasphêmes contre Jesus-Christ, que de passer la moindre raillerie contre le Pape ou contre le Prince, sur-tout quand il y va de leur intérêt. Mais je voudrois qu'on répondît à une question: Celui qui fronde en général tous les hommes, sans en attaquer aucun en particulier, peut-il avec justice être apelé satyrique? Ne doit-il pas plutôt être regardé comme un guide, & un surveillant des mœurs? D'ailleurs combien de traits, je vous prie, ne m'échape-t'il point contre moi-même? De plus, qui déclame généralement contre toutes les

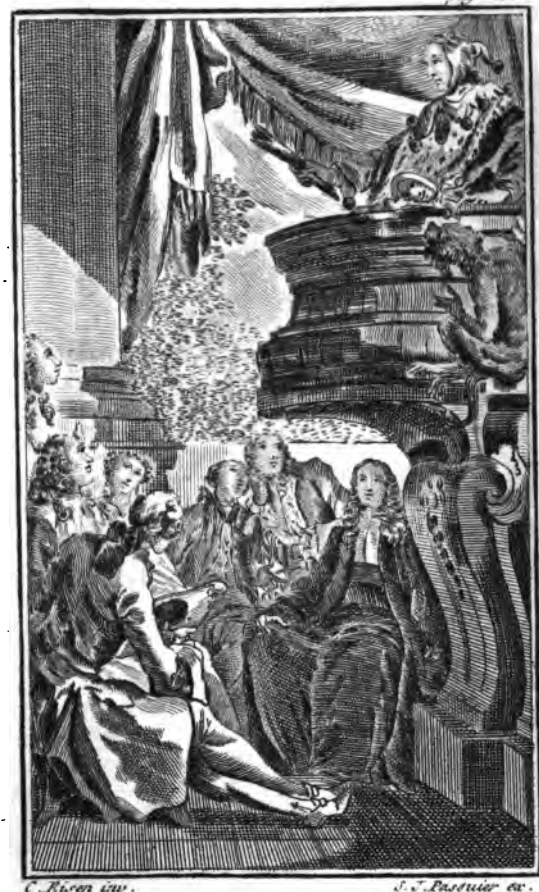
conditions humaines, fait bien voir qu'il n'en veut point aux hommes, mais seulement à leurs défauts. Si quelqu'un donc se trouve offensé dans ce badinage, s'il s'en plaint, qu'y gagnera-t'il? Il fera voir qu'il est coupable, ou qu'il craint de passer pour tel. S. Jérôme a badiné sur les mêmes matiéres d'une façon bien plus libre & bien plus caustique, ne faisant pas même scrupule de nommer. Pour moi, outre que je n'ai nommé personne, j'ai tellement ménagé mes expressions, que tout Lecteur judicieux connoîtra sans peine que mon but a plutôt été de divertir que de mordre. Je n'ai pas, comme Juvenal, remué de criminelles ordures, & je me suis plus attaché au ridicule qu'au vice même. Si toutes ces raisons ne satisfont pas, on n'a qu'à considérer qu'il est glorieux d'être censuré par la Folie, & que la faisant parler, il a bien fallu que je me sois accommodé au caractére du personnage. Mais pourquoi vous suggérer mes moyens, vous qui êtes un si habile Avocat, que les Causes qui ne sont pas des meilleures, deviennent très-bonnes entre vos mains? Adieu, très-éloquent Morus, prenez soigneusement la défense d'un Ouvrage qui porte un peu vos livrées, quant au nom & à la matiére.

A la Campagne, 10 Juin 1508.

L'ÉLOGE

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS



C. Rieen inv. J. J. Pasquier ex.

L'ÉLOGE DE LA FOLIE.

DÉCLAMATION D'ERASME.

(*La Folie parle.*)

ORDINAIREMENT ma réputation est déchirée par la médisance ; & il n'y a pas jusqu'à mes Favoris, qui ne parlent mal de moi : c'est de quoi je suis bien informée. Mais on a beau me noircir ; cette

Protestations & définition de la Folie.

FOLIE que vous voyez, c'est elle pourtant, qui a le pouvoir de remettre en belle humeur les Dieux & les Hommes.

En effet, dès que j'ai paru devant cette nombreuse Assemblée, la joie a commencé d'y éclater. Vous avez marqué tous un air content, vous n'avez même pû vous empêcher de rire en voyant ma figure; enfin, depuis que je suis ici, on vous prendroit pour des Dieux d'Homére, enyvrés de Nectar & de * *Népenthe;* au lieu qu'auparavant vous aviez le chagrin & l'inquiétude peints sur le visage. A vous voir mornes & sombres comme vous étiez dans vos places, on ne pouvoit mieux vous comparer qu'à des gens sortis tout-récemment § de la Caverne de *Trophonius*. Lorsqu'après un Hyver affreux, le Soleil ayant repris son éclat, nous ramene avec le Printems ces vents doux, qui fondent les neiges & les glaces, & rendent à la terre sa fertilité naturelle; tout change de

---

* Népenthe.) *Plante fabuleuse, dont le suc mêlé avec le vin, excitoit à la joie. Des Auteurs prétendent que c'est la* Buglosse.

§ *L'Antre de* Trophonius, *dans la Lébadie, rendoit des Oracles; mais quand on y avoit une fois descendu, on ne rioit plus de sa vie, suivant la Tradition.*

face à nos yeux, tout prend une couleur nouvelle & semble rajeunir. Tel est à peu près l'heureux effet que j'ai produit sur vos personnes. Dès que j'ai paru, je n'ai plus vû que des visages rians. Ainsi, par ma seule presence, j'ai atteint le but où d'habiles Orateurs peuvent à peine arriver par des discours diffus, long-tems médités : ils se tuent à parler pour dissiper vos chagrins; & moi, pour faire encore plus qu'eux, je n'ai eu qu'à me montrer, sans ouvrir la bouche.

Or, si vous êtes curieux de sçavoir pourquoi je parois dans ce bizarre équipage, je vais vous le dire, bien entendu que vous ne vous lasserez pas de m'écouter. Je n'exige pas de vous la même attention que vous pourriez aporter à un Sermon : celle que vous avez coutume de donner aux Bâteleurs, aux Farceurs & aux Charlatans dans les Places publiques, est bien suffisante. Ecoutez-moi comme autrefois Midas, qui étoit des nôtres, écoutoit la Musique du Dieu Pan. Car j'ai envie de faire un peu * la

* Sophiste & Philosophe *étoient d'abord synonimes. Le nom de Sophiste fut ensuite donné aux Rhéteurs, & enfin ne signifia plus qu'un grand & subtil diseur de rien.*

vent volontiers mes bienfaits ; j'ai tout sujet de me flatter que je suis leur meilleure amie ; avec tout cela, depuis tant de siécles s'est-il jamais trouvé un seul homme qui ait daigné célébrer ma gloire, & composer mon éloge ? On a écrit sur les plus indignes sujets du monde. Les Busiris, les Phalaris, la Fiévre-quarte, la Mouche, la Tête-chauve, tant d'autres pestes de cette nature ont eu des Apologistes qui ont consacré leurs veilles à les illustrer ; mais pour moi, pour la pauvre Folie, rien.

Je suis donc réduite à me louer moi-même, & c'est aussi ce que je vais faire ; mais je vous en avertis, ce sera sur le champ, & sans aucune préparation : tant mieux, j'en mentirai moins. N'allez pas vous imaginer qu'il y ait de l'ostentation, ou de la hablerie dans mon fait : je ne suis pas comme bien des Orateurs. La plûpart de ces gens-là, comme vous sçavez, en donnant au Public un Ouvrage auquel ils ont travaillé trente ans, (encore n'est-ce souvent qu'une compilation) protestent avec serment, qu'ils l'ont écrit ou dicté en trois jours, pour se divertir. Pour moi, j'aime toujours à dire tout ce qui me vient sur la langue.

Je ne suivrai pas ici la méthode triviale de l'Ecole, qui prescrit à un Logicien & à

un Rhéteur, de définir & de diviser son sujet. Il ne faut pas vous y attendre. Je ne vous donnerai point ma *Définition*, & ma *Division* sans doute encore moins. Car, raisonnons un peu : qu'est-ce que c'est que *définir ?* C'est renfermer l'idée d'une chose dans ses justes bornes. Qu'est-ce que c'est que *diviser ?* C'est séparer une chose en ses parties. Or, ni l'un ni l'autre ne me conviennent. Comment me borner, puisque ma puissance est aussi étendue que le Genre-Humain ? Comment me partager, puisque généralement tout est d'accord pour faire valoir ma Divinité ? Vous voyez donc bien que toute *Définition* & toute *Division*, seroient pour moi d'un mauvais augure. D'ailleurs, dès que me voici devant vous, dès que vous me voyez telle que je suis, de quoi serviroit-il de vous peindre mon ombre & mon image, dans une *Définition ?*

Je suis, & je vous en fais juges, je suis cette distributrice des vrais biens, reconnue la même sous divers noms par tous les Anciens. Et même, qu'étoit-il besoin de le dire? N'ai-je pas le visage parlant ? Ne portai-je pas sur le front tout ce que je suis ? Si quelqu'un pouvoit se méprendre assez grossiérement, pour soutenir que je suis Minerve, ou la Sagesse, il n'a qu'à me regarder fixe-

ment, il me démêlera d'abord, sans que j'employe les paroles, qui sont le fidèle miroir de la pensée. Il n'y a chez moi, ni fard, ni déguisement: telle je parois, telle je suis dans l'ame, toujours semblable à moi-même. Cela est si vrai, que ceux qui se parent le plus du masque de la Sagesse, ne peuvent me cacher: ce sont des singes revêtus de pourpre, ou des ânes qui promènent leur gravité sous la peau du lion; mais quelques soins qu'ils aportent pour se contrefaire, on ne s'y trompe jamais; toujours il s'échape par quelque endroit d'éminentes oreilles qui trahissent & découvrent Midas.

Mais voyez leur ingratitude! Ils sont à moi autant qu'on peut l'être, & ils rougissent de porter publiquement mes livrées & mon nom. Bien plus, ils les reprochent aux autres, comme une infamie & un deshonneur. Puisqu'il est donc vrai, que, tout fous qu'ils sont, ils prétendent être réputés Sages & de nouveaux Thalès, * ne serons-nous pas bien fondés à les apeller d'un nom mixte, des *Morosophes*, ou des Sages-fous? L'éloquence aujourd'hui la plus en vogue, est

* Thalès.) *Un des sept Sages de la Grèce.*

celle de ces déclamateurs qui se croient autant d'Apollons, lorsqu'ils s'escriment de deux langues, comme * la sangsue, & qui regardent comme quelque chose d'admirable, de mêler souvent fort mal-à-propos, quelques mots Grecs dans un discours latin, ce qui fait des discours à la mosaïque, ou de marqueterie. Si les Langues étrangéres manquent à ces Orateurs; si par exemple, ils ne sçavent ni Grec, ni Hébreu, quelle est leur ressource, à votre avis? C'est de tirer de quelque livre moisi quatre ou cinq vieux mots, pour éblouir le Lecteur. Ceux qui les entendent, aplaudissent à leur grand savoir; & ceux qui n'y comprennent rien, admirent à proportion de leur ignorance. Car ce n'est pas un de nos moindres plaisirs, à nous autres Fous, de regarder avec le dernier étonnement ce qui vient de loin. Si quelques-uns de ceux qui n'entendent point ce vieux langage, ont l'ambition de vouloir faire accroire qu'ils l'entendent; ils n'ont qu'à marquer un air content, ils n'ont qu'à aplaudir de la tête, ou même des oreilles, comme l'âne; enfin, ils n'ont qu'à dire d'un

* Sangsuë.) *Pline dit qu'elle a la langue fourchue.*

ton important avec un ancien Valet de Théâtre : *C'est cela même.*

Je me suis écartée là, je ne sçai comment; les disparates & les digressions ne siéent pas mal à la Folie; mais je reprens mon chemin. Vous sçavez donc à présent mon nom, Auditeurs.... quelle épithéte ajoûterai-je? Tranchons le mot, Auditeurs très-Fous. Que vous en semble? La Folie peut-elle traiter plus honorablement des gens initiés dans ses mystéres? Mais parce qu'il y en a peu d'entre vous qui connoissent ma naissance & ma famille, je vais tâcher de vous en instruire, moyennant le secours des Muses.

Soyez donc avertis d'avance, que je ne suis fille, ni du Cahos, * ni de Saturne, ni de Japet, ni d'aucun de cette espéce de Dieux décrépits & comme usés de vieillesse. C'est *Plutus*, le Dieu des Richesses, qui est mon pere : *Plutus*, qui, n'en déplaise à Hésiode, à Homére & au Seigneur Jupiter lui-même, est le pere des Dieux & des Hommes : *Plutus*, qui à present tout comme autrefois, confond à son gré le sacré avec le profane, &

Origine de la Folie.

* Du Cahos, *&c. C'étoient, selon Hésiode, les plus anciens Dieux, & dont tous les autres étoient descendus.*

bouleverse tout : *Plutus*, sous le bon plaisir de qui sont administrés, la Guerre, la Paix, les Empires, les Conseils, les Tribunaux, les Assemblées publiques, les Mariages, les Traités, les Alliances, les Loix, le plaisant, le sérieux (oh je perds haleine, abrégeons) en un mot, toutes les affaires générales & particuliéres des hommes : *Plutus*, sans l'assistance duquel tout ce Peuple de Divinités Poëtiques, & même les Dieux du premier ordre, * ou ne seroient plus du tout, ou feroient assez maigre chére : enfin ce *Plutus*, dont la colére est si redoutable, dont la disgrace est si terrible, que Pallas mon ennemie mortelle, toute sage, toute guerriére qu'elle est, ne sçauroit en garantir personne, & dont au contraire la faveur est si puissante, que celui à qui il en fait part, peut *incaguer* Jupiter même & sa foudre.

C'est d'un tel pere que je me glorifie d'avoir reçu le jour. Or, mon pere m'engendra, non pas de son cerveau, comme Jupiter engendra cette bourrue & farouche Minerve, mais de † *Néotete*, la Nymphe du monde

---

* *La Théologie Payenne admettoit différens ordres de Divinités.*

† Néotete.) *C'est-à-dire*, la Jeunesse.

la plus belle, la plus enjouée, la plus agréable. Mon pere & ma mere n'étoient pas mariés : je ne suis pas née comme ce boiteux de Vulcain, fils légitime de Jupiter & de Junon, qui étoient mari & femme, à leur grand regret. Je suis fille du Plaisir : l'Amour libre a présidé seul à ma naissance ; &, pour parler avec notre Homere, il avoit formé la tendre chaîne qui lia *Plutus* à sa maîtresse.

Mais n'allez pas prendre le change. Quand mon pere me donna l'être, ce n'étoit pas ce Plutus courbé sous le poids des ans, & à qui l'âge avoit déja éteint la vûe, tel qu'est le Plutus d'Aristophane : mon pere étoit alors dans son printems, sans avoir aucune infirmité ; le sang d'une ardente & vigoureuse jeunesse pétilloit encore dans ses veines. D'ailleurs, certain secours étranger ne nuisit point à la chose. Mon pere sortoit par hazard d'une débauche divine, où il avoit fouetté le Nectar.

Si vous me demandez le lieu de ma naissance, (car c'est aujourd'hui comme une preuve de Noblesse, que le Public sçache où vous avez jetté les premiers cris du berceau) je ne suis née ni dans l'Isle mouvante de Délos, comme Apollon, ni dans le sein

de la Mer orageuse, comme Vénus, ni dans des cavernes profondes; mais dans ces Isles fortunées, où la Nature n'a nul besoin de l'Art. L'incomparable pays! Le travail, la maladie, la vieillesse n'y entrent point: on ne voit dans les champs, ni mauve, ni lupin, ni féve: loin de là toutes ces herbes, tous ces légumes, toutes ces racines, qui ne sont qu'à l'usage du petit peuple. Au lieu de ces viles productions, la Terre raporte tout ce qui peut charmer les yeux, & embaumer l'odorat: *le moly, la panacée, le népenthe, la marjolaine, l'ambroisie, le lotus, la rose violette, l'hyacinthe; enfin, de quelque côté qu'on se tourne, on s'imagine être dans les Jardins d'Esculape, ou dans ceux de Vénus.

Naissant dans un endroit si délicieux, vous jugez bien que je ne commençai pas ma vie par des pleurs, tant s'en faut. A peine ma mere fut-elle accouchée de moi, que je me mis à lui rire au nez, comme une petite folle. Au reste, je n'envie point à Jupiter l'honneur d'avoir eu une chévre pour nourrice, puisque deux Dames des plus galantes m'ont al-

---

* *Le moly, le népenthe, l'ambroisie, le lotus, herbes fabuleuses.*

laitée : l'une est * *Methé* fille de Bacchus ; l'autre § *Apædie*, fille de Pan ; vous les voyez l'une & l'autre à ma suite.

Cortége de la Folie. Il est bon que je vous fasse encore connoître mes autres Compagnes & mes Suivantes. Voyez-vous cette belle au sourcil arrogant & élevé ? C'est *Philautie*, ou l'*Amour-propre*. Celle-ci, qui a la complaisance peinte dans les yeux, & qui frape des mains, c'est *la Flatterie*. Celle-là qui est à moitié endormie, & qui semble dormir effectivement, s'apelle *l'Oubli*. Celle qui s'apuye sur les coudes, les doigts entrelacés, c'est *la Haine du travail*. Cette autre qui est couronnée, enchaînée de roses, & qui a tout le corps parfumé, est *la Volupté*. Ces yeux remuans, & que vous voyez dans un mouvement continuel, vous annoncent l'*Egarement d'esprit*. Cette peau luisante, cet embonpoint, ce corps si bien conditionné, sont *les Délices* en personne. Vous voyez parmi ces Nymphes, deux Dieux, dont l'un, qui est Comus, inspire la débauche, & l'autre ensévelit les Buveurs dans un sommeil presque léthargique.

---

* Methé.) *L'Ivresse.*
§ Apædie.) *La Grossiéreté.*

Secondée & servie fidèlement par cette foule de Domestiques, ou plutôt d'Esclaves, je régne sur tout, & les Monarques mêmes sont soumis à ma domination.

Vous voilà donc instruits de mes parens, de mes nourrices & de mon train. Maintenant, afin qu'on ne m'accuse pas d'usurper le nom de Déesse, je veux vous faire voir combien je suis utile aux Dieux & aux Hommes, & jusqu'où s'étend ma puissance divine : écoutez-moi bien.

Quelqu'un a dit de très-bon sens, que c'est être Dieu, que de contribuer au soulagement dés hommes, dans leur malheureux passage sur la terre. C'est sur ce principe qu'on a *déïfié* ceux qui ont inventé le vin, le froment & les autres utilités semblables, qui adoucissent la vie. Sur ce pied-là, pourquoi ne me donneroit-on pas avec justice le premier rang parmi les Dieux ? Pourquoi réfuseroit-on de me placer à leur tête, moi qui répands toute sorte de biens sur les Hommes ?

Premiérement, vous ne disconviendrez pas, que rien n'est plus cher ni plus précieux que la vie. Or, qui a plus de part que moi à la formation, à la conception des vivans ? Ni la lance de la fiére Pallas, ni l'Egi-

de * de Jupiter, n'influent point sur la propagation humaine. Bien plus, ce terrible & foudroyant Jupiter, lui qui est le pere & le Monarque absolu des hommes, lui, qui d'un coup d'œil fait trembler le Ciel; il faut souvent, ne lui en déplaise, qu'il mette bas sa foudre à trois pointes; il faut, que quittant cet air redoutable, qui fait transir de peur toute la Cour céleste, il descende de sa grandeur, qu'il s'adoucisse & prenne un autre visage; & quand cela? Je n'oserois presque le dire: lorsqu'il est amoureux, & qu'il veut *paternifer*, envie qui le prend souvent chez lui & ailleurs. C'est alors qu'il est obligé de se masquer, pour ainsi dire, & de jouer un tout autre personnage que celui qu'il fait sur son Trône.

Ne prenons que les Stoïciens: ces Philosophes contrefont les Dieux ici-bas, & leur présomption va jusqu'à s'infatuer qu'ils sont de tous les Mortels, ceux qui aprochent le plus de la Divinité. Mais donnez-moi un de ces vénérables Disciples de Zénon, fût-il mille fois plus Stoïcien encore, s'il ne coupe jamais sa

* Egide.) *Bouclier de Jupiter, fait de la peau de sa nourrice, la Chevre* Amalthée.

sa barbe, parce qu'elle est la marque & l'ornement de sa sagesse, (ornement néanmoins dont les boucs sont aussi parés) il ne laissera pas de tems en tems de s'humaniser, de mettre à part sa dure & austére Morale, de dire enfin & de faire dans l'occasion des sottises, tout comme un autre. En un mot, un homme, de quelque sagesse qu'il fasse profession, veut-il devenir pere? C'est moi, oui c'est moi qu'il doit apeller à son secours.

Mais pourquoi ne pas dire tout? Aussi-bien c'est ma maniére de parler librement. Dites-moi, je vous prie, à quel instrument est attaché la vertu de produire les Dieux & les Hommes? Est-ce à la tête, au visage, à la poitrine, à la main, à l'oreille, tous membres assurément fort honnêtes, ausquels on ne peut rien reprocher? Si je ne me trompe, ce ne sont point-là les outils de la Propagation. Quel est donc le *Producteur*, le *Multiplicateur* du Genre-Humain? Une certaine partie qui ne se nomme point, & qui est si folle, si ridicule, qu'on ne sçauroit la nommer sans rire. C'est là cette Fontaine sacrée, où les Dieux & les Hommes puisent la vie.

Or, quel homme voudroit subir le joug du mariage, si, comme font les vrais Philosophes, il avoit bien réfléchi auparavant sur les inconvéniens de cette condition? Quelle fem-

me voudroit jamais se soumettre, au devoir conjugal, si elle sçavoit, ou se rapelloit les douleurs périlleuses de l'accouchement, la peine de nourrir, d'élever, &c.? Si donc vous devez la vie au mariage, & le mariage à cette aliénation du bon sens, qui est à ma suite, jugez combien vous m'êtes redevables! De plus, quand une femme, après avoir passé une fois par les épines de ce lien indissoluble, a la hardiesse d'y rentrer, n'est-ce pas à la faveur de l'*Oubli*, qui m'accompagne encore? Soit dit en dépit du Poëte * Lucréce, Vénus elle-même n'oseroit nier, que sans notre puissance & notre protection, sa force & sa vertu languiroient.

C'est donc de cet aimable jeu, où je fais entrer les Ris, les Plaisirs, l'Yvresse amoureuse, que sont sortis les orgueilleux Philosophes, à qui ces Hommes Angéliques, que le vulgaire apelle *MOINES*, ont heureusement succédé. De là sont venus les Princes & les Rois, les Evêques, les Cardinaux, & les *Saintetés d'Office* ou les *Papes*. C'est de là qu'est aussi sortie cette foule de Divinités

---

* Lucréce. *Il reconnoît Vénus le principe de toute génération.*

poëtiques, foule si grande, qu'à peine le Ciel, tout vaste qu'il est, peut les contenir. Mais c'est peu qu'on tienne de moi la source & la perpétuité de la vie, si je ne fais voir encore que généralement tous les avantages qui s'y trouvent, partent de ma libéralité.

En effet, qu'est-ce que cette vie, sans les plaisirs? Mérite-t'elle le nom de vie? Vous m'aplaudissez, Messieurs! Vous avez raison. Je sçavois bien qu'il n'y avoit ici personne assez sage, pour être de ce sentiment-là: vous êtes tous de trop bons fous, (je me brouille) au contraire, vous êtes tous trop sages; car chez moi *Folie* c'est *Sagesse*. Croyez-moi, les Stoïciens même ne méprisent point la Volupté. Ils l'outragent, ils la déchirent en public; mais ces dissimulés ont leur but: ils ne font tant de peur du plaisir, qu'afin d'en avoir meilleure part. Mais qu'ils me disent, ces hypocrites, de par Jupiter, qu'ils me disent, s'il y a un jour dans la vie qui ne soit triste, désagréable, ennuyeux, dégoûtant, fâcheux, à moins que je ne m'en mêle, & que je ne l'assaisonne. J'en prens à témoin ce fameux Sophocle, qu'on ne sçauroit assez louer. Qu'il sçait bien me rendre justice, lorsqu'il dit: *Il est très-doux de vivre; mais point de sagesse, elle gâte la vie.* Montrons cela en détail.

Folie de l'Enfance. Personne n'ignore, que le premier âge de l'Homme est le plus gai & le plus agréable. Mais qu'est-ce qui rend les enfans si aimables ; pourquoi les baisons-nous, les embrassons-nous, les chérissons-nous ? Un ennemi même s'attendrit pour eux, & les assiste dans le besoin. Encore un coup, d'où vient cela ? C'est que la nature, cette sage ouvriére, a imprimé dans les enfans, un charme, un attrait de Folie, afin que par-là, comme par une sorte de récompense, ils puissent adoucir les peines de ceux qui les élévent, & mériter par leurs carresses la protection qu'on leur donne ensuite. Cette premiére jeunesse qui succéde à l'enfance, on l'aime, on se fait un plaisir de lui être utile, de l'avancer, de la secourir. Et de qui cette adolescence reçoit-elle son agrément ? Sinon de moi, qui la rend folâtre, qui la rend propre à plaire & à divertir. Je veux bien passer pour une menteuse, si, dès que les jeunes gens commencent à devenir hommes ; dès que, par les instructions & par l'usage du monde, ils entrent dans ce malheureux chemin de la Sagesse, ils ne changent du blanc au noir. Alors toute leur beauté se fane, leur gayeté se rallentit, ils n'ont plus la même gentillesse ; leur feu, leur vivacité s'éteint.

C. Eisen inv. D. Lafosse S.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

Car enfin, Messieurs, plus l'homme s'éloigne de moi, moins il jouit de la vie, & il poursuit ainsi tristement sa course jusqu'à ce qu'il arrive à cette fâcheuse & chagrine vieillesse, qui le rend insuportable aux autres & à lui-même. Puisque je suis tombé sur la vieillesse, il ne vous déplaira pas que je m'y arrête un peu. Sans moi, que les misérables humains seroient à plaindre à la fin de leur carriére ! Mais j'ai pitié d'eux, & je leurs tends la main. Les Dieux des Poëtes, par le beau secret de la métamorphose, ont coutume de secourir les infortunés, qui périssent : je les imite en quelque sorte. Lorsqu'une vieillesse décrépite a mis les hommes sur le bord d'un tombeau, je les fais, autant que je puis, rentrer en enfance. De là le Proverbe : *Les Vieillards sont deux fois Enfans.*

Vous me demanderez peut-être, comment je fais cela ? Vous l'allez voir. Je méne ces têtes caduques à notre Lethé, (car ce Fleuve prend sa source dans les Isles fortunées, & il n'en coule dans les Enfers qu'un petit Ruisseau) je fais boire à longs traits à mes bonnes gens de cette eau d'Oubli ; par-là tous leurs soucis se dissipent & ils rajeunissent. Mais, dit-on, ils extravaguent, ils radotent déja. D'accord, & n'est-ce pas

Me juge à present qui voudra, & qu'on mette dans la balance les bons offices que je rends aux hommes, avec les métamorphoses des autres Dieux. Je ne veux point raporter ici les horribles effets de leur colére ; je ne parle que de leurs bienfaits. Quélle grace font-ils aux mourans, qu'ils veulent bien honorer de leur protection, de changer l'un en arbre, l'autre en oiseau, celui-là en cigale, celui-ci en serpent ? Comme si passer d'un être à un autre, ce n'étoit pas proprement périr. Pour moi, je fais rentrer le même homme dans le meilleur & dans le plus heureux âge de la vie. Si les hommes, s'abstenant de tout commerce avec la Sagesse, vouloient ne vivre que sous mes loix, la hideuse vieillesse leur seroit inconnue, & ils auroient le bonheur d'être toujours jeunes.

Regardez-moi ces mines sombres, ces visages abbatus & décharnés, qui s'enfoncent dans la contemplation de la Nature, ou dans d'autres occupations sérieuses & difficiles : ces gens-là semblent d'ordinaire avoir vieilli dès leur jeunesse, & cela parce qu'un travail de tête assidu, pénible, violent, profond, épuise peu-à-peu les esprits & desséche l'humide radicale. D'autre part, considérez attentivement mes fidèles Sujets : voyez comment

ment ils ſont dodus, gras, frais, bien nourris, brillans de ſanté; vous diriez * *des pourceaux Acarnaniens.* Aſſurément ces heureux mortels ne ſentiroient jamais les infirmités de la vieilleſſe, s'ils ne participoient un peu à la contagion des Sages. Cela n'arrive que trop: mais que faire? l'homme n'eſt pas né pour jouir ici-bas d'une félicité parfaite.

J'ai encore pour moi le témoignage d'un fameux proverbe, qui dit: *que la Folie ſeule peut retarder la fuite rapide de la jeuneſſe, & reculer de bien loin la fâcheuſe vieilleſſe.* Sur ce pied-là, ce qu'on dit des Brabançons, n'eſt pas ſans fondement: au lieu que chez les autres hommes, l'âge aporte la prudence, plus ceux-ci aprochent de la vieilleſſe, plus ils ſont fous. Cependant on peut dire qu'il n'y a point de Nation, ni plus agréable pour le commerce de la vie, ni qui ſuccombe moins ſous le poids des années. Joignons aux Brabançons, ces Peuples qui vivent ſous le même climat, & qui ont à peu près les mêmes maniéres, je veux dire mes Hollandois: car je puis bien me vanter qu'ils

* Les pourceaux Acarnaniens *étoient célèbres, comme ſont aujourd'hui ceux du Gatinois.*

m'apartiennent ; ils ont pour moi tant d'attachement, tant de zèle, qu'on les a jugés dignes d'une épithéte dérivée de mon nom, & loin d'en rougir, ils s'en font gloire.

Après cela, que les fots mortels invoquent Médée, Circé, Vénus & l'Aurore : qu'ils cherchent je ne ſçai quelle fontaine qui a la vertu de rajeunir, vertu qui n'a été donnée qu'à moi, & dont je fais tous les jours un uſage obligeant ! Je poſſéde ce ſuc merveilleux, avec lequel la fille de Memnon prolongea la jeuneſſe de Tithon ſon aïeul. Je ſuis cette Vénus qui rendit Phaon, de vieux qu'il étoit, un jeune homme ſi joli & ſi galant, que Sapho en devint éperdûment amoureuſe. A moi les herbes magiques, & les enchantemens, s'il y en a ; à moi cette fontaine, qui non-ſeulement rapelle la jeuneſſe paſſée, mais (ce qui vaut incomparablement mieux) qui la rend durable autant que la vie. Si donc vous convenez tous de ce principe, que rien n'eſt plus aimable que la jeuneſſe, ni plus haïſſable que la vieilleſſe ; dès-là vous reconnoiſſez, Meſſieurs, combien vous m'êtes redevables ; puiſque pour vous rendre heureux, je ſçai prolonger un ſi grand bien, & repouſſer un ſi grand mal.

Mais je m'arrête trop aux hommes : par-

courez maintenant le Ciel ; faites passer toutes les Divinités en revue, je consens qu'on me fasse une injure du nom que je porte, s'il se trouve quelque Dieu qui ne m'ait pas l'obligation de tout ce qu'il vaut. Pourquoi, je vous prie, Bacchus a-t'il toujours le visage & la longue chevelure d'un jeune homme ? C'est que passant toute sa vie dans la débauche & dans la joïe, il n'a nul commerce avec Pallas, laissant cette prude pour ce qu'elle est. Enfin, tant s'en faut que ce gros réjoui ambitionne le nom de Sage, qu'au contraire il prend plaisir, dans son culte, aux extravagances & aux folies de ses Dévots. Il ne s'offense point du surnom *Fallot* que le proverbe lui donne, surnom qu'il a mérité, parce qu'étant assis devant la porte du Temple, les laboureurs se divertissoient à le barbouiller de vin doux & de figues nouvelles : ce qui le faisoit rire de tout son cœur. De plus, quels traits de satire * la vieille Comédie n'a-t'elle pas lancés contre Bacchus ? Le ridicule Dieu ! s'écrioient-ils : il étoit indigne de naître par la voie ordinaire. Mais

Tous les Dieux de l'antiquité, tributaires de la Folie.

* La vieille Comédie, &c. *Elle étoit satirique jusqu'à nommer les gens, ce qui obligea les Magistrats de la défendre.*

de bonne foi, qui refuseroit de se charger de ses extravagances, ou, si l'on veut, de ses ridicules, au prix d'être toujours agréable, toujours jeune, toujours divertissant, plutôt que d'être ce dissimulé Jupiter qui fait peur à tout le monde; ou ce vieux radoteur de Pan, qui par ses bruits répand de fausses terreurs; ou ce boiteux, ce cocu de Vulcain, qui est tout enfumé de sa forge; ou cette Pallas si formidable avec sa lance & sa tête de Méduse, qui ne regarde jamais que de travers?

Venons à d'autres Divinités. Comment Cupidon fait-il, quel secret a-t'il pour ne point sortir de l'enfance? C'est que se moquant du sérieux & du solide, il s'en tient uniquement au badinage. Et Vénus au blond ardent, pourquoi sa beauté reverdit-elle toujours? C'est que nous sommes parentes de près; aussi brille-t'elle comme Plutus mon pere, qui est de couleur d'or. De plus, s'il en faut croire les Poëtes, ou les Statuaires leurs imitateurs, la Déesse des Amours est sans cesse accompagnée des Jeux & des Ris. Flore qui est la mere des plaisirs, n'étoit-elle pas un des premiers objets de la Religion des Romains?

Laissons-là les Divinités amies de la joïe. Voulez-vous sçavoir la vie des Dieux bourrus

& chagrins ? Demandez à Homere, & aux autres Poëtes ; ils vous aprendront, que ces Dieux sont pour le moins aussi fous que les Hommes. Jupiter quitte le foudre, il abandonne le soin de l'Univers, & se dérobe du Ciel, pour aller courir la Grizette : je n'avance rien dont vous ne soyez instruits. La fiére & inabordable Diane oublie son sexe, & perd son tems à la chasse : elle n'en est pourtant pas moins folle d'Endimion, jusques-là, qu'en qualité de Lune, elle prend bien la peine de descendre tout exprès du Ciel, pour venir lui offrir ses faveurs. J'aimerois mieux que ce fût Momus qui les fit souvenir de toutes leurs folies. Il le faisoit autrefois fort souvent ; mais les Dieux qui n'ont pas l'ame endurante, se trouvant fatigués de ses remontrances, & ne pouvant souffrir qu'il troublât leur joye par sa sagesse à contre-tems, le firent sauter du Ciel en Terre, de compagnie avec *Até*, la Discorde. Depuis ce tems ce pauvre éxilé ne fait que roder, & couche dehors, personne n'en veut chez soi, il n'y a hospitalité qui tienne. A plus forte raison n'est-il pas admis chez les Princes ; car la FLATERIE ma suivante, régne dans toutes les Cours : or, c'est son ennemi irréconciliable ; ils s'accordent comme le loup & l'agneau.

Ainsi les Dieux s'étant délivrés de ce censeur importun, s'en donnent à cœur-joïe. Combien Priape ne dit-il pas de ces mots envelopés, qui salissent une chaste imagination? Combien Mercure fait-il rire par ses larcins & par ses prestiges? Il n'y a pas jusqu'à * Vulcain qui ne s'en mêle. En servant les Dieux à table, il les divertit par son allure circonflexe: il plaisante, il bouffonne: enfin, il fait de son mieux, pour échauffer la débauche, & pour mettre la compagnie en belle humeur. Que dirai-je de Siléne, ce vieux foû, toujours amoureux, qui se fait un plaisir de danser avec Polyphème & avec les Nymphes? De ces Satires chevrepieds, qui, dans leurs danses, font cent postures obscènes? Pan, avec ses fades & insipides chansons, fait rire ces Dieux: ils écoutent de toutes leurs oreilles, & ils aiment cent fois mieux la Musique de Pan, que celle des Muses, principalement lorsque les fumées du Nectar, leur montent

---

* Vulcain.) *Homére dit qu'il sert à table dans les festins, qu'il fait rire les Dieux par sa démarche boiteuse, qu'il donne à boire à sa mere, & qu'il dit de bons mots, pour la raccommoder avec Jupiter son mari.*

à la tête. A propos de Nectar, c'eſt un vrai plaiſir de voir nos Seigneurs & Maîtres les Dieux, lorſqu'ils ont pouſſé la joïe d'un feſtin juſqu'aux raſades : ils diſent & ils font alors tant d'impertinences, que toute accoutumée que je ſuis à toutes ces ſottiſes, je ne ſçaurois m'empêcher d'en rire. Mais il vaut mieux mettre ici le doigt ſur la bouche : quelque Dieu défiant & ſoupçonneux pourroit nous entendre, & je craindrois pour moi le ſort de Momus.

Il eſt tems de revenir aux hommes. J'imite ici le bon Homére, qui ſans ceſſe monte & deſcend du Ciel en Terre, & de la Terre au Ciel. Il eſt tems, dis-je, de vous montrer en détail, que les hommes n'ont de bonheur & de joye, qu'autant que je leur en procure. Vous voyez d'abord avec quelle prévoyance la Nature, cette mere & cette ouvriére du Genre-Humain, a eu ſoin de répandre par-tout le ſel & l'aſſaiſonnement de la Folie. Suivant la définition des Stoïciens, être ſage, c'eſt avoir la raiſon pour guide, & être foû, c'eſt ſe laiſſer emporter au gré des Paſſions. Or, de peur que la vie de l'homme ne fût triſte & remplie d'amertume, combien Jupiter lui a-t'il donné plus de Paſſions que de Raiſon ? Elles ſont tout au moins comme vingt-quatre à un. Outre

cela il a relegué cette Raiſon * dans un coin de la tête, abandonnant tout le reſte du corps au deſordre & à la confuſion. Enſuite Jupiter a opoſé à la raiſon, qui eſt ſeule de ſon parti, deux Tyrans très-impétueux & très-violens. L'un eſt la Colére, qui domine dans le cœur, dans cette forteresſe des entrailles, dans cette ſource de la vie ; l'autre eſt la Convoitiſe, dont le vaſte Empire s'étend dans les parties inférieures. Ce que peut la Raiſon contre ces deux Tyrans, on le voit aſſez par la conduite ordinaire des hommes. Elle preſcrit les devoirs de l'honnêteté ; elle crie contre le vice juſqu'à l'enrouement ; voilà juſqu'où s'étend ſon pouvoir. Mais ils ſe mocquent de leur Souveraine, ils crient encore plus fort & plus aigrement qu'elle ; enſorte que n'y pouvant plus tenir, elle eſt obligée de céder, & conſent à tout.

Au reſte, parce que l'homme eſt né pour le maniment, pour l'adminiſtration des affaires, & qu'en conſéquence il étoit juſte d'augmenter un peu ſa petite portion de Raiſon, Jupiter, pour ne rien gâter, me

* Raiſon.) *Platon la met dans le cerveau, la Colére dans le cœur, & la Convoitiſe dans le foye.*

consulta là-dessus, comme sur tout le reste. Je lui donnai un conseil digne de moi : Seigneur, lui dis-je, donnez une Femme à l'Homme. La Femme est un impertinent & sot animal, j'en tombe d'accord : mais elle est douce, agréable, engageante ; & vivant en communauté avec son Mari, elle assaisonnera, elle adoucira, par son enjouement, par toutes ses folies, le sérieux chagrin de l'esprit viril.

La folie apellée au Conseil de Jupiter dans la formation de l'Homme.

Quand Platon a semblé douter, s'il mettroit la Femme dans le genre des Animaux raisonnables, ou dans celui des brutes, il ne vouloit pas dire que la Femme n'est qu'une bête ; il prétendoit seulement par-là désigner la grande folie de cet aimable Animal. En effet, il est si essentiel à la Femme d'être folle, que celle qui veut passer pour sage, ne fait que doubler sa folie ; à peu près comme qui voudroit frotter un bœuf malgré lui, de cette mixtion qu'on réservoit pour les Athlétes. Quiconque, allant contre la nature, employe le fard de la Vertu, & tâche de détourner son panchant, ne fait que multiplier ses vices. Rien de plus conforme à l'expérience, que l'ancien Proverbe : *Le Singe fût-il vêtu de pourpre, est toujours un Singe.* De même, la Femme a beau se masquer elle n'en est pas moins Femme, c'est-à-dire, Folle.

Je ne crois pas que le Beau Sexe prenne assez mal les choses, pour se fâcher de ce que je dis là ; étant moi-même de leur sexe, il me semble que je ne sçaurois faire plus d'honneur aux Femmes que de leur faire partager mes attributs : si elles veulent peser les choses à la balance de l'équité, elles me tiendront compte de les avoir rendues beaucoup plus heureuses que les Hommes.

Avantages de la Femme sur l'Homme.

Les Femmes ont l'agrément de la beauté, qu'elles ont raison de préférer à tout, & par les attraits de laquelle elles tyrannisent les plus barbares Tyrans. Un homme a souvent dans les yeux quelque chose d'effrayant : cette peau velue, cette forêt de barbe ne sont pas des avantages à envier ; enfin, il porte, à la fleur de l'âge, des marques prématurées de vieillesse. D'où vient cela? De la prudence. Au contraire, les Femmes ont les joues unies, la voix toujours grêle, la peau délicate : on diroit que toute leur vie n'est qu'une imitation continuelle de la jeunesse. Aussi les Femmes ne s'étudient-elles à rien tant qu'à plaire aux hommes. N'est-ce pas là l'unique but des parures, du fard, du bain, de la frisure, des essences, des senteurs, & de tant d'autres artifices qu'on met en œuvre, pour faire valoir la beauté ? Voulez-

vous voir plus clairement, que la Folie fait l'ascendant des femmes sur les hommes? Les hommes accordent tout aux femmes, dans la seule vûe du plaisir; & par conséquent les femmes ne réjouissent les hommes que par la Folie. On ne peut nier cette conséquence, pour peu qu'on réfléchisse sur les sotises, sur les badineries qu'un homme fait avec sa femme, toutes les fois qu'il veut éteindre sa flamme amoureuse.

Je vous ai donc découvert la source du plus grand plaisir de la vie. Je conviens que certaines gens, principalement les vieillards qui préférent le lierre au myrthe, mettent la souveraine volupté dans le vin. Sçavoir si on peut faire un bon repas sans femme, c'est une question que je laisse indécise: mais je pose en fait, que tout repas est languissant, s'il n'est animé par la Folie. Cela est si vrai, que si aucun des Convives n'est foû, ou du moins ne fait semblant de l'être, on fait venir pour de l'argent un bouffon, ou quelque parasite affamé, qui, par ses bons mots & ses railleries piquantes, banmit de la table le silence & la mélancolie. On a grande raison en cela; car c'est bien peu de chose que d'avoir l'estomach surchargé de viandes exquises, de mets délicieux & friands, si on ne nourrit aussi de jeux, de ris, de saillies plaisantes les yeux,

La Folie, l'ame des Repas.

les oreilles, l'esprit & le cœur. Or, c'est moi seule qui ai inventé ces délices. Tous les autres agrémens d'un festin, comme tirer au sort à qui sera le Roi du Repas, jouer aux dés, boire à la ronde dans le même verre, chanter tour à tour la branche* de myrthe à la main, danser, sauter, faire des postures, sont-ce les sept Sages de la Gréce, à votre avis, qui ont trouvé ces plaisirs ? Non sans doute: il n'y avoit que moi qui pût s'en aviser; & je l'ai fait pour la conservation du Genre-Humain. Car plus les choses à notre usage renferment de folie, plus elles contribuent à nous faire vivre. Sans la joïe, la vie humaine ne mérite pas le nom de vie; & il faut nécessairement que vous passiez vos jours dans le chagrin, si vous ne dissipez pas cet ennui qui est comme né avec vous.

Il se trouvera peut-être des gens, qui, comptant pour rien la volupté des sens, mettent tout leur bonheur à avoir de vrais Amis;

---

* De myrthe.) *Chez les Anciens, celui qui commençoit à chanter à table, prenoit une branche de cet arbrisseau, puis ayant fini sa Chanson, il donnoit la branche à son voisin, & elle passoit ainsi de main en main jusqu'au dernier convive.*

Beauvais

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

ce ſont ceux qui vous répétent ſouvent, que la douceur d'une tendre amitié ſurpaſſe tous les autres plaiſirs, & qu'elle n'eſt pas moins néceſſaire à la vie, que l'air, le feu & l'eau. L'amitié, ajoûtent-ils, eſt ſi agréable, que qui voudroit l'ôter du monde, ce ſeroit en vouloir ôter le ſoleil; elle eſt, ſelon eux, ſi honnête, (ce terme ne ſignifie rien chez moi) que les Philoſophes n'ont pas héſité à la mettre au nombre des plus grands biens. Mais que dira-t'on ſi je montre que je ſuis, comme dit le proverbe, la poupe & la proue, c'eſt-à-dire, la ſource & l'auteur de ce bien dont on fait tant de cas? Je veux pourtant vous le prouver, non par des ſophiſmes, ni par des argumens captieux de Logique; mais ſimplement & clairement. Voyons.

La Folie ſource de l'amitié.

Diſſimuler les défauts de ſes Amis, s'abuſer volontairement & s'aveugler ſur leur compte, aimer même & admirer des vices eſſentiels, comme ſi c'étoient des vertus, cela n'aproche-t'il pas de la folie? Cet homme qui baiſe amoureuſement un ſigne, une tache naturelle qu'il voit ſur la peau de ſa maîtreſſe, ou qui prend plaiſir à la mauvaiſe odeur de ſon nez; ce pere qui ayant un fils louche, prétend qu'il a les yeux fripons, n'eſt-ce pas une pure folie? Confeſſez hau-

tement que c'en eſt une. Et moi j'ajoûte, que c'eſt uniquement cette folie qui forme & qui entretient l'amitié. Je ne parle ici que des hommes, dont pas un ne vient au monde ſans défauts; l'homme qui paſſe pour le meilleur, n'étant au fond que le moins vicieux. Car pour ces Sages qui ſe regardent comme des Dieux, * ou ils ne s'uniſſent jamais du doux lien de l'amitié, ou l'amitié chez eux n'eſt qu'une union déſagréable & bourrue: encore n'ont-ils de liaiſon qu'avec très-peu de gens. Car je me ferois un ſcrupule de dire, qu'ils n'aiment abſolument perſonne, & en voici la raiſon. Preſque tous les hommes ſont fous, (à quoi bon ce *preſque*? Il n'y a pas un ſeul homme qui n'extravague de plus d'une maniére:) ils ſont donc tous ſemblables en ce point; or, la reſſemblance eſt le fondement de l'amitié.

Si quelquefois ces Philoſophes auſtéres s'attachent les uns aux autres par une bienveillance réciproque, cette liaiſon eſt bien fragile, & ne dure pas long-tems. Ils ſont

---

* *Il veut parler des Stoïciens, dont le Sage, ſelon Horace, ne cédoit qu'au ſeul Jupiter.*

d'une humeur bizarre & difficile ; trop pénétrans d'ailleurs à l'égard des autres, ils ont des yeux d'aigle pour voir les défauts de leurs amis, & la vûe très-foible pour se voir eux-mêmes. Point de gens à qui la Fable de la Besace convienne mieux. Or, puisqu'il est certain que tous les hommes sont naturellement sujets à de grandes imperfections, si vous joignez à cela la différence d'âge & de panchant, avec tant d'égaremens, tant de faux pas, & tant de revers dont est remplie cette vie mortelle, comment l'Amitié pourroit-elle subsister une heure entre ces Argus, si la Folie, ou la complaisance, comme on voudra l'apeller, ne s'en mêloit point ? Jugez de l'Amitié par l'Amour : c'est à peu près la même chose. Cupidon, l'auteur & le pere des plus douces liaisons de la vie, n'a-t'il pas sur les yeux un bandeau qui lui fait prendre la laideur pour la beauté ? N'est-ce pas lui qui fait que chacun est content des siens, & qu'un vieillard est aussi épris de sa vieille, qu'un jeune homme l'est d'une jeune fille ? Cela se fait par-tout, & on s'en mocque : cependant c'est ce ridicule qui est un des plus grands nœuds de la Société, & qui contribue le plus à son agrément.

Ce que nous venons de dire de l'Amitié,

La Folie préſide au Mariage.

penſons-le à plus forte raiſon du Mariage. C'eſt (comme vous ne ſçavez peut-être que trop) un engagement qui ne doit ſe rompre que par la mort. Grands Dieux! combien arriveroit-il dans cette condition-là de ſéparations, & bien pis encore, ſi l'union de l'homme avec la femme n'étoit ſoutenue, n'étoit fomentée par la flaterie, par les divertiſſemens, par la complaiſance, par les détours, par la diſſimulation, tous gens de mon eſcorte & de ma ſuite? Ah! qu'il ſe feroit peu de mariages, ſi l'amant avoit la prudence de bien s'informer du jeu que ſa petite maîtreſſe, qui paroît ſi délicate, ſi honteuſe, ſi neuve, a joué long-tems avant les nôces! Pour les mariages déja contractés, ce ſeroit bien un autre train. Que de ſéparations, ſi la négligence ou la bêtiſe des maris ne les aveugloit ſur la vie ſecrete de leurs épouſes! On traite cela de folie, & on a raiſon; mais c'eſt pourtant cette même folie, qui fait que la femme plaît au mari, & que le mari plaît à la femme, que la maiſon eſt tranquille, & que les alliances ſe maintiennent. *On fait les cornes* à un mari, on le nomme *cocu*, commode, & je ne ſçai quel ſobriquet on ne lui donne pas hors de chez lui; pendant que le bon homme conſole ſa chére moitié, & boit par ſes tendres

dres baiſers, les larmes hypocrites de l'adultére. Cela ne vaut-il pas beaucoup mieux, que de ſe conſumer en chagrin, que de faire du vacarme & du tintamare, en s'abandonnant à la jalouſie ? Concluſion : ſans moi nulle ſociété, nulle union, nul agrément, nulle ſtabilité dans la vie. Le peuple ne ſuporteroit pas long-tems ſon Prince ; le Maître ſon valet, la Dame ſa ſuivante, le Précepteur ſon éleve, l'ami ſon ami, le mari ſa femme, &c. ſi tour à tour ils ne ſe trompoient, s'ils ne ſe flattoient, s'ils ne ſe paſſoient bien des choſes ; enfin, ſi le tout n'étoit aſſaiſonné de quelque grain de folie. Je ne doute point que tout ce que je vous ai dit juſqu'à préſent, ne vous ait paru de la derniére importance ; car la Folie doute-t'elle de rien ? Mais vous allez entendre bien autre choſe ; redoublez votre attention.

Dites-moi, je vous prie, Meſſieurs, un homme qui ſe hait lui-même, peut-il aimer quelqu'un ? Un homme qui eſt brouillé avec lui-même, peut-il s'accorder avec un autre ? Eſt-on propre à inſpirer la joie, lorſqu'on ſuccombe ſous le poids du chagrin ? Il n'y a qu'on foû, plus foû que la Folie même, qui puiſſe prendre l'affirmative de cette queſtion. Or, ſi vous me banniſſez d'entre vous, non-

ſeulement un homme ne pourra jamais ſupporter un autre homme ; mais de plus, toutes les fois qu'il s'aviſera de réfléchir ſur lui-même, il ſe cauſera du dégoût, ne pourra ſe ſouffrir & ſe déteſtera. La nature, qui en mille choſes eſt plus marâtre que mere, a donné aux hommes, principalement aux plus ſenſés, une malheureuſe impreſſion par laquelle chacun eſt mécontent de ce qu'il a, & admire ce qu'il n'a point : d'où il arrive que tous les avantages, tout l'agrément, toutes les commodités de la vie, s'altérent avec le tems & s'anéantiſſent. En effet, de quoi ſert un beau viſage, qui eſt le plus précieux don que les Dieux faſſent aux mortels, s'il eſt ſouillé d'une mauvaiſe odeur ? Qu'eſt-ce que la jeuneſſe, lorſqu'elle ſe corrompt par le levain de la mélancolie ? Enfin, comment agirez-vous dans toutes les fonctions de la vie, ſoit à l'égard des autres, ſoit par raport à vous-même ? Comment agirez-vous, dis-je, avec bienſéance ; (car l'eſſentiel, non-ſeulement de tout art, mais encore de toute action, eſt que ce que l'on fait, ſoit fait de bonne grace) à moins que l'*Amour-propre*, que vous voyez à ma droite, & que j'ai raiſon de chérir fraternellement, tant il eſt dans mes intérêts, ne vous prête ſon

secours ? Au lieu qu'en suivant ses impressions, vous êtes charmé de votre mérite, vous êtes ébloui de vos belles qualités, & dès-là vous avez le bonheur d'être parvenu à la plus haute Folie. Je le répéte : si vous vous déplaisez à vous-même, vous ne sçauriez rien faire de beau, d'agréable, & qui ne péche contre la bienséance. Otez de la vie l'assaisonnement de la sottise, l'Orateur languira dans tous ses discours ; le Musicien avec ses tons & ses cadences, fera pitié ; on siflera le Comédien & son jeu ; on tournera le Poëte & les Muses en ridicule ; le meilleur Peintre ne s'attirera que du mépris ; le Médecin mourra de faim avec ses remédes ; enfin, de * Nirée vous deviendrez un Thersite, & de § Phaon un Nestor : au lieu qu'on vous estimoit pour votre sçavoir, pour votre bien dire, pour votre politesse, vous ne passerez plus que pour une bête, que pour un enfant, que pour un rustre. Tant il est nécessaire que chacun se ca-

La Folie est l'ame des Talens.

* Nirée.) *Homére dit qu'il étoit le plus beau des Grecs qui assiégérent Troye, comme Thersite étoit le plus laid.*

§ Phaon.) *Rajeuni par Vénus :* Nestor *vécut trois âges d'homme.*

jole, se flatte & se remplisse de la bonne opinion de lui-même, avant d'ambitionner celle des autres. Enfin, le bonheur consiste principalement à s'accommoder à sa condition, à vouloir être ce qu'on est ; & il n'y a que ma chére Philautie, que l'*Amour-propre*, qui puisse nous acquérir cette heureuse disposition. En vertu d'un tel bienfait, chacun est content de sa figure, de son esprit, de sa famille, de son poste, de son genre de vie, de son pays ; l'Irlandois ne voudroit pas changer avec l'Italien ; le Thrace avec l'Athénien ; le Scythe, ni le Lapon, avec un habitant des Isles fortunées. Admirable prévoyance de la nature ! Dans une diversité infinie, elle a sçû égaler toutes choses. A-t'elle été avare de ses dons envers ses enfans ? En récompense, elle leur prodigue l'*Amour-propre*. Que dis-je, de *ses dons* ? C'est parler follement, cet amour de soi-même n'est-il pas le plus grand de tous les avantages naturels ?

Mais pour vous faire voir que tout ce qu'il y a parmi les hommes d'éclatant, d'illustre & d'estimé, vient de moi, commençons par

Folie la Guerre. On ne sçauroit disconvenir que ce grand Art ne soit la source des actions les plus renommées. Ce n'est pourtant qu'une folie. Deux Partis se battent, Dieu sçait pour

de la Guerre.

C. Eisen inv. N. le Mire sculp.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

quelles raisons, & tous les deux remportent bien plus de mal que de bien, de leur animosité : quoi de plus absurde ! quoi de plus foû ! ceux qui périssent à la guerre, on les compte pour rien. De plus, lorsque les armées sont en ordre de bataille, & que l'air retentit du bruit des trompettes & des tambours, dites-moi, je vous prie, quel service peuvent rendre alors ces * Sages, qui épuisés par l'étude & par la méditation, jouissent à peine d'une vie, que leur sang dénué d'esprits & de sucs nourriciers rend infirme & languissante ? Ce sont ces hommes épais & matériels, robustes & hardis, mais peu spirituels, ce sont eux qu'il faut pour le combat. Ne faisoit-il pas beau voir Démosthène sous le harnois ? Aussi suivit-il le sage conseil § d'Archiloque ; dès qu'il aperçut l'Ennemi, il jetta son bouclier, & s'enfuit à toute jambe, aussi lâche soldat, qu'il étoit excellent Orateur.

---

* *Suivant* Aristote, *un sang épais produit la force & la bêtise ; & le sang subtil produit l'esprit, la foiblesse du corps, & la timidité.*

§ *Les Lacédémoniens chassèrent Archiloque pour s'être vanté, comme d'une action de sagesse, d'avoir jetté son bouclier pour mieux fuir.*

Mais la Guerre, direz-vous, demande une extrême prudence. Oui, dans les Généraux: encore est-ce une prudence particuliére au métier des armes, & qui n'a rien de commun avec la sagesse philosophique. A cela près, les parasites, ceux qui trafiquent des attraits du Sexe, les voleurs, les meurtriers, les laboureurs, les banqueroutiers, & généralement tous ceux qu'on nomme la lie du Genre-Humain, peuvent s'immortaliser par la valeur; ce qui ne convient nullement aux hommes apliqués aux sciences. Voulez-vous un éxemple frapant de l'inutilité des Philosophes dans le monde? C'est le fameux Socrate. L'Oracle d'Apollon l'avoit déclaré l'unique Sage; déclaration très-folle: N'importe. Ce Philosophe ayant entrepris je ne sçai quoi pour le bien public, s'attira les railleries de ses concitoyens, & fut obligé d'abandonner son projet. Il n'étoit pourtant pas sot, puisqu'il refusa constamment le surnom de *Sage*, disant, que ce titre n'étoit dû qu'à la Divinité. Il étoit aussi dans le sentiment, qu'un Philosophe ne doit jamais se mêler du Gouvernement. S'il avoit ajoûté, que celui qui veut passer pour homme, doit s'abstenir de ce qu'on apelle Sagesse, j'aurois quelque estime pour lui; car qu'est-ce qui a causé la mort à ce grand Socrate?

Inutilité de la Philosophie.

Pourquoi fut-il condamné par Arrêt à s'empoisonner avec de la ciguë ? Pur effet de sa prétendue sagesse. Ce Philosophe passa sa vie à raisonner * sur les nuages & sur les idées ; il s'amusoit à mesurer le pied d'une puce, à admirer le bourdonnement d'une mouche, & il ignora toute sa vie l'art nécessaire de se conformer à ses semblables : voilà de nos gens. Platon qui avoit été Disciple de Socrate, voyant son maître menacé du suplice, s'ingéra de plaider sa Cause ; mais à peine il ouvrit la bouche, qu'étonné du bruit de l'Assemblée, il demeura court à la moitié de sa premiére période. Que dirai-je de *Théophraste*, ¶ Disciple d'Aristote, & qui mérita ce nom par son éloquence ? Voulant un jour haranguer le peuple, la voix lui manqua : on eût dit qu'*il avoit vû le loup*. N'étoit-ce pas un homme bien propre à encourager le soldat ? Isocrate, qui composoit de beaux discours, osa-t'il jamais parler en public ? Cicéron lui-même, ce pere de l'éloquence Romaine, trembloit & bégayoit comme un

---

* Aristophane *introduit* Socrate *adorant les nuées comme des Dieux.*

¶ Théophraste *veut dire un homme doué d'une éloquence divine.*

enfant, au début de ses fameux Plaidoyers. Il est vrai que Quintilien donne un autre tour à cela ; il soutient que cette timidité est la marque d'un Orateur pénétrant, & qui connoît le péril où il est. Mais quand il fait cet aveu, n'est-ce pas comme s'il tomboit d'accord, que la Philosophie n'est nullement compatible avec les affaires publiques ? Comment ces Sages soutiendroient-ils le fer & le feu de la guerre, eux qui meurent de peur, lorsqu'il ne s'agit que de combattre de la langue ?

On fait sonner haut, on fait bien valoir cette belle Sentence de Platon : *Les Républiques seroient heureuses, si les Philosophes gouvernoient, ou si ceux qui gouvernent étoient Philosophes.*

Et moi je soutiens le contraire. Consultez les Historiens, & sûrement vous trouverez qu'il n'y a point eu de Princes plus pernicieux à la République, que ceux qui ont aimé la Philosophie & les Belles-Lettres. Mettons les deux Catons * à la tête d'un Gouvernement : l'un troubla la tranquillité de Rome, par de folles

* *Caton le Censeur, qui fut accusé quarante fois, & toujours absous, fut auteur de plus de soixante-dix condamnations.*

folles & de continuelles dénonciations ; l'autre, * pour vouloir défendre trop ſagement les intérêts de la République, renverſa de fond en comble la liberté du Peuple Romain. Tels furent auſſi les Brutus, § les Caſſius, & les Gracques, † ſans oublier le bon Cicéron, ¶ qui, tout zèlé, tout bien intentionné qu'il étoit, n'a pas fait moins de mal à la République Romaine, que Démoſthène à celle des Athéniens. Je veux que Marc-Antonin ait été un bon Empereur : il ne me fera pas changer de thèſe, puiſqu'il étoit incommode à ſes Sujets, & que même ils le haïſſoient à cauſe de ſa Philoſophie. Encore une fois, je veux qu'il ait été bon Prince : tou-

---

* L'autre. *Caton d'Utique, qui, par ſon opoſition à Céſar, donna lieu au renverſement de la liberté.*

§ Les Brutus, les Caſſius. *Ces deux hommes, qu'on a nommés* les derniers Romains, *tuérent Céſar ; puis étant vaincus, ſe tuérent à leur tour.*

† *Tibere & Caïus, tous deux éloquens, tous deux ſéditieux, & qui périrent l'un & l'autre dans une émeute populaire.*

¶ Le bon Cicéron. *Il pouſſa Marc-Antoine à bout, au grand malheur de la République.*

jours est-il vrai, qu'il ne pouvoit rendre un plus mauvais office à la République, qu'en laissant Commode son fils, pour son successeur; en quoi il a causé un plus grand malheur à l'Empire, que son administration ne lui avoit été avantageuse. Cette espéce de gens qui s'adonnent à l'étude de la Sagesse, sont ordinairement très-malheureux en tout: mais principalement en enfans. Je m'imagine que cela provient d'une précaution de la Nature, qui par là veut empêcher sans doute, que cette contagieuse sagesse ne se répande trop chez les hommes. Le fils de Cicéron dégénéra bien de son pere, & Socrate eut des enfans qui tenoient bien moins de lui que de leur mere, c'est-à-dire, qui étoient fous, comme quelqu'un de bon sens l'a écrit.

On passeroit cela, si ces Philosophes n'étoient incapables que des Charges & des Emplois publics: mais ils n'ont pas plus de dextérité pour les fonctions & pour les devoirs de la vie privée. Invitez un Sage à un repas; ou il gardera un morne silence, ou il interrompra sans cesse la Compagnie par de frivoles & d'importunes questions; prenez-le pour danser, il s'en acquitera avec l'agilité d'un chameau; entraînez-le aux Jeux publics, sa seule mine empêchera le divertisse-

ment du Peuple, & le vénérable Caton, * refusant constamment de mettre bas sa gravité, sera forcé de quitter la place. Entre-t'il quelque part où la conversation est animée, tout le monde se tait, comme si on voyoit le loup. Faut-il acheter, vendre, passer un Contrat; enfin s'agit-il de quelqu'une de ces actions ordinaires, qui dans le cours de la vie sont indispensables, vous le prendriez plutôt pour une souche, que pour un homme. Ainsi ce Philosophe n'est bon à rien, ni pour lui-même, ni pour son Pays, ni pour les siens; il ignore jusqu'aux usages & au commerce de la vie : continuellement opofé aux opinions & aux coutumes du vulgaire, il est sans doute presqu'impossible que cette énorme différence de sentimens & de maniéres ne lui attire une haine universelle.

Tout ce qui se fait chez les hommes, est plein de folie : ce sont des fous qui agissent avec des fous. Si donc une seule tête entre-

* Caton. *On raporte de ce Censeur, qu'assistant aux Jeux Floraux, comme ceux qui devoient jouer n'osoient le faire devant lui, à cause des femmes nues & des danses lascives, on lui ordonna de changer de visage, ou de sortir, & qu'il prit le dernier parti.*

prend d'arrêter le torrent de la multitude, je n'ai qu'un conseil à lui donner; c'est qu'à l'exemple de Timon,* il s'enfonce dans un desert & qu'il y jouisse tout à son aise de sa sagesse.

Origine des Sociétés.

J'ai fait là un assez bel écart : rentrons dans le chemin que nous avons quitté. Quelle vertu, quelle puissance a rassemblé dans l'enceinte d'une Ville ces hommes naturellement durs, sauvages & rustiques ? Qu'est-ce qui a pû aprivoiser ces animaux farouches ? La Flatterie : c'est ce que signifie la Fable d'Amphion & celle d'Orphée. § Qu'est-ce qui a élevé le Peuple Romain à un tel dégré de puissance, qu'il ne visoit pas moins qu'à la conquête de l'Univers ? La Flatterie. Mais qu'est-ce qui a ranimé & réuni ce vaste corps, lorsqu'il étoit sur le point de se déchirer ? Fut-ce un discours philosophique ? Rien moins que cela. Ce fut la ridicule & puérile Fa-

---

* *Ce Philosophe Athénien, scandalisé des mœurs de ses Concitoyens, se retira dans une solitude, & rompit tout commerce avec les hommes.*

§ *Selon la fable, au chant d'*Amphion, *les pierres s'arrangeoient d'elles-mêmes pour former des murailles. Ainsi fut bâtie la Citadelle de Théfée.* Orphée, *par les sons de sa Lyre, entraînoit après lui les arbres & les animaux.*

ble * de l'Estomac & des autres membres. § Thémistocle produisit le même effet, par son Apologue du Renard & du Hérisson. Que le Sage employe le plus profond raisonnement de la Philosophie ; réussira-t'il comme Sertorius ¶ avec sa Biche imaginaire, ou avec ses queues de Cheval ? Parviendra-t'il

---

* *Le Peuple Romain se trouvant abîmé de dettes, voulut se séparer d'avec le Sénat : on lui envoya l'Orateur* Menennius Agrippa, *qui le ramena par cet Apologue, que tout le monde sçait.*

§ *Le Peuple d'Athènes se plaignant de l'avarice des Magistrats, Thémistocle conta, qu'un Renard sucé par les Mouches, avoit remercié le Hérisson qui s'offroit à les chasser, disant que le reméde seroit pire que le mal.*

¶ *Ce Général Romain faisoit accroire aux Ibériens, que Diane lui avoit fait présent d'une Biche blanche qui l'avertissoit de tout. Le même, pour montrer à ses soldats, que l'esprit vaut mieux que la force, fit venir un bon & un méchant cheval ; puis il ordonna à un homme vigoureux, d'arracher la queue du méchant cheval ; ce qu'il ne put faire, parce qu'il la prenoit à poignée, tandis qu'un homme bien plus foible vint à bout d'arracher celle du bon cheval, en la prenant crin à crin.*

à ses fins, comme ce célébre Législateur de Lacédémone, * avec ses deux chiens ? Je ne dis rien de Minos ni de Numa, qui par des inventions fabuleuses, sçurent si bien manier la crédulité des Peuples; car c'est principalement par ces niaiseries, que cette énorme bête, apellé *Vulgaire*, se laisse conduire.

Je vous demande encore, quelle Ville a jamais reçu les Loix de Platon, celles d'Aristote & les maximes de Socrate ? ¶ Quel motif avoient les Décius, pere & fils, pour se dévouer aux Dieux des Enfers ? Qui poussa Curtius à se précipiter dans un gouffre, sinon l'attrait de la vaine gloire, douce & très-douce Siréne; mais qui déplaît fort à nos Sages ? Quelle plus grande folie, s'écrient-ils ? que de caresser le Peuple, pour monter aux Charges; que d'acheter sa faveur par des largesses; que de se plaire à ses acclamations; que de se laisser porter par la Ville comme

---

* Licurgue *voulant faire voir aux Lacédémoniens la force de l'éducation, se servit de deux chiens d'une même portée, dont l'un courut à la soupe, & l'autre au liévre.*

¶ *Ces maximes sont, qu'il vaut mieux souffrir une injure, que de la faire; que la mort n'est point un mal; que la Philosophie n'est que la méditation de la mort, &c.*

une image, ou se laisser élever comme une Statue sur la place publique, pour être en spectacle à toute la canaille ? Ajoutez cet empressement populaire, à faire adopter par son Idole des titres illustres, des surnoms glorieux. Joignez-y ces honneurs divins rendus à des hommes de néant, & ces cérémonies publiques * qui se faisoient, pour mettre au nombre des Dieux les Tyrans les plus scélérats. Rien n'est plus foû que tout cela, & un seul Démocrite ne suffiroit pas pour en rire. Qui dit que non ? En est-il moins vrai que la Folie est la source de tous les exploits des Héros, que tant d'habiles gens on élevés jusqu'au Ciel ? C'est cette Folie qui forme les Villes : par elle subsistent le Gouvernement, la Magistrature, la Religion, les Conseils, les Tribunaux ; & je ne crains point de le dire, toute la vie humaine n'est qu'une espé-

* *Les Romains faisoient des Dieux de leurs Empereurs, quand ils étoient morts ; & voici comment. On élevoit une haute tour de bois, on la remplissoit de paille & de parfums ; on attachoit un aigle tout au haut : cet oiseau délié par les flammes, s'envoloit ; & comme en même-tems il se répandoit une odeur fort agréable, le Peuple crédule s'imaginoit que c'étoit l'ame du Prince qui montoit au Ciel.*

ce de jeu, une pure folie. Il en eſt de même des Sciences & des beaux Arts. Qu'eſt-ce qui a porté les hommes à inventer & à laiſſer après eux tant d'excellentes productions, à ce qu'on s'imagine ? N'eſt-ce pas la ſoif de la gloire ? Ils ont crû, ces maîtres fous, qu'ils ne devoient épargner ni travaux, ni veilles, ni ſueurs, pour ſe procurer je ne ſçai quelle réputation, qui dans le fond n'eſt qu'un beau fantôme. Quoiqu'il en ſoit, c'eſt à la Folie que vous êtes redevables de tant d'utilités qui ſont dans le monde : vous jouiſſez de la ſottiſe des autres ; c'eſt une des plus grandes douceurs de la vie.

Après avoir établi mon Eloge ſur ma force, & ſur mon induſtrie ; que diriez-vous, Meſſieurs, ſi j'entreprenois de louer auſſi ma prudence ? C'eſt, me dira quelqu'un, comme ſi vous vouliez concilier le feu & l'eau, la Folie & la prudence n'étant pas moins brouillées que ces deux contraires. J'eſpére néanmoins que j'en viendrai à bout : continuez ſeulement à me prêter votre attention.

Si la prudence conſiſte dans l'uſage des choſes ; qui mérite mieux d'être honoré du nom de *Prudent* : ou le Sage, qui moitié par modeſtie, moitié par timidité, n'entreprend rien ; ou le Foû, que ni la pudeur, (car il n'en a point,) ni le péril, (car il n'a pas l'eſprit de le connoître,) ne détourne jamais.

d'aucun dessein ? Le Sage s'enterre avec les anciens Auteurs ; & qu'est-ce qu'il aprend par ses lectures continuelles ? Des traits d'esprit, des pensées fines, de pures fadaises. Mais le Foû, en essayant de tout, & en affrontant les dangers, acquiert, si je ne me trompe, la vraie prudence. Homére, tout aveugle qu'il étoit, voyoit bien cela. Le Foû, dit-il, devient sage à ses propres dépens ; *il ouvre les yeux après l'action.* Deux choses principalement empêchent l'homme de bien connoître ce qu'il doit faire ; la honte qui aveugle l'esprit, qui glace le courage & la crainte, qui, montrant le péril, fait préférer l'inaction. Or, il n'apartient qu'à la Folie d'aplanir généreusement ces difficultés. Peu de gens comprennent combien il est inutile, pour faire fortune, de ne rougir jamais, & de hazarder tout. S'ils font plus de cas de cette prudence, qui est fondée sur le jugement, voyez, je vous prie, combien tel qui se vante de la posséder, en est éloigné.

Tout est déguisé dans le monde.

Toutes les choses humaines ont deux faces comme les Silénes d'Alcibiade. * Ce qui vous

---

* *Ces Silénes d'Alcibiade n'étoient proprement que des étuits de Statues, ou des boëtes qui representoient des grotesques ; mais qui renfermoient au-dedans de jolies figures. C'est à ces espéces de* Mascarons *qu'Alcibiade comparoit*

paroît mort extérieurement, si vous en percez l'écorce, est tout plein de vie ; & ce qui vous paroît vivant, au contraire est mort. Ce qui vous semble beau, est la laideur même : l'aparence des richesses cache la pauvreté. Enfin l'honneur se trouve souvent sous l'envelope du mépris, l'ignorance sous celle du sçavoir, la foiblesse sous l'extérieur de la force, la bassesse sous le masque de la grandeur, la tristesse sous celui de la joie, la disgrace sous le voile de la faveur, la haine sous celui de l'amitié, & ainsi du reste. Ouvrez le Siléne, vous trouverez toujours le contraire de ce qu'il vous presente. Trouvez-vous que je m'explique ici trop philosophiquement ? Hé bien, je vais me mettre à votre portée.

Vous êtes tous persuadés qu'un Roi est fort riche, & qu'il est le maître de ses Sujets. Mais si ce Monarque n'a par lui-même aucune qualité estimable ; si d'ailleurs il est insatiable ; si rien de tout ce qu'il a ne le contente : ne m'avouerez-vous pas qu'il est très-pauvre ? S'il se laisse entraîner par les vices & par les passions, il n'est plus qu'un vil Esclave. On peut philosopher de la même maniére sur toutes choses ; mais cet éxemple suffit. A quoi aboutit ce raisonnement, dira quelqu'un ? Un peu

Socrate, qui, sous un extérieur stupide & grossier, étoit le plus beau génie d'Athènes.

de patience, vous l'allez voir. Si quelqu'un, s'aprochant d'un Comédien qui joue actuellement son rôle, tâchoit de lui arracher son masque, pour faire voir son visage aux Spectateurs, cet homme-là ne mettroit-il pas toute la Scène en désordre? Ne mériteroit-il pas qu'on le chassât comme un insensé, comme un furieux? Cependant des Comédiens démasqués feroient voir tout-d'un-coup une nouvelle Scène: la femme se trouveroit être un homme; le jeune homme un vieillard; le Roi un faquin; & le Dieu même un misérable. Mais vouloir détromper les Spectateurs, c'est troubler toute la Representation; leurs yeux sont arrêtés par tous ces déguisemens. Apliquons la comparaison. Qu'est-ce que la vie humaine? Une Comédie; chacun y joue sous un personnage étranger, chacun fait son rôle sous le masque, jusqu'à ce que le Maître de la Piéce les fasse sortir du Théâtre. Ce Maître ne laisse pas de faire paroître souvent le même Acteur en différent équipage: celui qui, paré superbement, étoit sur le Trône, tombe sous les haillons de l'esclavage. A la vérité, tout n'est dans ce monde qu'ombre & que figure; mais cette grande & vaste Comédie ne se joue pas autrement.

Poursuivons. Si quelque Sage tombé du Ciel aparoissoit ici, & qu'il se mît à crier:

Non, celui que vous révérez comme votre Dieu & votre Seigneur, * *n'est pas même un homme. C'est une bête, qui ne suit que les mouvemens de sa machine; c'est un esclave du dernier ordre, puisqu'il s'asservit volontairement à d'aussi indignes maîtres que sont ses passions.* Si ce Sage s'adressant à un autre qui pleure la mort de son pere, l'exhortoit à se réjouir, en lui disant, que cette vie-ci n'est proprement qu'une mort continuelle, & que par conséquent son pere n'a fait que cesser de mourir; si s'élevant contre ce fat que sa noblesse rend si vain, il le traite de roturier, de bâtard, parce qu'il a dégénéré de la vertu de ses ancêtres, source unique de la noblesse; enfin si notre Philosophe parcourt à peu près sur ce ton tous les usages & tous les états de la vie: quel sera le fruit de son déchaînement? Il passera chez tout le monde pour un foû,

* *Ce sont les titres que Domitien se donnoit. Martial a dit, qu'il n'y avoit pas de plus méchante bête qu'un mauvais Prince. Diogène étant monté sur la Tribune, comme pour haranguer, & criant à diverses reprises,* Hommes, écoutez: *on accourut en foule, & on lui demanda ce qu'il vouloit; à quoi il répondit:* J'ai apellé des Hommes, & non pas vous autres, qui n'avez d'humain que la figure.

pour un furieux. Croyez-moi; comme il n'y a pas de plus grande impertinence que de vouloir être sage à contre-tems, rien aussi de plus ridicule, qu'une prudence mal entendue & hors de saison. En vérité c'est un grand travers que de vouloir se distinguer du Genre-Humain, & de ne pas s'accommoder au tems. On ne devroit jamais oublier cette loi, que les Grecs avoient établie dans leurs festins : *Buvez*, ou *allez-vous-en*; * autrement c'est vouloir éxiger que la Comédie ne soit plus Comédie. Par la raison des contraires, puisque la Nature vous a fait homme, il est de la véritable prudence de ne vous pas élever au-dessus de la condition humaine. De deux choses l'une; ou dissimulez avec vos semblables, ou soyez assez honnête pour vouloir bien courir les risques de vous tromper avec eux. N'est-ce pas là une autre espéce de folie, diront les Sages ? J'en conviens; mais qu'ils m'accordent à leur tour, que c'est faire son personnage dans la Comédie humaine.

Au reste... le dirai-je, grands Dieux, ou le

---

* Buvez, ou allez-vous-en. *Le sens moral de ce Proverbe, est qu'il faut s'accommoder à l'humeur de ceux avec qui on vit, ou s'en séparer.*

dissimulerai-je ? mais pourquoi taire la vérité ? Je crois pourtant que je ne ferois pas mal de prendre un milieu. J'ai envie de faire descendre toutes les Muses du Mont Hélicon. Pourquoi non ? Les Poëtes, pour de pures bagatelles, les apellent bien à leur secours, au lieu que mon sujet est de la derniére importance. Venez donc, pour un moment, Filles de Jupiter. Je veux faire voir que cette Sagesse tant vantée, & qu'on nomme avec emphase le fort de la Félicité, n'est adorable que sous les auspices de la *Folie*.

La Sagesse emprunte souvent l'apparence de la Folie.

Je soutiens d'abord, que toutes les convoitises, que toutes les passions désordonnées sont du ressort de la Folie ; c'est ce que personne ne dispute. En effet, quelle est la différence essentielle entre le Sage & le Foû? C'est que celui-ci n'a point d'autre régle que sa passion, & que l'autre se conduit en tout par les lumiéres de l'ame raisonnable. N'est-ce pas par cette raison que les Stoïciens éloignent de leur Sages toutes les agitations, tous les troubles de l'esprit, comme autant de maladies ? Cependant, s'il faut en croire les Péripatéticiens, les passions tiennent lieu de pilotes à ceux qui se hâtent d'entrer dans le port de la Sagesse: ce sont pour les devoirs de la vertu, comme autant d'éperons, qui excitent à faire le bien. Il est vrai que Sénéque,

ce Stoïcien opiniâtre, ôte absolument au Sage toutes les passions. Qu'il a fait là un beau chef-d'œuvre ! Ce n'est donc pas un homme que ce Sage ? C'est un pur être de raison, qui ne peut jamais avoir éxisté, & qui n'éxistera jamais. Disons mieux : c'est un simulacre de marbre, qui est insensible, & qui n'a rien d'humain. Permis à Messieurs les Stoïciens, de jouir de leur Sage, de l'aimer sans rival, & de demeurer au large avec lui dans la Ville de Platon ; * ou s'ils l'aiment mieux, dans la région des idées ; § ou enfin, dans les Jardins de Tantale. ¶ Quelle espéce d'homme, qu'un Stoïcien ! Qui ne le fuiroit comme un monstre ! Qui n'en auroit horreur comme d'un spectre ! Je veux vous le dépeindre au

* Dans la Ville de Platon. *Il avoit tracé le plan d'une République ; mais personne ne voulet en être. Lucien le raille agréablement là-dessus :* Platon, *dit-il*, demeure tout seul dans sa Ville.

§ Dans la région des idées. *Le même Platon admettoit en Dieu les formes humaines, séparées de la matiére.*

¶ Dans les Jardins de Tantale. *Proverbe des Grecs, pour signifier ce qui n'est nullepart ; car ils regardoient comme une fable, ce que les Poëtes ont dit du Tartare.*

naturel. » Il est sourd au langage des sens: nul-
» le passion, la pitié ni l'amour ne font non
» plus d'impression sur son cœur, que s'il
» étoit de Diamant. Rien ne lui échape, il
» ne se trompe jamais; c'est un Linx * pour
» la pénétration: il considére tout avec la
» derniére éxactitude, il ne fait grace sur rien,
» & n'est content que de lui-même. Il tire
» tout son bonheur de son propre fond; il se
» croit sur la terre le seul riche, le seul sain,
» le seul Roi, le seul libre; en un mot, il se
» croit tout, & il est seul à le croire. Pour des
» amis, c'est de quoi il se soucie le moins;
» aussi n'en a-t'il aucun. Il ne se fait pas le
» moindre scrupule de plaisanter sur les
» Dieux: enfin il prétend que tout ce qui se
» passe dans le monde est pure folie, & il s'en
» mocque. « Voilà le portrait de cet animal,
qu'on nous propose pour un modèle accom-
pli de sagesse. Dites-moi, je vous prie, si la
chose

* Lynx. *Espéce de cerf tacheté, qui a la vue fort perçante. Il y a dans le latin* Lynceus, *qui ne signifie point un linx, mais Lincée, un des Argonautes, dont la vue étoit si perçante, qu'il voyoit au fond de la mer; mais comme le linx a passé chez nous en proverbe, on a crû devoir conserver l'idée du Traducteur.*

chose pouvoit être décidée par suffrages, quelle Ville voudroit d'un tel Magistrat? Quelle Armée souhaiteroit un tel Général? Qui inviteroit ce Philosophe à sa table? Je suis sûr qu'il ne trouveroit pas même une femme, ni un valet. On choisiroit plutôt parmi la plus folle populace, quelque foû d'une autre espéce qui sçauroit commander ou obéïr aux fous; quelqu'un qui fût du goût de ses semblables; c'est-à-dire, de presque tous les hommes, qui fût doux & honnête envers sa femme, agréable à ses amis, divertissant à table, complaisant pour ceux avec qui il vit; quelqu'un enfin qui diroit: *je suis homme, & par conséquent obligé à tous les devoirs de l'humanité.* Laissons-là ce Sage bourru, il me fatigue, & je n'en ai parlé qu'avec répugnance. Je passe aux autres avantages de la vie.

Quand on réfléchit attentivement sur le Genre-humain; quand on le voit en spéculation comme du haut d'une guérite (à quoi Jupiter, selon les Poëtes, passe une partie de son loisir,) peut-on n'être pas touché du malheur des hommes? Bons Dieux! qu'est-ce que leur vie? Ils naissent dans l'ordure; on ne les éléve qu'avec bien de la peine; dans l'enfance, ils ne tiennent à rien; la jeunesse leur coûte des travaux innombrables; la vieillesse est une source d'infirmités; & pour

conclusion, il faut mourir. Repassons encore une fois sur cette déplorable course. Que de diverses maladies ! Que d'accidens & d'incommodités ! Pas un plaisir pur ; pas une douceur, qui ne soit mêlée de chagrin & d'amertume. Qui voudroit faire l'énumération des maux que l'Homme cause à l'homme ; la pauvreté, la prison, l'infamie, la honte, les tourmens, les embûches, la trahison, les outrages, les Procès, la fourberie, &c. De vous dire par quel crime l'Homme a mérité cette foule de disgraces, ou quel Dieu irrité l'a contraint de naître dans cet abîme de misères, c'est ce qui ne m'est pas permis à present. Mais vous m'avouerez que ceux qui auront éxaminé à fond le malheur inexprimable de la condition humaine, ne blâmeront pas * les Miléſiennes, quoique d'ailleurs cet éxemple fasse compassion.

Mais qui sont les plus renommés de ceux qui par un dégoût de la vie, ont avancé leur mort ? N'étoit-ce pas des Sages, ou des hommes réputés tels ? Pour ne rien dire de Diogène, de Xénocrate, des Catons, des

* Les Miléſiennes *furent saisies d'une fureur qui les portoit à se faire mourir.*

Caſſius, des Brutus, ſouvenez-vous de ce Chiron, * qui préféra la mort à l'immortalité qu'on lui offroit. Jugez par là combien le Genre humain dureroit, ſi le commun des hommes s'aviſoit d'être ſage : on auroit bientôt beſoin de nouveau limon, & d'un autre Prométhée. § Mais j'y mets bon ordre ; c'eſt moi qui entretiens les hommes dans l'ignorance, dans l'étourderie, dans l'oubli des maux paſſés, dans l'eſpérance d'un meilleur ſort ; mêlant ma douceur avec celle de la volupté, j'adoucis ainſi la rigueur de leur deſtinée. Non-ſeulement preſque tous les hommes aiment à vivre, mais même ceux dont les Parques coupent la trame, ceux que la vie quitte depuis un certain nombre d'années, ne ſont nullement preſſés d'aller chez les morts : plus ils ont lieu de ſe déplaire en ce monde, moins ils s'y ennuyent, bien loin de trouver leurs jours trop longs. C'eſt par un effet de ma bonté, qu'on voit de toutes parts des Vieillards décrépits plus amoureux que jamais de la vie : à peine bégayant, radotant, n'ayant plus de dents, ni de cheveux, tous

Utilité de la Folie, pour la conſervation du Genre-humain.

* Chiron, *Précepteur d'Achille.*

§ *La fable dit, qu'il forma l'Homme avec de l'argile.*

ridés, tout courbés, conservent-ils encore seulement la figure humaine; malgré tout cela, ils veulent vivre. Ils font plus, ces vieux radoteurs; ils imitent la jeunesse autant qu'ils peuvent. L'un fait teindre ses cheveux blancs, l'autre cache sa tête pelée sous une perruque; celui-là se sert de dents artificielles, qu'il a peut-être empruntées de quelque animal auquel il ressemble; celui-ci est éperdument amoureux d'une jeune fille, qui lui fait faire plus de folies que n'en est capable un jeune homme. Il est même à present si commun de voir un homme tout plié, & qui ne peut plus regarder que la terre où il va descendre; de le voir, dis-je, prendre sans dot une jeune femme, qui ne sera qu'à l'usage des autres, qu'on en fait presque un sujet de louange. Mais voici une peinture encore plus divertissante. Ce sont les vieilles amoureuses, ces cadavres à peine mouvans qui semblent revenus des Enfers, & qui puent déja comme des charognes, le cœur leur en dit encore: lascives comme une chienne en chaleur, elles ne respirent que les plaisirs sales, & vous disent franchement, que sans eux la vie n'est plus rien. Ces vieilles Chévres courent donc le jeune bouc, & quand elles trouvent un Adonis, elles payent libéralement sa répugnance & ses fatigues. Cependant ces carcasses se don-

Ch. Eisen inv. D. Lafosse Sculp.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

nent tous les soins imaginables pour retenir l'amant mercenaire dans le filet. Se plâtrer le visage de fard ; consulter à tout moment le miroir ; montrer une gorge flétrie, ridée, & toute propre à exciter le vomissement ; tâcher, en chantant d'une voix tremblante & cassée, de réveiller la convoitise ; boire souvent, danser avec de jeunes filles ; écrire des billets doux ; voilà les moyens que ces louves emploient pour tenir leurs champions en haleine. Tout le monde crie après ces vieilles folles, & l'on a raison, mais elles s'en moquent ; & plongées dans les délices, elles profitent du bonheur que je leur procure. Je fais une question à ceux qui plaisantent là-dessus. Ne vaut-il pas mieux être foû, & vivre dans la joïe, que d'être foû à se désespérer & à s'aller pendre ? Mais, dit-on, il y a de la honte à vivre comme vos vieux & vos vieilles. Soit. Hé, qu'importe à mes fous ? Ils sont insensibles sur le deshonneur, ou s'ils le sentent, ils étouffent aisément les remords. Mes bons & fidèles Sujets philosophent à leur maniére ; ils distinguent très-bien le mal réel d'avec le mal imaginaire. Une pierre vous tombe sur la tête, voilà ce qui s'apelle un mal ; mais la honte, l'infamie, le reproche, les malédictions, tout cela ne blesse qu'autant qu'on veut. Dès que vous ne vous en

fouciez point, ce ne sont plus des maux. Le public me sifle & moi je m'aplaudis, en quoi donc suis-je malheureux? Or, il n'y a que moi qui puisse vous élever à ce haut dégré de perfection; c'est là comme ma derniére faveur. Quoi donc! se récriera le Sage, est-il rien de plus malheureux que d'être atteint de folie? N'est-ce pas vivre dans l'erreur & dans l'ignorance? Point du tout: c'est simplement être homme. Je ne conçois rien à votre entêtement; vous traitez mes fous de misérables, & vous êtes nés, élevés, instruits tout comme eux; c'est le sort commun de votre espéce.

Il y a ce me semble, bien du ridicule à plaindre un être qui est dans son état naturel. Déplorez-vous le malheur de l'homme, en ce qu'il n'a point d'aîles pour voler comme les oiseaux; en ce qu'il ne marche pas à quatre pieds comme les quadrupédes; en ce qu'il n'est pas armé de cornes comme les taureaux? Par la même raison, déplorez ici le sort d'un beau cheval, de ce qu'il n'a point apris la Grammaire, & de ce qu'il ne mange point de pâtisserie: plaignez un taureau de ce qu'on ne le dresse point au manége, aux éxercices de l'Académie. Or, comme un cheval qui ne sçait ni *A* ni *B*, n'en est pas plus à plaindre, de même un fou ne sçauroit être

malheureux, puisque la folie est naturelle à l'Homme. Les subtils raisonneurs, mes antagonistes, me poussent ici une nouvelle botte. L'Homme, disent-ils, a seul entre tous les animaux, le beau privilége de connoître les Sciences & les Arts, & il s'en sert pour supléer par son esprit à la nature. N'aviez-vous que cette fléche-là dans votre carquois? Vous n'y pensez pas. La Nature donne aux moucherons, aux herbes, aux fleurs tout ce qu'il leur faut; aura-t'elle refusé quelque chose à l'Homme de ce qu'il lui convient? Elle veille à la production de tous les êtres & elle se sera endormie pour l'Homme, qui est son plus bel ouvrage! Y a-t'il la moindre aparence à cela? ces Sciences, ces Arts que vous faites sonner si haut, ne viennent nullement de la Nature. Ce fut un certain Génie, *nommé Theutus, grand ennemi du Genre-Humain, qui les inventa pour le malheur des Hommes; car bien loin que les sciences contribuent à cette

* *Voici comme Socrate en parle dans Platon. » J'ai oui dire, près de Naucratis en Egypte, qu'il y avoit eu un des anciens Dieux à » qui on a consacré l'oiseau nommé Ibis, & que » ce démon ou ce Dieu s'apelloit Theuth; que » ce fut lui qui inventa les Nombres, la Géométrie, l'Astronomie, les Jeux de hazard &*

félicité pour laquelle on prétend qu'elles ont été découvertes, au contraire elles y nuisent extrêmement. Il avoit bien raison, ce Roi qui dans Platon * blâme si finement l'invention de l'Alphabet.

Inconvéniens du Sçavoir.

Disons-le sans hésiter; le sçavoir & l'industrie se sont glissés dans le monde, comme les autres pestes de la vie humaine; ils ont été inventés par ces mêmes Esprits qui ont introduit tous les maux, je veux dire, par les *Démons*, qui ont même tiré leur nom de leurs connoissances. § On ne connoissoit point tout

» *l'Alphabet. Thamus régnoit alors sur toute* » *l'Egypte, & dans une puissante Ville que* » *les Grecs apellent la Thébes d'Egypte.* » *Theuth étant venu trouver ce Monarque, lui* » *montra ses inventions, & dit qu'il falloit les* » *communiquer aux Egyptiens.* (Lyster).

* *Au même endroit qu'on vient de citer. Le Roi demanda à Theuth de quelle utilité seroient ces Lettres Alphabétiques? pour soulager la mémoire, répondit-il: le Prince repliqua que ce seroit tout le contraire, parce que les hommes s'apuyant sur le secours de ces caractères, mettroient tout sur le papier, & ne retiendroient rien.*

§ *Les Grecs apelloient les Sçavans*, Démons, *d'un vieux mot qui signifie* j'aprens, *ou* je sçai.

tout cela dans l'âge d'or ; les hommes d'alors, ſans méthode, ſans régles, ſans inſtructions, vivoient heureux ſous la conduite de la Nature, & par ſon ſeul inſtinct. En effet, de quel uſage la Grammaire eût-elle été en ce tems-là ? Il n'y avoit qu'un ſeul langage, & on ne parloit que pour ſe faire entendre. Il n'étoit pas beſoin de Logique, puiſqu'ayant tous la même façon de raiſonner, la contrariété des opinions ne produiſoit point de diſputes. De quoi auroit ſervi la Rhétorique, puiſqu'il n'y avoit ni procès, ni plaidoyers ? Un Légiſlateur eût été alors fort inutile ; car n'y ayant point de mauvaiſes mœurs, les Loix n'étoient pas néceſſaires. * Au reſte, ces heureux mortels avoient § trop de Religion, pour fouiller par une curioſité impie, dans les ſecrets de la Nature, pour meſurer les diſtances & les mouvemens des aſtres ; enfin pour rechercher les effets & les cauſes cachées des choſes. Ils croyoient qu'il n'eſt pas permis à

---

* *Ce ſont les mauvaiſes mœurs qui ont donné lieu aux bonnes Loix, comme les maladies à la Médecine.*

§ Ils avoient trop de Religion, &c. *Socrate s'en abſtenoit, diſant* que ce qui eſt au-deſſus de nous, ne nous regarde point.

un être aussi fragile que l'homme, de vouloir passer les bornes de sa portée. Quant à l'envie de sçavoir ce qui est au-delà du Ciel, cette extravagance ne leur entroit pas même dans l'esprit.

Tel étoit le Siécle d'or. Les hommes perdant peu à peu cette heureuse innocence, les Génies, comme j'ai dit, inventérent les Arts, mais en petit nombre, & encore furent-ils reçus de peu de gens. Dans la suite * les Chaldéens, par leur superstition, & les Grecs, par leur oisive legéreté, en trouvérent mille autres, tous admirables pour tourmenter l'esprit; la Grammaire seule étant plus que suffisante, pour faire passer toute la vie dans la torture. De tous ces Arts, les plus estimés sont ceux qui aprochent le plus du sens commun, c'est-à-dire, selon moi, de la folie. Mais quel fruit en tire-t'on? Les Théologiens crient famine, les Physiciens se morfondent, on se moque des Astrologues, on méprise les Dialecticiens: il n'y a que le Médecin qui fasse autant lui seul, que tous les

* Les Chaldéens. *Ils inventérent l'Astrologie & la Magie: Eraste les traite de superstitieux, parce qu'ils attribuoient la Divinité aux Etoiles.*

autres ensemble: D'ailleurs cette profession a un grand avantage, c'est que plus celui qui l'éxerce est ignorant, hardi, téméraire, plus il est estimé des Grands. J'ajoute que la Médecine, principalement de la maniére qu'elle se pratique aujourd'hui, n'est qu'une portion de la Flatterie, qui lui est assurément commun avec la Rhétorique.

Après les Médecins, marchent immédiatement les Légistes & les Jurisconsultes. Je ne sçai même, si ces supôts de Thémis ne devroient pas avoir le pas sur les Enfans d'Esculape: entr'eux le débat. Ce qu'il y a de vrai, c'est que les Philosophes presque unanimement se moquent des Docteurs en Droit, dont la profession, selon eux, n'exclut pas la plus crasse ignorance. Anes tant qu'on voudra, c'est pourtant par ces interprétes des Loix que sont réglées toutes les affaires: ces Messieurs s'enrichissent à leur métier, pendant que le pauvre Théologien est réduit à son maigre ordinaire, & à faire une guerre continuelle à la misére qui l'assiége.

De tout ce que vous venez d'entendre, je conclus que les Arts les plus utiles sont ceux qui ont le plus de raport avec la Folie: d'où il suit que les hommes les plus heureux sont ceux, qui n'ayant nul commerce avec les Sciences & les Livres, prennent la seule Na-

ture pour guide. Car elle n'eſt défectueuſe en rien, & on ne peut s'égarer en ſuivant ſes impreſſions, à moins qu'on ne veuille franchir les bornes de la condition humaine. La Nature hait l'artifice, & ce qu'elle produit d'elle-même, eſt toujours ce qui vient le plus heureuſement.

Dévelopons cette vérité. Parmi tant de différentes eſpéces d'animaux, ceux qui vivent le plus agréablement, ſont à coup ſûr ceux qui ne ſont ſujets à aucune ſorte de diſcipline, & qui n'ont que la Nature pour maîtreſſe. Quoi de plus heureux & de plus admirable que les abeilles! ces inſectes, qui n'ont pas même tous les ſens de l'homme, bâtiſſent mieux que les plus habiles Architectes. Leur République eſt ſi bien entendue, que jamais aucun Philoſophe n'en a établi de pareille. Opoſons le cheval aux abeilles; cet animal qui ſemble avoir quelque choſe du ſentiment humain, que gagne-t'il à paſſer ſa vie avec l'homme? C'eſt d'avoir bonne part aux calamités & aux diſgraces de ſon maître. Souvent ce fidèle domeſtique, plutôt que de reculer dans une bataille, bat des flancs, ſe met hors d'haleine, & lorſqu'il marque le plus de courage, comme s'il étoit ſenſible à l'ambition de vaincre, il reçoit un coup mortel, qui renverſe le cavalier & le cheval, & leur

fait mordre la poussiére. Je ne dirai rien des rudes mors, des éperons aigus, des fouets, des gaules, du licol, de l'écurie qui lui sert de prison, du poids de l'homme qu'il est obligé de porter; enfin de tous les maux de la servitude, à laquelle, à l'éxemple de plusieurs Princes, le cheval s'est livré volontairement par un trop grand desir de vengeance contre le cerf son ennemi. La vie des mouches & des oiseaux est beaucoup plus digne d'envie. La Nature qui les a fait libres, a soin de les nourrir, & ils n'ont rien à craindre que les embûches des hommes. Lorsque les oiseaux en cage s'accoutument à parler, combien ne perdent-ils pas de leurs agrémens naturels? Tant il est vrai qu'à tous égards les productions de l'Ouvriére commune sont bien supérieures à celles de l'art & de l'invention.

Sur ce pied-là, je ne puis trop louer Pythagore transformé en coq. Par la vertu de la Métempsycose, il avoit passé par toute sorte de conditions: Philosophe, Homme de guerre, Femme, Roi, particulier, poisson, cheval, grenouille, je crois même qu'il avoit été éponge. * Après toutes ces transmigra-

* *Parce que des Philosophes ont crû que l'éponge étoit une sorte de poisson. Pline, entr'autres, le croit très-sérieusement.*

tions, il déclara que l'homme étoit le plus malheureux des animaux : tous les autres s'en tiennent à la Nature ; l'homme seul veut aller plus loin. Le même Pythagore faisoit incomparablement plus de cas des gens sans esprit & des ignorans, que des Sçavans & des Grands du monde. Grillus, un des Compagnons d'Ulysse, pensoit à peu près de même : changé en cochon par Circé, il aima mieux *grogner* en repos & à son aise dans une étable, que de courir avec son Héros de nouveaux hazards. Homére, l'inventeur du commerce prétendu des Dieux de la Fable, paroît être dans le même principe : il apelle généralement tous les hommes *misérables* ; il dit que la mort les environne de tous côtés ; il n'en excepte pas même Ulysse son Héros, & le favori de Minerve, dont il fait un modèle de prudence. Ce Poëte lui donne souvent l'épithéte *d'infortuné* ; mais il ne parle pas de même de Pâris, d'Ajax, ni d'Achille, qui étoient des fous ; au contraire, parce qu'Ulysse étoit fin & ingénieux, qu'il avoit l'oreille de Pallas, & qu'il préféroit en toute occasion le conseil de cette Déesse à l'impulsion de la Nature, Homére déplore son malheur.

J'en reviens donc toujours à ma thèse : ceux qui s'apliquent à l'étude de la Sagesse, sont

très-éloignés de la félicité : doublement fous, en ce qu'ils oublient leur condition naturelle, en ce qu'ils voudroient vivre comme les Dieux, & qu'à l'éxemple * des Géans, ils font la guerre à la Nature, avec les machines des Arts. De là je tire cette conséquence : Donc les hommes vraiment heureux, sont ceux qui aprochent le plus des bêtes, & qui n'entreprennent rien au-dessus de l'homme. Voyons si on pourroit apuyer cela, non par des raisonnemens à la Stoïcienne, mais sans y chercher tant de façons. Est-il en effet d'hommes plus heureux que ces gens qu'on apelle ordinairement fous, insensés, faquins & bélîtres ? Que ces noms-là sont beaux, selon moi ! Je vais sur cela vous dire une chose : vous la prendrez d'abord pour une extravagance & pour une absurdité ! qu'importe ? Je ne la dirai pas moins, parce qu'elle est très-vraïe.

Ces hommes qui passent pour être dépourvus de sens, ne craignent point la mort ; & cette crainte en vérité n'est pas un petit mal. De plus, ils sont éxemts des cruels remords *Bonheur attaché à la Folie.*

* Géans. *Cicéron explique la Fable des Géans qui firent la guerre aux Dieux, des efforts qu'on fait contre la Nature.*

de la conſcience : les Fables des Mânes & des Ombres ne les épouvantent point ; ils n'ont nulle peur des fantômes, des loups-garous, des Lutins, des Eſprits ; point d'inquiétude ſur les malheurs dont ils peuvent être menacés ; point d'impatience ſur l'attente des biens à venir : enfin pour renfermer tout en peu de mots, ils ne ſont point rongés de mille ſoins auſquels la vie humaine eſt ſujette ; la honte, la crainte, l'ambition, l'envie, l'amitié, rien de tout cela n'a d'accès chez eux ; & ils ont le bonheur de ne différer des bêtes que par la figure : ils ont encore l'avantage d'être impeccables, demandez-le aux Théologiens. Cela ſupoſé, rentrez en vous-même, inſenſé partiſan de la Sageſſe ; peſez, éxaminez attentivement combien de peines d'eſprit vous tourmentent le jour & la nuit ; remettez-vous devant les yeux, comme en perſpective, tous les déſagrémens de votre vie, & jugez par-là du bonheur que je procure aux fous. Non-ſeulement leurs plaiſirs ſont continuels, puiſqu'ils rient, jouent & chantent toujours : mais même ils portent la joïe par-tout où ils vont : il ſemble que les Dieux ont la bonté de les donner aux hommes, pour adoucir les chagrins de la vie humaine. Remarquez encore une diſtinction qui fait honneur à mes Sujets. Les hommes

ſont différemment diſpoſés d'inclination les uns pour les autres : mais pour les fous, preſque tous les hommes ſe font un plaiſir de les avoir, comme s'ils apartenoient néceſſairement à la Société ; on les ſouhaite avec paſſion, on les careſſe, on les entretient, on les nourrit, on les ſecourt dans les accidens ; enfin on ne permet qu'à eux de tout dire & de tout faire. Non-ſeulement perſonne ne cherche à leur nuire, mais les bêtes mêmes, comme par un ſentiment naturel de leur innocence, * répriment devant eux leur férocité naturelle. La Religion demande cela : les fous étant conſacrés aux Dieux, & principalement à moi, il eſt juſte de les reſpecter.

Mes Sectateurs ont encore d'autres prérogatives, & j'aurois grand tort de les ſuprimer. Les plus grands Princes ne font-ils pas leurs délices de ces gens-là ? Les Rois n'ont pas de plus agréables momens, que ceux qu'ils paſſent avec les fous. Quelle différence ne mettent-ils pas entre leurs Bouffons & ces Sages fades & bourrus, qu'ils entretiennent pour

---

* *On voit tous les jours que les chiens épargnent les enfans & les fous, comme s'ils reſpectoient en eux la ſimplicité de la Nature.*

se faire honneur ? La raison de cette différence saute aux yeux. Les Philosophes ne disent ordinairement rien que de triste ; & se confiant en leur sçavoir, ils prennent même quelquefois la liberté de dire des vérités qui ne plaisent pas. Il en est tout autrement des fous : ils donnent ce que les Princes souhaitent le plus ; de bons mots, des railleries, des traits satiriques, & des saillies à faire éclater de rire. Remarquez en chemin faisant, le beau privilége des bouffons : eux seuls sont en droit de parler sincérement sans offenser. Quoi de plus estimable que la vérité ! On l'attribue communément au vin & à l'enfance ; on se trompe : c'est à moi, oui à moi, qu'apartient par une prérogative particuliére, la gloire de la sincérité. Chez celui qui a l'honneur d'être foû, l'esprit, le cœur, le visage, la bouche, tout est d'accord. Les Sages au contraire * ont deux langues : l'une pour dire ce qu'ils pensent, l'autre pour parler selon le tems & les gens. Ils ont le talent de changer le noir en blanc, & le blanc en noir ; ils soufflent le chaud & le froid ; leurs

* Deux langues. *C'est une pensée d'Euripide : Chacun*, dit-il, *a deux langues ; l'une pour dire la vérité, l'autre pour s'accommoder au tems.*

paroles ſont de fauſſes & infidèles images de leurs idées & de leurs ſentimens.

Je ne puis m'empêcher ici de plaindre les Princes ; qu'ils ſont malheureux dans le ſein de la fortune ! inacceſſibles à la Vérité, ils n'ont que des flatteurs pour amis. On me dira qu'ils ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes. Pourquoi l'Amour-propre leur ſert-il de retranchement, contre la ſincérité de ceux qui leur parlent ? N'eſt-ce pas par cette raiſon qu'ils ne peuvent ſouffrir la compagnie des Philoſophes ? Les Rois craignent que parmi ces Sages, il ne s'en trouve quelqu'un qui viſe plus à les corriger qu'à les divertir. Je conviens que les Princes ne peuvent ſouffrir qu'on leur diſe leurs vérités ; mais c'eſt auſſi ce qui fait le plus d'honneur aux fous ; car ils ne diſſimulent point les défauts & les vices des Rois. Que dis-je ? ils s'échapent ſouvent juſqu'à les inſulter, & même juſqu'à leur dire des injures, ſans que ces Maîtres du monde s'en fâchent, ou s'en offenſent. Des paroles qui feroient pendre Monſieur le Philoſophe, s'il les proféroit ; ſortent-elles de la bouche d'un foû ? le Prince en rit de tout ſon cœur. Naturellement la vérité fait plaiſir, quand elle ne bleſſe point : or, il n'y a qu'aux fous, que les Dieux ont don-

né le privilége exclusif de moraliser & de reprendre sans choquer. C'est à peu près par les mêmes raisons, que les femmes se plaisent tant avec les bouffons, ce sexe étant plus enclin au plaisir & au badinage. D'ailleurs quelque liberté que les femmes se permettent avec ces gens-là (& quelquefois elle va loin) elle ne leur paroît qu'une badinerie & un passe-tems : car la femelle de l'animal raisonnable ou plutôt raisonnant, est ingénieuse à pallier ses sottises.

Pour revenir donc au bonheur des fous, ils passent leur vie avec beaucoup d'agrémens ; après quoi, sans craindre ni sentir la mort, ils vont tout droit dans les Champs Elisées, où leurs ames pieuses, mais désœuvrées, recommencent de plus belle à se divertir. Comparez à present la destinée de quelque Sage que ce soit avec le sort d'un fou. Pour mettre le contraste dans tout son jour, figurez-vous un Sage du premier ordre, un vrai modèle de sagesse, quelle vie méne-t'il sur la terre ? Attaché depuis son enfance à l'étude, comme un forçat l'est à la chaîne, il consume ses plus agréables années dans les veilles & dans les efforts du travail. Est-il hors de cet esclavage ? il n'en est pas plus heureux : toujours forcé de vivre d'épargne, pauvre, triste, bourru, dur à lui-même, & insuportable aux autres, p âle

maigre, infirme, chassieux, usé avant le tems, & presque enterré avant que d'être mort; qu'il meure jeune ou vieux, que lui importe? Qu'apelle-t'on vivre? Vivre, n'est-ce pas jouir de toutes les douceurs de la vie? Or, on peut dire que cet homme n'a jamais vécu. Que vous semble de ce beau portrait de Sage?

Ces Grenouilles* Stoïciennes ne manqueront pas de revenir à la charge. Mais quoi! diront-ils, une insigne Folie aproche bien de la fureur même. Car qu'est-ce que c'est que d'être furieux? N'est-ce pas avoir l'esprit égaré? Les sottes gens, que ces Philosophes! ils ne sçavent le plus souvent ce qu'ils disent. Allons, je veux encore ruiner cette batterie-là. Je passe à ces Stoïciens leur subtilité; mais s'ils veulent qu'on les croye de bon sens, ils doivent distinguer deux sortes de Folies, à peu près comme on distinguoit autrefois deux Vénus & deux Cupidons. Toute fureur ne rend pas malheureux. Si cela étoit, Horace n'auroit pas nommé une fureur aimable, cette verve qui emporte les Poëtes, & qui leur découvre

---

* *On apelloit les Sophistes* Grenouilles d'Égypte, *à cause de leur babil importun.*

fait ? vous prétendez m'avoir guéri ? Abus ; abus ; vous m'avez tué. Plus de plaisir pour moi : on m'a tiré par force d'une erreur qui faisoit toute ma félicité. Ce convalescent avoit raison ; & ceux qui, par l'art des Médecins, lui rétablirent le cerveau, avoient plus besoin d'ellebore que lui.

Après tout, je n'ai point encore décidé si on doit nommer *Folie* tous les égaremens des sens & de l'esprit. Si quelqu'un, pour n'avoir pas bonne vûe, prend un mulet pour un âne; si, faute de discernement, il admire de méchans vers, on dit aussi-tôt : il est foû. Si un homme est assez singulier, pour s'imaginer toujours, lorsqu'un âne brait, entendre une symphonie agréable, ou pour se croire, dans l'indigence, aussi riche que Crésus, on ne manque pas de le traiter de foû. Mais si cette folie est joyeuse, comme elle l'est ordinairement, elle divertit, & ceux qui l'ont, & ceux qui la voyent. Au reste, ce genre d'extravagance est beaucoup plus étendu qu'on ne croit. L'expérience fait voir aussi que toujours un foû se mocque de l'autre, & que tous deux se divertissent réciproquement : souvent même c'est le plus foû qui rit de meilleur cœur du moins foû. Quoiqu'il en soit, voici ma décision. Plus un homme peut réunir de différentes folies, plus il est heureux ; pourvû néanmoins qu'il ne

sorte

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

Ch. Eisen del. P.F. Tardieu sculp.

sorte pas du genre d'extravagance qui nous est particulier ; genre si vaste & général, que je doute qu'on puisse trouver dans toute l'espéce humaine un individu, qui soit sage à toutes les heures, & qui n'ait pas son grain de folie.

On n'hésite pas à traiter de foû un homme qui, par le dérèglement de l'imagination, prend une citrouille pour une femme. Pourquoi ? Parce que cette maladie de cerveau est très-rare. Mais qu'un sot époux adore sa femme ; quoiqu'elle lui plante sur le front une forêt de cornes, qu'il la croye aussi chaste que Pénelope, & qu'il se félicite en lui-même, ou qu'il benisse son destin d'avoir trouvé une Lucrèce, on ne s'avisera point de le taxer de folie. Pourquoi ? C'est qu'il n'y a rien de plus ordinaire. Il faut mettre dans la même classe ceux qui méprisent tout, hors la chasse, & qui ne conçoivent pas de plus grand plaisir, que celui d'entendre l'affreux son du cor, ou les cris des chiens. Quand les fumets des bêtes fauves frapent l'odorat du chasseur, je me figure qu'il croit sentir les plus doux parfums. S'agit-il de mettre sa proye en piéces ! Quelle volupté ! Assommer, égorger, démembrer des bœufs & des moutons, c'est le métier de la canaille; pour la venaison c'est autre chose: il n'est permis qu'aux riches d'en être les bou-

La Folie préside aux différens goûts.

chers. Aussi la dissection s'en fait-elle avec cérémonie. Le Maître de la chasse est nuë tête, & à genoux; il prend le coutelas consacré à ce sacrifice, car ce seroit offenser Diane, que d'en employer un autre : armé de ce glaive, il coupe religieusement les membres de l'animal; le tout par ordre, & en faisant certains gestes. Pendant cette pompeuse opération, toute la troupe environne le Prêtre de la Déesse : tous gardent un profond silence, & paroissent aussi étonnés de ce spectacle qu'ils ont vû mille fois, que si c'étoit une nouveauté pour eux. Celui qui a le bonheur de manger sa part de la chasse, ne s'en tient pas peu honoré, & regarde cette distinction comme un nouveau titre de Noblesse. Enfin, quoique les chasseurs qui usent leurs jours à poursuivre & à manger des bêtes sauvages, ne tirent point d'autre fruit de ce pénible & fatiguant éxercice, que de devenir eux-mêmes sauvages, ils s'imaginent qu'ils vivent en Rois.

Une autre espéce de gens qui ressemblent bien à ceux que je viens de dépeindre, ce sont les *Bâtisseurs*. Une fois possédés de cette active passion, ils ne sont jamais contens : leur occupation continuelle est de faire & défaire, de construire & d'abattre; de changer, comme dit Horace, le quarré en rond, le

C. Rösen inv. L. le Grand Sc.

NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

C. Eisen inv. N. Le Mire sculp.

rond en quarré, jusqu'à ce qu'enfin il ne leur reste plus ni maison, ni pain. Que leur reste-t'il donc? Le souvenir d'avoir passé agréablement un nombre d'années.

Venons aux Souffleurs. Ce sont de hardis fous, ceux-là; la tête toujours pleine de nouveaux & de mistérieux projets, ils ne visent pas moins qu'à confondre & qu'à changer toute la Nature; ils cherchent par terre & par mer une quintessence, qui n'éxiste que dans leur imagination toute chimérique. Ne croyez pourtant pas que les mauvais succès les rebutent: ennyvrés d'une folle, mais douce espérance, ils ne regrettent jamais ni la dépense, ni le travail; ingénieux à s'en imposer, à se duper eux-mêmes par leur entêtement: quelle est ordinairement leur fin? Après avoir réduit tout leur bien en cendres, ils n'ont pas même de quoi bâtir un petit fourneau. Ces adorateurs du feu, cependant, ces coureurs de fumée, ne s'en repaissent pas moins de leurs vains projets: plutôt mourir que d'ouvrir les yeux; & si on vouloit les en croire, il n'y auroit que des chimistes dans le monde. Lorsqu'ils sont enfin contraints de renoncer aux découvertes, ils ont une grande consolation, c'est de pouvoir dire qu'il est au moins bien glorieux d'avoir formé un dessein si noble: mais en même-tems ils s'en prennent à la Na-

ture, d'avoir donné à l'homme une vie trop courte pour un ouvrage de cette importance.

Quant aux Joueurs de profession, j'ai quelque scrupule de les faire entrer dans mon Empire. Ils sont si passionnés pour le jeu, qu'au seul bruit des dés le cœur leur saute de joye. Lorsque, par la trompeuse espérance de regagner, ils ont perdu tout, & que leur vaisseau s'est brisé contre l'écueil du jeu, écueil aussi dangereux que Malée, *trop heureux d'être échapés tout nuds du naufrage; s'ils ont envie de duper quelqu'un, ils ne s'adresseront jamais à celui qui les a dépouillés; § de peur de passer pour malhonnêtes gens. Que dirons-nous de ces Vieillards, qui, presque aveuglés par le grand âge, ne laissent pas de jouer avec des lunettes, ou lorsqu'ils ont la goutte aux mains, choisissent un second qui

---

* Que Malée. *Promontoire fort dangereux de la Laconie, Province du Péloponese. On disoit en proverbe* : Quand tu naviges devant Malée, *oublie ta maison.*

§ *Madame Deshouliéres a eu à peu près la même pensée sur le jeu, où selon elle,*

On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

C. Eisen inv. J. Tardieu Sculp.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

jette les dés pour leur compte ? Ne sont-ce pas là des fous de bon aloi ? Ils ont certainement du plaisir à jouer, & par cet endroit ils m'apartiennent. Mais d'un autre côté, le jeu tourne si souvent en rage & en fureur, que je ne ferois pas mal de les renvoyer aux Furies.

Voici d'autres gens qui, sans contredit sont encore de ma dépendance. Ce sont les Menteurs, les *Hableurs*, & généralement tous ceux qui se plaisent à dire ou à entendre des faussetés. Le croiroit-on, que le goût du faux donne un plaisir, dont les Sages ne sont pas dignes. Les Prodigues, les Fantômes, les Lutins, les Esprits, ou les Revenans, & tant d'autres visions semblables sont ce qui fournit le plus aux conversations du vulgaire. Quiconque avance quelque chose au-dessus des causes secondes & des Loix immuables du mouvement, fait ouvrir agréablement les oreilles de ses auditeurs ignorans. Ne traitez point cela, s'il vous plaît de simple amusement : la matiére est devenue très-sérieuse, graces aux pieux Charlatans qui abusent de la crédulité des hommes.

Il en est à peu près de même d'un autre genre de superstitieux. Dès que ceux-ci ont eu le honheur de voir ou une statue de bois, ou la peinture gigantesque de S. Christophe, le Po-

lyphême des Chrétiens, ils se tiennent sûrs de ne point périr ce jour-là. Qu'un matelot ait fait sa priére devant la figure de SainteBarbe, il n'a plus de dangers à craindre. Il y a même des Saints qu'on invoque pour obtenir des richesses, tel est S. Erasme. Ils donnent à S.Georges les attributs d'Hercule & d'Hyppolite en même-tems. On les voit dévotement parer jusqu'à son cheval, & il ne leur manque que de lui rendre le même culte qu'au saint Cavalier, dont ils achétent la protection par des offrandes & des vœux. Ils jurent encore par son casque, & c'est pour eux un serment inviolable.

Mais dans quelle classe mettrons-nous ceux qui se croyent quittes envers Dieu, quand ils sont munis de Pardons & d'Indulgences ? gens qui par ces fausses rémissions, mesurent géométriquement, comme avec la Clepsydre * ou le sable, & sans crain-

---

* Horloge d'eau. *Il y en avoit de plusieurs espéces; mais toutes avoient cela de commun, que l'eau tomboit insensiblement par un petit trou d'un vaisseau dans un autre, dans lequel en s'élevant peu-à-peu, elle élevoit un morceau de liége qui marquoit les heures par des lignes tracées de distance en distance.*

dre la moindre erreur de calcul, les siécles, les années, les mois, les semaines, les jours & les heures du Purgatoire? Une autre espéce d'extravagans, ce sont ceux qui s'apuyant sur certaines marques extérieures de dévotion, sur quelques courtes priéres, qu'un pieux imposteur a inventées pour son plaisir ou par intérêt, comptent sur une félicité accomplie: richesses, honneurs, volupté, bonne chére, santé jamais interrompue, verte & vigoureuse vieillesse, longues années, pas un de ces biens ne leur peut manquer. De plus, ils s'attendent à avoir les premiéres places dans le Ciel, à condition pourtant qu'ils n'iront chez les Bienheureux, que le plus tard qu'il leur sera possible, c'est-à-dire, lorsque les douceurs d'ici-bas, ausquelles ils sont fortement attachés, les quitteront à leur grand regret; c'est alors qu'ils consentiront à jouir des délices inconcevables du Paradis. Les Ministres même du Sanctuaire, les plus persuadés & les plus zèlés, n'en veulent qu'à ce prix-là; le Paradis est leur pis aller.

Avec ces Pardons & ces Indulgences, un Négociant, un Soldat, ou un Juge, n'a qu'à jetter une petite piéce d'argent dans le bassin, il se croit net & aussi-bien reblanchi, que lorsqu'il sortit du Baptême. Tant de parjures, d'impuretés, d'yvrogneries, de que-

relles, de meurtres, d'impostures, de perfidies & de trahisons, tout cela, selon eux, se rachette par un peu de monnoye, & se rachette si bien, qu'on se croit en droit de recommencer sur nouveaux frais.

Mais est-il des hommes * plus fous, ou pour mieux dire, plus heureux que ces Dévots, qui s'imaginent qu'en recitant chaque jour certains versets des Pseaumes, ils entreront immanquablement dans le Royaume des Cieux? C'est pourtant un Diable, dit-on, qui a fait cette riche découverte, mais un Diable sot, & qui avoit plus de vanité que de finesse, car il eut l'imprudence de vanter son secret magique à S. Bernard, qui en sçavoit plus

* Est-il des hommes, &c. *Le Diable, dit une Légende apocryphe, rencontrant un jour S. Bernard, se vanta de sçavoir sept versets des Pseaumes, qui avoient une telle vertu, qu'en les recitant tous les jours, on étoit sûr de son salut. L'homme de Dieu fut curieux de connoître ces versets; mais le Diable s'obstina à le lui cacher. Je t'attraperai bien, dit le Saint, car je reciterai tous les jours le Pseautier, & par conséquent tes sept versets. Sur cela, le Diable craignant d'avoir donné lieu à une si belle dévotion, aima mieux révéler son secret.*

plus long que lui. Ne ſont-ce pas là de grandes folies, puiſque moi-même j'en ai preſque honte ? Cependant, ce n'eſt pas ſeulement le vulgaire qui aprouve ces extravagances, ce ſont même des Profeſſeurs de la Religion, des Maîtres en Iſraël.

Diſons quelque choſe auſſi des abus qui ſe ſont introduits dans l'invocation des Saints. Chaque Pays n'a-t'il pas ſon Patron, ſon Saint titulaire ? Chez un même Peuple, on diſtribue à ces Grands de la Cour céleſte, les diverſes fonctions du *Protectorat*. L'un guérit du mal de dents ; l'autre ſoulage les femmes enceintes dans les douleurs de l'accouchement ; celui-là fait retrouver ce qu'on a perdu ; celui-ci veille à la conſervation & à la ſûreté des troupeaux ; l'un ſauve du naufrage ; l'autre procure la victoire dans les combats. Je ſuprime le reſte ; car je ne finirois point.

Il en eſt, dont le crédit & le pouvoir s'étendent généralement ſur tout. Telle eſt principalement la Mere de Dieu, à laquelle le vulgaire ignorant attribue, en quelque façon, plus de puiſſance qu'à ſon Fils même.

Mais ce que les hommes demandent aux Saints, n'eſt-il pas auſſi de mon reſſort ? Car enfin, dites-moi, je vous prie, parmi tous ces pieux monumens de reconnoiſſan-

ce, dont les murailles & les voûtes des Temples sont toutes couvertes, en avez-vous jamais vû quelqu'un qu'on ait suspendu comme une marque, ou un signe d'avoir été miraculeusement guéri de la Folie? C'est sur quoi on n'importune pas les Saints, &, quelque dévotion qu'on ait pour eux, on n'en devient pas tant soit peu plus sage. Ces offrandes, ces vœux qui pendent aux Autels, sont pour toutes sortes de sujets, excepté pour la Folie. L'un près de périr, s'est heureusement sauvé à la nage; l'autre après avoir reçu un coup d'épée au travers du corps, en est réchapé; un autre rend graces de ce que dans le fort d'un combat, & lorsqu'on étoit le plus aux prises avec l'ennemi, il s'est enfui avec autant de bonheur que de bravoure; celui-ci condamné pour ses bonnes œuvres à être pendu & étranglé, tombe de la potence par la faveur de quelque Saint propice aux gens de son métier, & recommence de plus belle à soulager charitablement ceux qui ont la bourse un peu trop pesante: celui-là en forçant sa prison a recouvré sa liberté: cet autre est bien guéri de sa fiévre, au grand chagrin de Monsieur le Docteur, qui comptoit sur une cure plus longue & plus lucrative; un autre, au lieu de trouver la mort dans un poison

qu'on lui a donné, y a trouvé un reméde; sa femme, qui vouloit se défaire de lui, & qui se félicitoit déja de son veuvage, est au désespoir d'avoir manqué son coup; un autre encore dont le char a versé, en a été quitte pour la peur, & a ramené ses chevaux sains & saufs; celui-là qui a été accablé sous les ruines d'un bâtiment, n'en est point mort; celui-ci, pris sur le fait par le mari de sa maîtresse, s'est heureusement tiré d'un si mauvais pas.

En voilà, comme vous voyez, de toutes les façons; mais nulle offrande, nulle action de graces, pour être délivré de la Folie: elle a tant de charmes pour les hommes, que de tous les maux, c'est le seul qui leur paroisse un bien. Mais à quoi bon m'embarquer sur cet Océan de superstitions? Quand j'aurois, suivant les expressions de Virgile, cent langues, cent bouches, une voix de fer; je ne pourrois jamais dénombrer toutes les espéces différentes, ni parcourir tous les noms de la Folie. Je renfermerai tout dans cette seule idée: c'est que dans toute l'étendue du Christianisme, * on trouve abondamment de pareilles extravagances, reçues & fomen-

* *Il est de soi pur & saint; mais la folie a*

827359

tées par ceux mêmes qui devroient en arrêter le cours, s'ils n'avoient intérêt à les laisser établir.

Si quelque odieux Moraliste, s'érigeant en Apôtre, venoit faire ici cette exhortation pathétique : » Joignez à votre dévotion pour » tel ou tel Saint, une vie chrétienne, vous » ne ferez point une fin malheureuse. Outre » la petite piéce de monnoye que vous don- » nez pour les Pardons & les Indulgences, » haïssez le mal, pleurez, veillez, priez, » jeûnez ; enfin changez de conduite, & » pratiquez l'Evangile; alors vous racheterez » infailliblement vos péchés. Vous avez con- » fiance en tel Saint ? Suivez ses éxemples, » vivez comme il a vécu ; & par-là vous » mériterez sa protection. « Ce sage *Prêcheur* auroit raison dans le fond, entre nous soit dit : mais d'un autre côté ne tireroit-il pas les hommes d'un état heureux, pour les

---

tellement défiguré ce culte, qu'il n'y a presque rien de sacré où il ne se soit glissé quelque superstition. Ces abus sont en si grand nombre, qu'on pourroit en faire un Livre plus gros que l'Histoire de Tite-Live ; & ils sont si ridicules, qu'il vaut mieux n'en point parler. (Lyster.)

plonger dans la peine & dans le chagrin ?

Il est une autre classe de Fous, qu'on peut assortir avec la précédente. Je parle de ces riches orgueilleux, qui se voyant à la fin de leur carriére, ordonnent de grands préparatifs, pour faire magnifiquement le voyage de l'autre monde. Il est plaisant de les voir, entre les bras de la mort, s'apliquer sérieusement à régler leur pompe funébre : ils marquent, article par article, combien il y aura à leurs funérailles de flambeaux, de gens en deuil, de Chantres, de Pleureurs à gages, & enfin tout l'humiliant apareil de leur fastueuse mortalité. * Ne seront-ils pas bien glorieux, d'aller en terre avec un superbe convoi ? Ils s'en font du moins un plaisir d'avance, comme s'ils n'étoient pas bien persuadés que la mort leur ôtera toute connoissance & tout sentiment, & qu'il y eût du

---

* *Le Comte du Lude étant à l'extrémité, après avoir réglé la dépense de son Convoi dans le plus grand détail, fit tirer d'une armoire une grande piéce de toile d'Hollande toute neuve, & ordonna qu'elle fût employée à l'ensévelir :* car ces coquins-là, *disoit-il, en parlant de ses Valets-de-chambre*, auroient bien l'air de me laisser enterrer à cru.

deshonneur pour eux, si leur cadavre étoit inhumé sans ce luxe inutile & ridicule. On diroit qu'ils regardent la mort comme une Charge d'Edile, Magistrature de l'ancienne Rome, qui donnoit inspection sur les festins & sur les divertissemens du Peuple.

Quoique dans un sujet si fécond, je sois obligée de glisser legérement sur chaque objet, je ne puis passer sous silence l'entêtement ou la manie de cette frivole prérogative apellée *Noblesse*. On voit des hommes qui, avec une ame de boue, avec les inclinations de la plus vile canaille, vous étourdissent continuellement de leurs titres. Faut-il prouver l'ancienneté de sa race? L'un se fait descendre du pieux Enée, l'autre remonte jusqu'aux premiers Consuls de Rome, & celui-ci jusqu'au Roi Artus. Ils vous étalent les portraits & les figures de leurs ancêtres: ils sont toujours sur leurs ayeux, sur les lignes directes & collatérales de leur arbre généalogique; ils vous citent à tout moment les noms & les surnoms usés de leurs peres, oubliés depuis plusieurs siécles. Examinez bien celui-là avec ses titres enfumés, rongés, déchirés; il est lui-même comme une véritable idole, & ne vaut guéres mieux que ces figures qu'il vous montre toutes effacées par le tems. Ce fat cependant ne

Folie de la Noblesse.

laiſſe pas d'avoir une haute idée de ſa perſonne; & toujours plein de ſa naiſſance, il ſe repaît de cette chimére, & il vit content. Ce qui contribue auſſi à lui faire aimer ſon fantôme, c'eſt qu'il trouve des gens auſſi ſots que lui, qui reſpectent ce genre de brutes, ces Nobles ignobles & ſans mérite, comme s'ils étoient au-deſſus des hommes, eux qui ſont ſouvent au-deſſous.

Mais, puiſque je ſuis tombée inſenſiblement ſur le chapitre de l'*Amour-propre*, pourquoi me borner à une ou deux eſpéces de Fous? Que de reſſource dans l'Amour-propre pour le bonheur de la plûpart des hommes! Jettez les yeux ſur ce viſage; il n'y a point de ſinge, ſi laid, ſi difforme, & pourtant il ſe croit un Adonis. Celui-là eſt-il parvenu à tracer aſſez juſte deux ou trois lignes avec le compas? Il s'aplaudit & ſe croit au-deſſus d'Euclide. Celui-ci chante un peu plus mal que le coq le plus enroué, & n'en eſt pas moins charmé de ſa voix. Voici encore un genre de folie bien réjouiſſant: un homme a nombre de gens à lui, qui ont chacun quelque talent: il s'imagine les réunir ſeul; il s'en forme un tout en idée, & ſe l'aproprie comme un bien réel qui lui apartient. Tel eſt chez Séneque, ce riche doublement heureux, qui voulant compter une hiſtoire,

avoit toujours auprès de lui des esclaves pour soulager sa mémoire, & lui suggérer les noms-propres. Cet homme qui d'ailleurs étoit si foible, qu'il ne falloit qu'un souffle pour le renverser, * n'en étoit pas moins toujours prêt à se battre à coups de poing, comptant sur la vigueur de ses esclaves, comme si ç'eût été sa propre force.

Il est inutile de parler ici de ceux qui font profession des Arts: on peut les nommer les mignons de *Philautie*, ma chére compagne, ou les Favoris de *l'Amour-propre*. Ces gens-là idolâtrent leur petit mérite, & ils céderoient plutôt tout leur patrimoine, qui d'ordinaire est aussi leger, que de rabattre en faveur de qui que ce soit, de la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes. Les Comédiens, les Musiciens, les Orateurs & les Poëtes, voilà ceux qui sont les mieux partagés d'Amour-propre. Plus ils sont médiocres, plus

---

* *C'étoit un riche fou. Il avoit si peu de mémoire, qu'il oublioit les noms les plus connus, comme ceux d'Hector & d'Achille. Sur ce qu'il croyoit bonnement jouir de tous les talens de ses esclaves, on lui conseilloit de se battre aussi avec leurs forces, car pour lui il n'en avoit point.*

C. Eisen inv. J. Tardieu Sculp.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

ils s'imaginent exceller, & leur vanité ne tarit jamais sur leur compte. N'allez pas croire pour cela qu'ils manquent d'aprobateurs: car point de sottise, quelquegrossiére qu'elle soit, qui n'en trouve. C'est dire trop peu: plus une chose est oposée au bon sens, plus elle rencontre d'admirateurs. Demandez-vous pourquoi? Je vous l'ai déja dit; presque tous les hommes sont fous. L'ignorance a donc deux grands priviléges; l'un de s'accorder parfaitement avec l'*Amour-propre*, & l'autre d'attirer à soi la plus grande partie du Genre-Humain. On seroit bien simple, de vouloir s'élever au-dessus du vulgaire, par un sçavoir solide; car outre qu'il en coûte beaucoup, ce sçavoir fait que tout le monde vous fuit, & que vous fuyez tout le monde; enfin, vous ne trouvez presque personne capable d'entrer dans votre goût & dans vos sentimens.

L'Amour-propre, enfant de la Folie.

Je fais une autre réfléxion sur *l'Amour-propre*. Chaque homme en a reçu sa dose en naissant, comme un présent de la Nature: mais cette mere commune ne s'en est pas tenue là, elle a fait la même combinaison à l'égard des sociétés; ensorte qu'il n'y a point de Nation, ni même de Ville, qui n'ait son goût particulier, ou sa portion d'*Amour-propre*. Les Anglois se piquent de beauté, de Musique,

& de bonne chére. Les Ecossois vantent leur Noblesse, & principalement lorsqu'elle prend sa source dans le sang de leurs Rois : ils se piquent aussi beaucoup d'être subtils Dialecticiens. Les François s'attribuent la politesse ; les Parisiens vantent leur Théologie ; les Italiens leur Littérature & leur Eloquence ; enfin, chaque Nation se félicite soi-même d'être la seule qui ne soit point barbare. On peut dire que les Romains l'emportent encore dans ce dernier genre de félicité. Rome moderne conserve toujours comme d'agréables songes les frivoles prétentions de l'ancienne. Les Vénitiens, enflés de leur Noblesse, sont fort contens d'eux-mêmes; les Grecs s'aplaudissent d'avoir inventé les Sciences, & d'être la postérité de ces fameux Héros, qui eurent autrefois tant d'éclat, les Turcs, & tout ces amas de Peuples barbares, qui ont subi le joug de l'Alcoran, prétendent posséder seuls la vraye Religion, & se mocquent des superstitions des Chrétiens. Les Juifs vivent encore bien plus agréablement dans l'attente du Messie, eux qui, sans se rebuter d'un si long délai, comptent sûrement, & sans vouloir en démordre, sur l'accomplissement des promesses de Moyse. Les Espagnols se plaisent à prôner leurs prouesses & leurs exploits. Les Allemands se font honneur de leur taille gi-

gantesque, & de leur Science magique.

Demeurons-en là, je ne finirois point. Vous voyez à present, si je ne me trompe, combien l'*Amour-propre* cause par-tout de plaisir, tant dans le général, que dans le particulier. A côté de *Philautie*, marche toujours sa sœur, *la Flatterie* ou *la basse complaisance*. Car à quoi connoît-on l'Amour-propre, si ce n'est quand quelqu'un se flatte, se caresse ou se cajole lui-même ? Or, quand on cajole les autres, cela s'apelle *Flatterie*. La Flatterie a le malheur d'être aujourd'hui un peu décriée ; mais par qui ? Par des gens qui dans le fond s'offensent plus du nom que de la chose. On s'imagine que la complaisance ne peut pas s'accommoder avec la bonne-foi : grand abus ! Les bêtes mêmes nous font voir le contraire. Nul animal si caressant que le chien ; en est-il aucun d'aussi fidèle ? L'écureuil aprivoisé ne demande qu'à jouer : en est-il moins ami de l'homme ? Si la flatterie excluoit la probité, il faudroit conclure de là, que les lions féroces, que les tigres cruels, que les léopards furieux, auroient le plus de raport avec l'espéce humaine. Je n'ignore pas qu'il est une flatterie criminelle, & c'est celle qu'employent les fourbes, pour duper les sots. Mais ce n'est pas-là ma chére *Flatterie* : aux Dieux ne

plaise, que je l'adopte ! La mienne part d'un fond de douceur, de bonté, de droiture d'ame; & elle aproche autant de la vertu, qu'une humeur rude, sauvage, brusque, impolie, en est éloignée. Ma Flatterie redonne du cœur à ceux qui sont découragés; elle égaye les mélancoliques, aiguillonne les paresseux, réveille les stupides, soulage les malades, apaise les furieux, fait naître l'amour, & l'entretient. Ma Flatterie fait goûter aux enfans le travail de l'étude, elle réjouit les vieillards, & sous l'image de la louange, elle instruit les Princes, sans les offenser. * Enfin, ma Flatterie fait que tous les hommes sont épris plus ou moins d'eux-mêmes, elle en fait presqu'autant de Narcisses; & c'est en quoi consiste principalement le bonheur de la vie.

Se peut-il rien de meilleur exemple & de plus attendrissant, que de voir deux bons & honnêtes mulets s'entregratter obligeamment ?

---

* *Erasme lui-même a bien sçû faire usage de cette Flatterie instructive, dans son Panégyrique au Duc de Bourgogne, où l'on voit que le but de l'Orateur étoit plus de donner l'idée d'un bon Prince, que de peindre Philippe au naturel.*

De ce ſervice mutuel dépendent l'Eloquence en partie, la Médecine un peu davantage, & la Poëſie plus que ces deux enſemble. Je dis plus : cette Flatterie réciproque fait la douceur & tout l'aſſaiſonnement du commerce humain. On a beau dire, que c'eſt un grand malheur d'être trompé ; je ſoutiens que de n'être pas trompé, c'eſt au contraire le plus grand des malheurs. Il y a une extravagance outrée à mettre le bonheur de l'homme dans les choſes mêmes ; il ne dépend que de l'opinion. Tout eſt ſi obſcur dans la vie, tout eſt ſi variable & ſi opoſé, qu'on ne peut s'aſſurer d'aucune vérité. C'étoit le premier principe de mes Académiciens, les moins préſomptueux de tous les Philoſophes. S'il y a des choſes bien connues, & dont on ne doit pas douter, combien troublent-elles la douceur & le repos de la vie ? Enfin les hommes aiment qu'on les trompe ; toujours prêts à quitter le vrai, pour courir après le faux. En voulez-vous une expérience ſenſible & inconteſtable ? Allez dans les Temples & aſſiſtez aux *Sermons*. Si l'Orateur traite ſérieuſement ſa matiére, on dort, on bâille, on touſſe, on ſe mouche, on s'ennuye : ſi au contraire la clameur (je me trompe, j'ai voulu dire la déclamation) eſt égayée par quelque conte de

La Folie la plus puissante & la plus utile des Divinités.

bienfait; on voudroit même ne l'avoir pas reçu. Il en est tout au contraire du bien que je fais aux mortels. Je les enyvre, je leur ôte même la raison; mais mon yvresse est bien différente de celle de Bacchus: la mienne cause la joïe, les délices, le bonheur; elle dure toute la vie, & elle ne coûte ni argent, ni remords.

Les hommes m'ont encore une obligation qui m'est particuliére, c'est qu'il n'y en a pas un qui ne se sente plus ou moins de ma libéralité. Les deux autres partagent inégalement leurs faveurs entre les hommes. Il ne croît point par-tout de ce vin agréable & fort, qui remplit l'ame la plus mélancolique de plaisir, de courage & d'espérance. Vénus accorde rarement le don de la beauté; Mercure fait encore moins d'éloquens, & Hercule de riches; Jupiter met peu de gens sur le trône; Mars refuse souvent son secours aux deux partis qui l'apellent de leur côté; Apollon fait des réponses affligeantes à quantité de ceux qui consultent ses Oracles; Jupiter lance souvent sa foudre; Phébus envoye quelquefois la peste; Neptune fait périr plus d'hommes qu'il n'en sauve. Quant à ces noires Divinités qui ne sont d'aucun secours, comme Pluton, les mauvais Génies, la Fiévre qui a eu des Temples à Rome, & pa-

reils objets d'un faux culte, qui sont plutôt des bourreaux que des Dieux, ils ne méritent pas qu'on en parle. Il est donc vrai que les autres Dieux ne sont pas bons à tout le monde ; mais pour la Folie, pour moi, dis-je, qui suis l'unique de mon rang, mon inclination à obliger, & mon humeur bienfaisante, embrassent généralement tous les hommes. Mon désintéressement d'ailleurs est égal à ma générosité ; je ne demande ni vœux, ni offrandes : je ne suis point Déesse à me fâcher, ni à ordonner des victimes d'expiation, dès qu'on a omis quelque cérémonie de mon culte : je ne bouleverse point le Ciel & la Terre pour me vanger de quelque Dévot, qui ayant invité toute la Gent Divine, m'a laissé morfondre chez moi, sans daigner m'apeller à son sacrifice, pour prendre ma part de l'odeur & de la fumée des victimes. Il faut donc que je le dise en passant, à la honte de la condition immortelle : les Dieux sont si bizarres & si bourrus, qu'il vaudroit presque mieux les laisser là, que de leur rendre un culte : ce seroit au moins le plus sûr. On devroit en agir avec eux, comme avec ces Hommes intraitables, & qui querellent sur tout : point de commerce avec eux, leur amitié coûte trop cher.

Mais, disent les ennemis de mon nom, personne jusqu'à present ne s'est avisé de rendre à la Folie les honneurs divins : on ne lui consacre point de Temples, on ne la nourrit point de la vapeur des victimes. A vous parler franchement, & je crois vous l'avoir déja dit, tant d'ingratitude m'étonne. Après tout, je ne m'en soucie guéres ; & suivant ma complaisance naturelle, je prens la chose du bon côté. Il y auroit même de la sagesse à moi, & je serois indigne d'être la Folie, si j'ambitionnois les honneurs divins. Quoi, l'on m'offrira sur un autel un grain d'encens, des gâteaux salés, un bouc, un cochon, & ces bêtes innocentes seront égorgées pour me réjouir l'odorat ! Abus que tout cela. J'ai un culte, moi, aussi étendu que le monde, & tous les hommes me le rendent. Il n'y a pas jusqu'aux Théologiens qui ne l'aprouvent & ne l'autorisent. Je n'ai pas la cruelle & barbare ambition de Diane, qui veut des victimes humaines : je me crois révérée & servie très-religieusement, quand je vois que de tous côtés on me porte dans le cœur même, on m'exprime par les mœurs, on me represente par la conduite.

A propos de culte, celui que les Chrétiens rendent aux Saints, consiste rarement

à les imiter. On voit bien une foule de gens attacher des cierges aux pieds de la Vierge mere de Dieu, & cela en plein midi ; mais pour ceux qui suivent ses éxemples de chasteté, de modestie, & de zèle pour les choses du Ciel, il n'y en a presque point. Ce seroit pourtant-là le vrai culte dû aux heureux habitans du séjour céleste, & celui qui leur plairoit davantage.

Après tout, qu'ai-je à faire d'un Temple particulier ? J'en ai un si vaste & si beau, qui est toute la terre. Je ne manque de Prêtres & de Ministres, que dans les lieux où il n'y a point d'hommes. Car ne me croyez pas assez extravagante, pour me soucier de statues & de tableaux : ces figures sont d'une conséquence bien dangereuse pour notre culte. Il arrive souvent que ces Dévots de chair & de sang, prennent la statue pour le Saint ; & alors nous nous trouvons honteusement dans le cas d'un homme qui se voit suplanté par son vice-gérent. Tous les mortels sont mes statues, & ils me representent au naturel, quand ils ne voudroient pas. Je consens donc très-volontiers que les autres Dieux ayent leurs Temples en différens coins de la Terre, & qu'ils soient célébrés certains jours de l'année. Qu'on adore Phébus à

Rhodes, Vénus en Chypre, Junon à Argos, Minerve à Athènes, Jupiter sur le Mont Olympe, Neptune à Tarente, Priape à Lampsaque ; mon sort divin sera toujours plus glorieux que le leur, tant que la Terre sera mon Temple, & tous les hommes mes victimes.

Il semble qu'en cela j'avance impudemment un mensonge ; vous allez voir que non. Réfléchissons un peu sur la vie humaine ; & si je ne viens point à bout de prouver que je suis la Divinité à qui les hommes ont le plus d'obligation, & celle aussi qu'ils estiment le plus depuis le sceptre jusqu'à la houlette, je veux bien renoncer à mes droits. Je ne m'engage pas néanmoins à parcourir toutes les conditions, la carriére seroit trop longue : je me contenterai d'indiquer les principales, d'où il sera facile de juger du reste.

Pour commencer par le Peuple, vous ne doutez pas qu'il ne soit tout à moi : car vous y voyez d'un coup d'œil tant de genres différens de folie, & il en invente encore tous les jours tant de nouvelles, que mille Démocrites ne pourroient suffire à tant de ris dont il fournit la matiére ; encore ces intrépides rieurs auroient-ils besoin à leur tour d'un autre Démocrite pour se moquer d'eux.

On ne ſçauroit exprimer combien ces petits hommes-là divertiſſent les Dieux. Pour bien entendre ce que je veux dire, il eſt bon que vous ſçachiez une choſe. Les Dieux ſont ſobres juſqu'au dîner ; ils employent ce tems-là à délibérer en ſe querellant, ou à écouter les vœux des Mortels. Au ſortir de table, comme le nectar, dont ils ont bû largement, leur envoye des fumées au cerveau, ils ne peuvent s'apliquer aux affaires. Que croyez-vous qu'ils faſſent pour ſe remettre la tête ? Ils ſe raſſemblent tous au plus haut du Ciel : c'eſt de là, qu'aſſis fort à leur aiſe, & regardant en bas, ils éxaminent les différentes actions des hommes, & ils n'ont point de ſpectacle plus réjouiſſant. Grands Dieux, quelle agréable Comédie pour vous, que tous ces mouvemens qu'une poignée de fous ſe donnent ſur la Terre ! Car je me trouve auſſi quelquefois au rang des Divinités Poëtiques.

L'un aime éperdûment une femmelette ; & moins il eſt aimé, plus l'amour le tourmente & le rend furieux. L'autre épouſe la dot, & non pas la fille. Celui-là proſtitue ſon épouſe. Celui-ci poſſédé du Démon de la jalouſie, n'a point aſſez d'yeux pour regarder la ſienne. Quelles ſottiſes ne dit-on

point & ne fait-on point dans le deuil, jusqu'à payer des pleureurs à gages, qui sont comme les Acteurs de la farce! Beaucoup de joïe dans le cœur, & de douleur sur le visage; c'est comme les Grecs disoient en proverbe, *pleurer sur le tombeau de sa belle-mere*. L'un, ramassant de tous côtés de quoi satisfaire sa gourmandise, donne tout à son ventre, au risque de mourir de faim après s'être contenté: l'autre met son bonheur à dormir & à ne rien faire. Il y en a qui, toujours actifs pour les affaires d'autrui, négligent les leurs. On en voit qui empruntent pour s'acquiter, & qui se trouvent abîmés de dettes, lorsqu'ils se croyent riches. Cet avare qui vit pauvrement, ne conçoit pas un plus grand bonheur que d'enrichir son héritier. Cet affamé de biens court les mers pour un profit leger & fort incertain, abandonnant aux vagues & aux vents une vie qu'il ne peut racheter de tout l'or du monde. Ce Guerrier, qui pourroit jouir chez lui d'un sûr & agréable loisir, aime mieux chercher fortune à travers les dangers & les horreurs de la guerre. On se flatte d'une grosse sucession, si on peut s'emparer de l'esprit de ce Vieillard qui va mourir sans héritiers, ou si on a l'adresse de gagner les bonnes graces de cette riche Vieille: mais que les Dieux

rient

rient de bon cœur, quand ces pêcheurs d'argent sont pris dans leurs propres filets.

Les plus fous, les plus méprisables Acteurs du Théâtre de la vie humaine, sont les Marchands. Rien de plus bas que leur profession, & ils l'éxercent plus bassement encore : ils sont ordinairement menteurs, parjures, voleurs, trompeurs, imposteurs, & malgré tout cela fort considérés, à cause du coffre-fort. C'est principalement à ces mauvais riches, que les Moines, & sur-tout les Portes-besaces, font si dévotement la cour : ils les abordent avec un respect doucereux, & leur prodiguent les bénédictions, pour attraper une petite portion d'un bien mal acquis. Vous voyez dans un autre endroit les sectateurs de Pythagore, qui tenant avec ce Philosophe que tous les biens sont communs, regardent comme un casuel légitime, tout ce qu'ils peuvent dérober. Il y en a qui ne sont riches que d'espérances : ils font d'agréables songes, rêvent

---

* *Erasme parle ici suivant la prévention de son tems qui ne subsiste plus. La profession de Marchand est estimée aujourd'hui par-tout ; la honte de ceux qui la deshonorent, ne retombe point sur elle.*

de fortune, & cela leur suffit pour vivre heureux. Quelques-uns veulent passer pour fort opulens, quoiqu'ils n'ayent pas même le nécessaire. L'un se hâte de se ruiner, l'autre amasse à toute main. Cet ambitieux s'agite pour entrer dans les Charges; & cet indolent n'aime que le coin du feu. Les Plaideurs s'irritent par la longueur des poursuites; & les Parties semblent disputer à l'envi, à qui enrichira le mieux un Juge qui ne vise qu'à prolonger les Procès, & un Avocat prévaricateur. Le brouillon & le séditieux courent après les nouveautés; l'inquiet médite de grandes entreprises. Tel va à Jérusalem, à Rome, à Saint Jacques, où il n'a que faire, pendant que sa femme & ses enfans auroient grand besoin de sa presence.

Enfin, si vous pouviez découvrir du Monde de la lune, les agitations infinies des hommes, vous verriez une grosse nuée de mouches & de moucherons qui se querellent, se battent, se tendent des piéges, s'entrepillent, jouent, folâtrent, s'élévent, tombent & meurent. Vous ne pourriez jamais vous imaginer les mouvemens, le vacarme, le tintamarre que l'homme, ce petit animal, qui par raport à une durée infinie, n'a qu'une minute à vivre, excite sur la surface de votre Globe. Encore n'est-elle pas assurée,

cette minute : combien la maladie, la guerre, & une infinité d'autres accidens en avancent-ils la fin ? Mais je serois extravagante au dernier point, & je mériterois bien de faire rire démocrite à gorge déployée, si j'entreprenois d'achever le détail des folies populaires. Passons à ceux qui gardent chez les hommes l'aparence de la sagesse, & qui courent après le rameau d'or, comme ils l'apellent avec emphase.

La Folie sous le masque de la Sagesse.

Les premiers qui se presentent, sont les vénérables Docteurs en Grammaire, ou les Pédans ; gens nés dans la disgrace du sort, & dans la colére des Dieux ; gens dont on ne pourroit assez déplorer le malheureux destin, si moi, qui ai pitié d'eux, je n'adoucissois leurs peines par un certain genre de folie. Ces Pédagogues sont comme livrés aux Furies : toujours affamés, toujours sales dans leurs Ecoles, ou plutôt dans leurs galéres, lieux de suplice & d'éxécution ; au milieu d'une troupe d'enfans, ils vieillissent dans le travail, ils deviennent sourds à force de crier, la puanteur & la malpropreté les rendent étiques. Ne les plaignez-vous pas ? Gardez-vous-en

* *Mélanchton a fait à ce sujet un petit Ouvrage intitulé* : De Miseriis Pædagogorum.

bien : j'ai remedié à leur mal, & par mon moyen, les Pédans se croient les premiers hommes du monde. Ils goûtent un si grand plaisir à faire trembler leurs timides Sujets, par un air menaçant, par une voix tonnante ! Armés de férules & de verges, ils n'ont qu'à décider sur le châtiment ; ils sont à la fois Parties, Juges & Bourreaux ; ils ressemblent à l'Ane de la Fable qui se croyoit toute la valeur du Lyon, parce qu'il en avoit la peau. Ils font gloire de leur crasse : leur saleté est une espéce de parfum pour eux, & se regardant comme des Rois, dans le plus malheureux de tous les esclavages, ils ne voudroient pas changer leur despotisme contre celui des Denis & des Phalaris. * Ce qui les rend

* Phalaris *étoit tyran d'Agrigente, Ville de Sicile : Il passoit pour être extrêmement cruel. Cependant nous avons de lui deux portraits bien différens. La Tradition du taureau d'airain est peut-être ce qu'il y a de plus fort contre lui : mais l'essai qu'il en fit sur l'inventeur même, marque au moins quelque équité de sa part.* Denys *étoit tyran de Siracuse. Ses Sujets l'ayant chassé pour ses cruautés, il alla à Corinthe, où il se fit Maître d'Ecole, pour conserver quelque image de domination. Il fut aussi mauvais Pédant qu'il avoit été méchant Roi.*

principalement heureux, c'eſt la haute idée qu'ils ont de leur érudition : ils ne ſément que des impertinences, que des ſottiſes dans l'eſprit des enfans ; & cependant ils ſont tellement prévenus de leur habileté, qu'ils mépriſent même ceux de leur Ordre qui ont eu le plus de réputation. Ils paſſent auſſi chez les crédules parens de leurs diſciples, pour des hommes d'une ſcience profonde ; ce qui n'eſt pas un petit avantage. Ils jouiſſent encore d'une autre ſorte de plaiſir : quelqu'un d'eux a-t'il trouvé dans un vieux manuſcrit tout rongé de vers, quelque mot inconnu ? A-t'il déterré quelque vieux débris, quelque fragment de pierre, ſur lequel il y a des lettres tronquées? Grands Dieux ! quel treſſaillement de joye, quel triomphe, quel aplaudiſſement ! Scipion ne fut pas plus ſatisfait d'avoir terminé la guerre d'Afrique, ni Darius d'avoir fait la conquête de Babylone. Quelle volupté pour ces *Scoliaſtes*, lorſqu'ils vont de porte en porte lire leurs pitoyables vers, & qu'ils trouvent des admirateurs ! Alors ils ne ſe croyent pas moins que de nouveaux Virgiles : je ne ſçai même s'ils ne ſe flattent point que tout l'eſprit de ce grand Poëte a paſſé chez eux. Le meilleur de tout, eſt quand ils ſe rendent réciproquement louange pour louange, ad-

miration pour admiration, *gratterie pour gratterie*. Si un homme du métier s'eſt trompé ſur la *Syntaxe*, & qu'un autre plus clairvoyant s'en ſoit aperçu, que de bruit auſſitôt pour une vétille! Que de diſputes, d'invectives & d'injures! Ecoutez, je vous prie ce trait : le fait eſt véritable, & je veux avoir tous les Grammairiens à dos ſi je mens; concevez toute la force du ſerment! Je connois un homme qui ſçait tout, le Grec, le Latin, les Mathématiques, la Philoſophie, la Médecine : il excelle en tout cela, & il a déja ſoixante ans. Devineriez-vous bien à quoi s'occupe depuis environ vingt ans cette machine encyclopédique? Il a laiſſé là toutes ſes acquiſitions : il s'attache uniquement à la Grammaire, qui le tient ſans ceſſe à la torture. Il n'aime la vie, que pour avoir le tems d'éclaircir une des difficultés de cet Art important; & il mourra content, dès qu'il aura inventé un moyen ſûr, pour diſtinguer les huit Parties du diſcours, de quoi, ſelon lui, ni les Grecs ni les Latins n'ont pû encore venir à bout. Le ſujet, comme vous voyez, eſt de la derniére conſéquence pour le Genre-humain. Quoi! être toujours en danger de prendre une conjonction pour un adverbe? Cela mériteroit une guerre ſanglante. Or, vous remarquerez qu'il y a autant de Gram-

maires que de Grammairiens. Alde, un de mes favoris dans ce genre, n'en a donné que cinq pour sa part. Notre entêté les lit toutes, quelques hérissées, quelques rebutantes qu'elles puissent être, ils les examine toutes à fond, jaloux de tous ceux qui se mêlent d'écrire sur cette matiére, & tremblant toujours qu'on ne lui dérobe la gloire & le fruit de ses longs travaux. Que vous semble de ce bizarre Sçavant ? Est-ce folie ? Est-ce fureur ? Ce sera tout ce qu'il vous plaira, pourvû que vous m'accordiez que le Grammairien, cet animal surchargé d'infortunes, est par un effet de ma bonté seule, si content, si satisfait de lui-même, qu'il ne voudroit pas changer de condition avec les plus riches & les plus puissans Rois de l'Orient.

Les Poëtes ne m'ont pas tant d'obligation. Ce n'est pas qu'ils ne soient aussi fous que qui que ce soit ; mais c'est qu'ils sont en droit & en possession de l'être. Il y a long-tems qu'on l'a dit : *Les Poëtes & les Peintres sont une Nation libre.* Les faiseurs de vers font consister tout leur Art à debiter de pures sottises, des contes ridicules, des fables absurdes pour divertir les fous. C'est pourtant sur toutes ces fadaises, qu'ils se promettent l'immortalité, & qu'ils la promettent aux autres. *L'Amour-propre* & *la Flat-*

terie, ſont leurs fidèles Conſeilléres : & pour moi, je n'ai point de Sujets ni plus ſincéres, ni plus conſtans.

La Folie préſide à tous les genres de Littérature.

Les Orateurs ſont auſſi des nôtres. Ce ne ſont pas mes plus fidèles Sujets, je l'avoue ; car ils s'entendent un peu avec les Philoſophes : mais, outre qu'étant auſſi inſpirés de l'Amour-propre & de la Flatterie, ils ſont aſſez féconds en ſottiſes, les plus célébres d'entr'eux n'ont-ils pas écrit ſérieuſement ſur la maniére de plaiſanter ? L'Auteur, quel qu'il ſoit, qui adreſſe à Herennius *l'Art de parler*, * compte la Folie même entre les différentes eſpéces de railleries. Quintilien, le Coriphée des Rhéteurs, a fait ſur le Ris un Chapitre auſſi ample que l'Iliade d'Homére. Selon ces Ecrivains, la Folie a plus de vertu que la Raiſon ; & il ne faut qu'une bonne plaiſanterie, pour détruire le meilleur raiſonnement. On ne peut donc me diſputer, que l'art de faire rire ne ſoit purement de mon reſſort.

Voici d'autres gens à peu près de la mê-

---

* *Cet Ouvrage, qu'on trouve ordinairement parmi les Œuvres de Cicéron, n'eſt ſûrement pas de cet Orateur, ſuivant les meilleurs critiques.*

me étoffe : ce ſont ceux qui cherchent à s'acquérir par les ouvrages qu'ils mettent au jour une réputation durable, & qui viſent à l'immortalité. Généralement tous ces Ecrivains m'apartiennent ; mais principalement ceux qui ne publient que des ſottiſes. Quant à ceux qui ne ſe piquent d'écrire que pour un petit nombre de gens d'un goût ſûr, & qui ne récuſent point le jugement des bons Critiques qui ſont ſi rares, ils ſont plus de pitié que d'envie : toujours dans des efforts de tête, ils penſent & repenſent, ajoutent & changent, retranchent & remettent, forgent & reforgent, font & défont, conſultent ſans ceſſe ; & avec toutes les peines qu'ils ſe donnent, il ſe paſſera peut-être neuf ou dix ans avant que le manuſcrit ſorte de la preſſe. Qu'ils ſont à plaindre, ces malheureux Ecrivains, jamais contens de leur travail! Et quelle eſt leur récompenſe ? Un peu de fumée, l'aprobation d'un très-petit nombre de lecteurs. En bonne foi, cela vaut-il la peine de ſacrifier ſon ſommeil, ſon repos, ſes plaiſirs, enfin toutes les douceurs de la vie ? ajoutons que ces chercheurs d'immortalité ruinent leur ſanté, deviennent pâles, maigres, quelquefois aveugles ; qu'ils s'attirent beaucoup d'envie, ſans ſortir de la pauvreté ; qu'ils avancent leur vieilleſſe & leur mort, car c'eſt à ce prix que le prétendu

Sage croit devoir acheter l'honneur d'être loué de deux ou trois personnes de sa sorte.

Parlez-moi d'un Auteur qui écrit sous mes auspices, & dont je suis la Minerve. Il ne connoît ni méditation, ni tranchée de cerveau, ni veilles : tout ce qui lui vient dans l'esprit, lui semble admirable, & sa plume peut suivre à peine le torrent de son imagination. Il met toutes les impertinences qui se presentent ; & il n'a point regret au papier, sûr qu'en ne publiant que des sottises, il aura pour aprobateurs tous les fous & tous les ignorans. Cet homme-là n'est-il pas vraiment heureux ? Il faut donc, direz-vous, qu'il renonce absolument au suffrage des habiles gens ? Assurément, le sacrifice est fort grand! Rarement ces fins & sçavans Critiques lisent mon homme ; mais quand ils voudroient tous le lire, le meilleur parti est de mépriser des lecteurs si difficiles, pour ne s'attacher qu'aux fous & aux ignorans ; c'est perdre seulement quelques suffrages pour gagner tout le Genre-Humain : y a-t'il là à balancer?

Les Plagiaires * néanmoins l'entendent encore mieux : il leur est fort aisé de s'apro-

* *On donnoit autrefois ce nom aux voleurs d'enfans & d'esclaves. Les productions d'esprit sont des Enfans bien chers, & quand quelqu'un*

Ch. Eisen inv. Gravé à l'eau forte par N. Lemire, et retouché au burin par A. Pincio.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

prier les Ouvrages des autres, & de jouir d'une gloire que ceux-ci n'ont acquise qu'à force de travail. Ils n'ignorent pas, malgré toute leur impudence, que tôt ou tard on découvrira leur brigandage: mais ils espérent en profiter, du moins pendant quelque-tems. C'est un plaisir de voir leur air satisfait quand ils entendent dans la rue: *Tenez, le voilà lui-même, c'est lui*; quand ils se voyent bien reliés, bien conditionnés, dans la boutique d'un Libraire. Leurs noms sont pompeusement à la tête de chaque volume. Je dis *leurs noms*, parce qu'il est beau d'en mettre plusieurs & de leur donner même un air étranger ou barbare, qui les fait prendre pour des termes magiques. * Ces noms au reste ne signifient rien, & ne sont en effet que des noms: d'ailleurs, eu égard à la vaste éten-

---

nous les enlève, on a raison de reclamer les droits de la paternité. Mais est-on plagiaire aujourd'hui? Puisqu'on ne peut guéres voler que des voleurs, & qu'on peut dire avec La Motte, que dans le Monde littéraire:

——Toute la vie,
N'est qu'un cercle de volerie.

* *Erasme fronde ici l'usage bizarre, qui s'étoit introduit dans le seiziéme siécle parmi les Sçavans d'Allemagne & d'Italie, de traduire*

due de la Terre, il y a très-peu de gens qui puissent les connoître, & encore moins qui s'en soucient, le goût n'étant pas plus uniforme chez les ignorans, que chez les lettrés. Souvent même ces noms sont forgés, ou empruntés des Anciens, comme Télémaque, Sthélénus, Laërce, Polycrate, Thrasimaque, &c. Nos Plagiaires se font honneur, de faire revivre ces beaux noms & de les adopter. Ils feroient tout aussi-bien d'inscrire leurs Livres *Caméléon*, *Citrouille*, ou suivant l'usage de quelques Philosophes, *Alpha* ou *Beta*. Mais rien au monde n'est plus plaisant que de voir ces ânes s'entregratter, soit par leurs lettres, soit par des vers & des éloges qu'ils s'adressent mutuellement sans pudeur. Vous surpassez Alcée, dit l'un : & vous Callimaque, répond l'autre; vous éclipsez l'Orateur Romain, & vous, vous effacez le divin Platon. Quelquefois aussi ces champions se défient au combat, & entrent en lice pour

---

leurs noms-propres en Latin, en Grec, & quelquefois en Arabe. Pour n'en donner ici qu'un éxemple, qui reconnoîtroit Jean-Vincent Rossi, *dans* Janus Nicius Erythræus. *On en trouvera de bien plus barbares dans l'Histoire des* Pseudonymes, *dont nous avons plusieurs Traités*,

augmenter leur renommée par l'émulation. Le Public en suspens ne sçait quel parti prendre : mais la conclusion ordinaire, c'est que ces braves antagonistes ont fait merveilles, & qu'ils méritent tous deux les honneurs du Triomphe. Vous vous mocquez de ces Fous, Gens Sages, & vous n'avez pas tort : mais vous ne sçauriez me contester que c'est moi qui fais tout le bonheur des méchans Ecrivains & des Plagiaires, bonheur qu'ils préférent à la véritable gloire. Ces habiles gens que je vois rire, & qui jouissent de l'extravagance des autres, croient-ils donc ne m'avoir eux-mêmes aucune obligation ? Il faudroit qu'ils fussent, ou bien aveugles, ou bien ingrats. Passons legérement en revûe les Professions les plus sçavantes.

Les Jurisconsultes prétendent l'emporter sur les autres, & il n'y a pas de gens qui prisent tant leur Art. Cet Art n'est pourtant dans le fond, qu'un travail pareil à celui de Sisyphe. * Ils font quantité de Loix qui n'a-

---

* *Comme ce damné des Poëtes passe tout son tems à rouler, jusqu'au sommet d'une montagne, une grosse pierre, qui retombe aussi-tôt sur lui ; de même les Jurisconsultes se donnent beaucoup de peine pour rien.* (Lyster.)

boutiſſent à rien. Qu'eſt-ce que le Digeſte ; le Code, & tant d'autres volumes énormes ? Un fatras de Commentaires, de Gloſes & de Citations. Par-là ils font accroire au Peuple ignorant, que la Juriſprudence eſt de toutes les connoiſſances humaines, celle qui demande le plus de génie & le plus de travail ; & comme on trouve toujours beau ce qui paroît difficile, les ſots admirent ſtupidement cette ſcience-là.

La Folie Maîtreſſe des Sciences.

Les Logiciens & les Sophiſtes viennent ici fort à propos. Ces gens-là font plus de bruit entr'eux que tous les chaudrons de Dodone : * un ſeul cauſe plus que vingt femmes enſemble, quand on les choiſiroit pour exceller en babil. Il ſeroit à ſouhaiter pour eux qu'ils n'euſſent que le défaut d'avoir trop de langue : mais comme s'ils étoient pêtris de bile, ils querellent, ils s'échauffent pour rien, & à force de diſputer pour le vrai,

---

* *Il y avoit à Dodone dans le Temple de Jupiter, un endroit où pluſieurs chaudrons d'airain étoient tellement diſpoſés, qu'en frapant ſur le premier, le ſon ſe communiquoit ſucceſſivement juſqu'au dernier ; ce qu'on a pris pour le ſymbole des querelleurs.* (Id.)

C. Eisen del. P. F. Tardieu sculp.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

(à ce qu'ils prétendent) ils laissent échaper la vérité. Ces chicaneurs éternels n'en sont pas moins contens d'eux-mêmes : armés d'argumens redoutables, & prêts à disputer sur toute matiére, ils défient tout le monde au combat. L'opiniâtreté est pour eux comme un bouclier invincible : ils ne cédent jamais, quand ils auroient à faire à Stentor *.

Suivent les vénérables Philosophes. Ne manquez pas au respect dû à leur barbe & à leur manteau. Ils se vantent que toute la sagesse est renfermée dans leur tête : excepté nous, disent-ils fiérement, tous les hommes ne sont que des ombres. Mais tirons un peu le rideau qui couvre leur orgueil & leur présomption. Que sont les Philosophes ? D'agréables Fous. On ne peut tenir son sérieux, lorsqu'on les voit bâtir une infinité de Mondes semblables au nôtre ; § le Soleil, la Lune, les Etoiles, tous ces vastes corps leur sont connus, comme s'ils les avoient mesurés avec le pouce, ou avec un fil : ils

---

* *C'est un des Héros d'Homére, dont la voix égaloit celle de cinquante hommes.*

§ *Erasme suit les préjugés de son tems, & on verra par la suite de cet Ouvrage qu'il étoit meilleur Théologien que Philosophe.*

vous rendent raiſon des tonnerres, des vents, des éclipſes, & de tous les autres miſtéres de la Phyſique ; ils n'héſitent ſur rien : on s'imagineroit qu'ils étoient du Conſeil des Dieux & les Secrétaires de la Nature, lorſque tout paſſa du Néant à l'Etre. Cependant cette habile ouvriére ſe mocque de leurs conjectures. En effet, il ſuffit de réfléchir ſur l'étrange contrariété de leurs opinions pour tomber d'accord, qu'ils n'ont aucune connoiſſance certaine. Ils ſe vantent de ſçavoir tout, & ne s'accordent ſur rien. Les Philoſophes ne ſe connoiſſent pas eux-mêmes : pendant qu'ils s'élévent aux plus hautes ſpéculations, ils tombent dans une foſſe qui eſt à leurs pieds, ou ſe caſſent la tête contre une pierre. Quoiqu'ils ſe ſoient gâté la vûe, à force de regarder la Nature de trop près, & que leur eſprit ſoit toujours aux champs, ils ne laiſſent pas de bien diſtinguer les *Idées*, les *Univerſaux*, les *Formes ſubſtantielles*, la *Matiére premiére*, les *Ecceïtés*, les *Quiddités*, les *Entités*, tous objets ſi imperceptibles, qu'on ne pourroit pas les apercevoir avec des yeux de Lynx. Mais jamais ils ne marquent plus de mépris pour le profane vulgaire, que dans les Mathématiques : ici ce ſont des triangles, des quarrés, des cercles, & d'autres

d'autres figures qu'ils mêlent & confondent comme une espéce de labyrinthe ; là ce sont des lettres rangées, comme un Bataillon séparé en plusieurs Compagnies.* C'est par ces momeries qu'ils éblouissent les sots. N'oublions pas les Astrologues : ces heureux clairvoyans ont le Ciel pour bibliothéque, & les Astres pour livres. En vertu de cette étude, ils sont sûrs de l'avenir, ils l'annoncent, & ils prédisent des choses dont les meilleurs Magiciens n'oseroient se mêler : le bon de l'affaire, c'est qu'ils trouvent des disciples, & qu'ils font des dupes.

Parlerai-je des Théologiens ? Du moins ce ne sera pas sans crainte ; la matiére est très-délicate, & il vaudroit peut-être mieux ne pas toucher cette corde-là. Ces Interprétes de la Langue céleste prennent feu comme le salpêtre ; ils sont terriblement sourcilleux, & ce sont de dangereux ennemis. Avez-vous encouru leur disgrace ? Furieux, ils se jettent sur vous comme des ours ; ils s'y acharnent & ne lâchent prise qu'après vous avoir obligé par une enfilade de conséquences bonnes ou mauvaises,

---

* *Erasme veut parler ici de l'Algébre.*

à chanter la palinodie. Refusai-je de me dédire ? Tout aussi-tôt la FOLIE est hérétique, mais non brûlable heureusement, attendu mon brevet d'immortalité. C'est en montrant cette foudre, c'est en criant à l'Hérétique, à l'Athée, qu'ils font trembler ceux qu'ils n'aiment pas. Quoiqu'il n'y ait pas de gens au monde qui affectent plus de méconnoître mes bienfaits, ils m'ont pourtant bien des obligations. J'ai ordonné à ma *Philautie*, au bienheureux *Amour-propre*, de les servir mieux que les autres hommes, & effectivement, ils sont ses mignons. Comme si ces Anges corporels étoient établis dans le troisiéme Ciel, du faîte de leur élévation, ils regardent tous les mortels comme des animaux rampans qui leur font pitié. Munis de *Définitions* magistrales, de *Conclusions*, de *Corollaires*, de Propositions *explicites* & *implicites* (ce qui compose la Milice de l'Ecole sacrée) ils trouvent tant d'échapatoires, qu'ils se tireroient des mains de Vulcain lui-même, eût-il le filet dont il se servit, pour rendre tous les Dieux témoins de son deshonneur. Il n'y a point de nœud que ces Messieurs ne tranchent du premier coup avec un *Distinguo*; redoutable couteau formé de tous ces termes monstrueux qui sont éclos du sein de la Scholastique.

Voyons maintenant ces Oracles dans leur plus sublime fonction ; entendons-les interpréter les mistéres de la Doctrine du Salut. S'agit-il de la Création, du Péché originel, de l'Incarnation, de l'Eucharistie ? Ces matiéres sont trop rebattues ? Il faut les laisser aux aprentifs Théologiens. Mais voici les Questions dignes des grands Maîtres, des Maîtres *Illuminés*, comme ils disent : aussi dès qu'ils tombent sur ces sujets-là, ils se réveillent & se raniment. Or, les voici ces sublimes & importantes Questions.

» Y a-t'il un instant dans la génération » Divine ? Jesus-Christ a-t'il plusieurs filia- » tions ? Cette proposition : *Dieu le Pere* » *hait son Fils*, est-elle possible ? Dieu a-t'il » pû s'unir personnellement à une femme, » au Démon, à un âne, à une citrouille, à » un Caillou ? En cas que Dieu se communi- » quât à la nature *cucurbitique*, comme il a » fait à la nature humaine, comment cette » heureuse & divine citrouille prêcheroit- » elle, feroit-elle des miracles, seroit-elle » crucifiée ? Qu'est-ce que Saint Pierre au- » roit consacré, s'il avoit dit la Messe, lors- » que le Corps de Jesus-Christ étoit en- » core sur la Croix ? Pouvoit-on dire dans ce » tems-là, que le Sauveur étoit vraiment » Homme ? Sera-t'il permis de boire &

» de manger après la Résurrection ? »

La solution de ce dernier problême leur tient fort à cœur, & l'affirmative les accommoderoit bien.

Ils ont bien d'autres subtilités encore plus pointues; les instans de la génération Divine, les notions, les relations, les formalités, les quiddités, les eccéïtés, & tant d'autres chiméres de cette nature: car je défie qui que ce soit de les apercevoir, à moins qu'il n'ait la vûe assez perçante pour distinguer, à travers les ténébres les plus épaisses, des objets qui n'ont nulle sorte d'existence. Joignons à tout cela leur morale outrée, & si contradictoire, que les Paradoxes des Stoïciens n'étoient en comparaison que de la drogue de Charlatans. Par exemple: *Ce seroit, selon eux, un moindre crime d'égorger mille hommes, que de raccommoder le soulier d'un Pauvre le Dimanche.* * *Il vaudroit mieux laisser rentrer dans le néant tout l'Univers & ses dépendances, que de dire le moindre mensonge.* Ce

* *La raison de ces bizarres Casuistes étoit, que l'homicide ne regarde que le Prochain; mais que violer le Dimanche, est un crime qui regarde Dieu immédiatement.*

qui subtilise encore plus ces profondes subtilités, ce sont toutes ces différentes routes de l'Ecole : vous sortiriez plus aisément du labyrinthe de Créte ou de celui d'Egypte, que vous ne pourriez vous débarrasser des envelopes des *Réaux*, des *Nominaux*, des *Thomistes*, des *Albertistes*, des *Ockamistes*, des *Scotistes*.... ah ! je pers haleine, & cependant ce ne sont-là que les principales Sectes de l'Ecole : vraiment il y en a bien d'autres ; & combien pensez-vous qu'il y ait dans celles-ci d'épines & d'érudition ? Si les Apôtres descendoient ici-bas, & qu'ils fussent obligés de disputer avec les Théologiens modernes sur ces hautes matiéres, je crois qu'il leur faudroit tout un autre esprit que celui qui les faisoit parler toutes sortes de Langues. Saint Paul avoit de la foi : mais quand il nous dit que *la Foi est la substance des objets que nous avons à espérer, & la preuve de tout ce qui ne tombe point sous les sens*, sa définition n'est pas assez magistrale. Le même Apôtre étoit embrasé du feu de la Charité : cependant il n'a ni défini, ni divisé cette vertu en bon Logicien. Les Apôtres célébroient avec dévotion & avec piété le Sacrement de l'Eucharistie ; mais s'il leur eût fallu éclaircir le mouve-

ment local de la Consécration, la Transubstantiation, la Réproduction, c'est-à-dire, comment un même corps peut-être en même-tems en plusieurs lieux ; s'il leur eût fallu distinguer les différens Modes d'éxistence selon lesquels Jesus-Christ a été sur la Croix, & se trouve dans le Sacrement ; s'il leur falloit déterminer l'instant où la Transubstantiation peut se faire par les paroles *sacramentales*, qui étant composées de mots & de syllabes, ne peuvent se prononcer que successivement ; si, dis-je, ces premiers Théologiens du Christianisme avoient eu à résoudre ces difficultés, je crois qu'ils auroient eu grand besoin du secours des Scotistes, qui sont de vrais Argus en fait d'*Ergotisme*. Les Apôtres avoient l'honneur de connoître la Mere de Jesus : aucun d'eux en a-t'il sçu autant que nos Théologiens ? Ils ont prouvé géométriquement, qu'elle avoit été préservée de la contagion du péché d'Adam. Saint Pierre a reçu les Clefs de Jesus-Christ même, qui n'étoit pas pour les mettre en mauvaise main. Mais je doute que ce bienheureux Pêcheur sçût bien ce que c'étoit que ces Clefs métaphoriques : toujours est-il certain qu'il ne demanda pas à son Maître,

comment il étoit possible qu'un pauvre Pêcheur, aussi grossier & ignorant qu'il étoit, eût la Clef des Sciences divines. Les Apôtres baptisoient de tous côtés ; pourquoi n'ont-ils pas enseigné ce que c'est que la Cause *formelle*, *matérielle* & *efficiente* du Baptême ? Pourquoi ne point faire mention des caractéres effaçables & ineffaçables ? Ils adoroient Dieu, ces pieux Fondateurs de la Religion Chrétienne : mais leur adoration ne rouloit que sur ce principe fondamental de l'Evangile ; *Dieu est esprit, & il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit & en vérité.* Or, cela ne suffisoit pas : ils devoient prêcher en même-tems que le culte de *Latrie*, comme on l'apelle dans l'Ecole, n'est pas plus dû à Jesus-Christ en personne, qu'à la moindre de ses images charbonnée contre la muraille, pourvû qu'elle le represente les deux doigts du milieu étendus, comme donnant la bénédiction, sa tête ornée d'une longue chevelure & toute brillante de ces rayons, qu'on apelle *Gloire*, en terme de l'Art. Mais à quelle source les Apôtres auroient-ils puisé cette érudition salutaire ? Avoient-ils blanchi sous le harnois ? Avoient-ils *ferraillé* trente ans dans

l'Arène physique, ou métaphysique d'Aristote & des Scotistes ? Les Apôtres parlent quelquefois de la Grace : mais ils ne distinguent point la *Grace gratuite*, d'avec la *Grace gratifiante*. Ils exhortent aux bonnes œuvres : mais ils ne mettent aucune différence entre l'action méritoire & l'action qui opére sa propre vertu. Ils recommandent la Charité, sur tous les autres préceptes : mais ils ne séparent point l'infuse d'avec l'acquise; ils n'expliquent point si cette aimable & divine vertu est une substance, ou un accident; si elle est créée ou increée. Ils veulent qu'on déteste le Péché : mais l'auroient-ils pû définir aussi sçavamment que les Scotistes ? Si Saint Paul, par qui on doit juger de tous les Apôtres, avoit eu une bonne théorie du Péché, auroit-il condamné tant de fois les contentions, les débats, les questions, les disputes de mots? Franchement il n'entendoit rien aux finesses, ni aux subtilités de nos Scholastiques. Et en effet, les Controverses qui s'élevoient dans l'Eglise naissante, n'étoient que des vétilles en comparaison de celles qui agitent nos Sophistes modernes. Chrysippe le Scot de son tems, tout Grec qu'il étoit, n'eût pas tenu long-tems contr'eux. Rendons pourtant justice à leur modestie; ils ne condamnent

pas

pas absolument ce que les Apôtres ont écrit avec un peu de justesse & de précision ; ils se contentent de l'interpréter favorablement, & veulent bien avoir cette complaisance, partie pour la vénérable Antiquité, partie pour l'honneur de l'Apostolat. Il seroit d'ailleurs fort déraisonnable, de demander compte aux Apôtres de ces hautes matiéres, vû que leur divin Maître ne leur en a jamais dit un mot.

On ne fait pas la même grace aux Chrysostômes, aux Basiles, aux Jérômes, en un mot, aux Peres de l'Eglise ; on leur met fort bien en apostille : *Cela n'est pas reçu.* Ces anciens Docteurs avoient à combattre les Philosophes Payens & les Juifs, gens fort opiniâtres de leur nature ; mais ils les réfutoient plus par de pieux éxemples & par des miracles, que par des argumens : de plus, les premiers ennemis du Christianisme étoient d'un génie si borné, qu'ils n'auroient jamais pû concevoir aucun principe de Scot. Mais à present Payens, Infidèles, Juifs, Hérétiques, paroissez tous, si vous osez ; on vous en défie. Qui ne baissera pas la lance, qui ne se convertira pas, après avoir été couvert & comme criblé des traits de Scot ? Il n'y aura que des hommes, ou trop stupides pour comprendre ces subtilités, ou assez impru-

dens pour s'en mocquer, ou munis des mêmes armes, qui refuseront de se rendre : alors il en seroit des derniers, comme si vous mettiez aux prises un Magicien avec un Magicien, ou comme si quelqu'un se battoit avec des armes enchantées, contre un ennemi pourvu de pareilles armes. * Or, en ce cas-là, ce seroit la toile de Pénélope. A propos de combat, il me semble que les Chrétiens, dans leurs guerres contre les Infidèles, devroient employer d'autres Troupes que celles dont on se sert ordinairement. Au lieu de cette Soldatesque ignorante, qu'ils employent depuis si long-tems dans toutes les Croisades, que n'envoyent-ils contre les Turcs & les Sarrasins, les bruyans Scotistes, les Ockamistes à tête de fer, les invincibles Albertistes, & toute la Milice Sophistique qui soutiendroit ces Troupes réglées. Ce seroit, je crois, un combat bien curieux à voir, & on n'auroit jamais vaincu avec de telles armes. Qui pourroit être assez de glace, pour ne pas s'enflammer au feu de ces disputes ? Qui seroit assez

---

* *Ces sortes de combats sont fréquens dans l'Arioste, & sans le citer, Erasme y fait allusion.*

pesant, pour être insensible à la piqûre de ces éperons ? Qui auroit la vûe assez ferme, pour ne pas être ébloui par tant de subtilités ? Vous prenez cela pour un badinage ; vous avez raison. Cette Armée ne seroit pas même si nombreuse que vous pensez. Il y a dans l'ordre des Théologiens, des hommes d'un sçavoir judicieux & solide, à qui ces frivoles subtilités font mal au cœur ; il en est même d'une conscience si tendre, qu'ils en ont horreur, comme d'une espéce de sacrilége. Quelle horrible impiété, s'écrient-ils ! Au lieu d'adorer la profondeur de nos Mystéres, puisqu'ils ne sont Mystéres que pour être ignorés, on cherche à sonder les secrets de Dieu ! Et comment encore ? Par des pointilleries aussi froides que toutes celles des Payens : on s'arroge insolemment le droit de définir & de diviser des vérités incompréhensibles ; on profane la majesté de la Théologie, par des termes & par des expressions qui n'ont rien que d'insipide & de bas.

Doucement, religieux critiques, modérez votre zèle ; aussi-bien vous y perdrez votre latin. Ces *Ergoteurs* sont si enflés de leur érudition verbale, qu'ils n'en démordront point. Occupés jour & nuit des sophismes qu'ils se plaisent à forger, ils ne

se donnent pas même le tems de lire une fois l'Evangile, ou les Epîtres de Saint Paul. Apliqués dans leurs Ecoles à toutes ces sottises, ils s'imaginent que l'Eglise tomberoit bien-tôt, s'ils cessoient de la soutenir : ils s'en croyent les plus fermes apuis. Autre sujet de félicité pour nos disputeurs : l'Ecriture * est entre leurs mains comme un morceau de cire; ils donnent à ce Livre, rempli d'Oracles, telle forme qu'il leur plaît. Ils prétendent que leurs décisions sur les Livres sacrés, pour être reçuës de quelques Scholastiques, soient plus respectées que les Loix de Solon, & qu'elles prévalent sur celles des Papes: ils s'érigent en Censeurs § du Monde, & dès qu'on s'éloigne un peu de leurs conclusions directes & indirectes, ils vous contraignent de vous rétracter. Vous les entendez prononcer d'un ton d'Oracle :

---

* *Erasme en veut ici à ceux qui, au lieu d'accommoder leur sens à l'Ecriture, accommodent l'Ecriture à leur sens.*

§ *Le Censeur de Rome étoit maître & juge des mœurs : à sa requisition, un Sénateur étoit chassé du Sénat, un Chevalier perdoit son rang, & le Plébeyen étoit condamné à l'amende.* (Lyster.)

Cette Proposition est scandaleuse ; celle-ci est téméraire ; celle-là sent l'hérésie ; cette autre sonne mal. Ainsi, ni le Baptême, ni l'Evangile, ni Paul, ni Pierre, ni Jérôme, ni Augustin, non pas même Thomas d'Aquin, tout Péripatéticien qu'il est, tous ces Saints-là, dis-je, ensemble, ne sçauroient faire un Orthodoxe, sans l'agrément des Sieurs Bacheliers; tant leur doctrine est nécessaire pour bien juger de l'Orthodoxie! Qui se seroit jamais défié qu'un homme ne fût pas Chrétien, pour soutenir que ces deux Propositions, *Socrate, tu cours*, ou, *Socrate court*, étoient également bonnes, s'il n'avoit plû aux sçavans Bacheliers d'Oxford de nous l'aprendre, en foudroyant ces deux damnables Propositions? Comment l'Eglise auroit-elle été purgée de tant d'erreurs, puisqu'il n'étoit pas permis de les lire, avant qu'on eût apliqué sur les Propositions condamnées le grand Sceau de l'Université? N'apellez-vous donc pas cela des gens heureux? Poursuivons. Ces Docteurs, quant à la fourure, debitent de si belles choses sur l'Enfer : ils en connoissent les divers apartemens, la nature & les différens degrés du feu éternel, les divers emplois des Démons ; enfin, ils parlent de l'état des Damnés, comme s'ils avoient été long-tems parmi eux. De plus, ils créent de nouveaux

Cieux, lorſqu'ils le jugent à propos. Ils nous ont fait un dixiéme Ciel, qu'ils nomment *Empyrée*, & l'ont bâti tout exprès pour les Bienheureux. N'étoit-il pas juſte en effet, que les Ames glorifiées euſſent un ſéjour à part pour prendre commodément leurs ébats, faire des feſtins, & jouer à la paume?

Enfin, ces graves contemplatifs ont la cervelle ſi remplie de toutes ces fadaiſes, que Jupiter n'étoit pas plus gros du cerveau, lorſque voulant accoucher de Pallas, il implora la hache de Vulcain. Ne vous étonnez donc pas, ſi, dans les diſputes publiques, ils ont ſi grand ſoin de ſe garnir la tête: c'eſt pour empêcher que leur cervelle, ſurchargée de ſcience, n'éclate & ne rompe de tous côtés. Je ne puis m'empêcher de rire, (jugez un peu s'il y en a ſujet, puiſque la Folie trouve rarement du ridicule) je ne puis, dis-je, m'empêcher de rire, quand j'écoute ces grands Perſonnages; ils bégayent plutôt qu'ils ne parlent; ils ne ſe croyent Théologiens, que lorſqu'ils ſçavent parfaitement leur barbare & vilain jargon, qui ne peut être entendu que par ceux qui ſont du métier, & ils s'en font gloire, en diſant qu'ils ne parlent point pour le peuple. C'eſt avilir, ſelon eux, la dignité de l'Ecriture-

Sainte, que de l'assujettir aux régles de la Grammaire, & aux vétilles du Purisme. Admirez le beau privilége. Il n'est permis qu'à eux seuls de faire des fautes dans le langage, & il n'y a tout au plus que la vile populace, qui ait droit de leur disputer cette prérogative. A cela près, ils se placent immédiatement au-dessous des Dieux; & lorsque, par une vénération presque religieuse, on les apelle *nos Maîtres*, ils s'imaginent voir dans ce titre quelque chose de ce Nom ineffable composé de quatre lettres, qui étoit si respecté chez les Juifs. Dans cette prévention, ils prétendent qu'on doit toujours écrire *NOTRE MAISTRE* en gros caractéres: ce titre est même si mystérieux, que si en Latin on renversoit l'ordre de ces deux mots, & qu'on mît *Noster* avant *Magister*, tout seroit perdu, ou l'honneur du Nom Théologique seroit du moins bien exposé.

A la suite de ceux-là, paroît la meilleure espéce du genre animal: ce sont ces hommes séquestrés qu'on apelle *Religieux* & *Moines*. Ce ne peut être à present que par un grand abus, qu'on les nomme ainsi. Communément parlant, il n'y a point de gens qui ayent moins de Religion que ceux qu'on nomme aujourd'hui *Religieux*; & puisque

Moine signifie *Solitaire*, à qui ce nom-là peut-il convenir plus mal, qu'à des hommes qu'on rencontre par-tout? Mais que deviendroient-ils sans mon secours? Car ils sont tellement haïs, qu'on les prend pour des oiseaux de mauvais présage, & qu'on craint de les rencontrer. Malgré cela ils s'aiment, ils sont fous d'eux-mêmes. Premiérement, * leur principale dévotion est de ne rien sçavoir, non pas même lire. Ensuite, sans se mettre en peine d'entendre leurs Pseaumes, ils se croyent assez sçavans, quand ils en ont retenu le nombre; & lorsqu'ils les chantent au Chœur, ils s'imaginent charmer le Ciel par leur Musique Arcadienne. Dans cette bigarure Monachale, il y en a qui font parade de leur crasse & de leur mendicité: on les voit demander aux portes, mais d'un air aussi hardi que s'ils demandoient une dette; Hôtelleries, Cabarets, Barques, Voitures, ils portent par-tout leur importune besace, au grand préjudice des Men-

---

* *Les Moines étoient fort ignorans autrefois; il y en avoit même encore du tems d'Erasme, qui regardoient toutes sortes d'études, comme une infraction aux vœux de leur saint état, & une espéce d'irreligion.*

dians ordinaires. Au moyen des bénédictions qu'ils distribuent libéralement, ils prétendent, par leur saleté, leur ignorance, leur grossiéreté, & leur effronterie, nous representer les Apôtres. Rien ne me divertit davantage, que cet ordre éxact & précis qu'ils observent dans tout ce qu'ils font : tout va chez eux par compas & par mesure. Tant de nœuds au soulier, la sangle d'une telle couleur, la robe bigarrée de tant de piéces, la ceinture de telle matiére & de telle largeur ; le coqueluchon de telle forme & de tel volume, la couronne de telle largeur ; manger réglément à telles heures de tels alimens, & en telle quantité ; ne dormir que tant de tems, &c. Vous jugez bien que cette grande uniformité ne sçauroit s'accorder avec la variété infinie des esprits & des corps. C'est pourtant par ces dehors réglés, que non-seulement les Moines se croyent en droit de mépriser ceux qu'ils apellent Mondains, mais qu'ils se font encore entr'eux de sérieuses querelles ; & ces saintes ames, qui font profession de la charité Apostolique, se déchirent saintement entr'eux pour une ceinture un peu différente, ou pour une couleur plus ou moins brune.

Il en est parmi ces *Révérends*, qui montrent

l'habit de pénitence & de mortification, mais qui se gardent bien de laisser voir leur chemise fine ; d'autres au contraire portent la chemise sur l'habit, & la laine dessous. Les plus réjouissans, à mon avis, sont ceux qui, à la vûe d'une piéce d'argent, reculent comme à l'aspect d'une plante venimeuse : *Otez, ôtez cela*, crient-ils, *nous ne touchons point l'argent.* Oh les Cassards ! Donnez-leur des Femmes & du vin, vous verrez comme ils sont difficiles. Enfin, vous ne sçauriez croire comme ils s'étudient à se distinguer en tout les uns des autres. Quant à imiter Jesus-Christ, c'est de quoi ils se soucient le moins. Mais on les chagrineroit fort, si on leur disoit: *Vous avez pris cela de tel ou tel Ordre.* Doutez-vous aussi que cette grande variété de surnoms & de titres ne les chatouille pas beaucoup ? Les uns se glorifient d'être apellés *Cordeliers*, & ce tronc a pour branches, les *Récolets*, les *Mineurs*, les *Minimes*, *&c.* Les uns sont *Bénédictins*, les autres *Bernardins ;* ceux-là de *Sainte Brigitte*, ceux-ci de *Saint Augustin ;* d'autres se nomment *Guillemins*, d'autres *Jacobins* : car il ne suffit pas à toute cette Milice enfroquée, d'avoir reçu le nom de Chrétiens. La plûpart de ces gens-là comptent si fort sur leurs cérémonies, & sur des petites traditions humaines, qu'ils

croyent le Paradis au-dessous de leurs mérites. Dieu cependant, sans avoir égard à toutes ces singeries, ne jugera les hommes que sur la Charité, qu'il apelle par excellence son commandement. Au terrible jour du jugement, ils presenteront en vain leurs bedaines engraissées des meilleurs poissons; ils feront valoir inutilement le chant des Pseaumes, & ces jeûnes austéres qui ont mis leur vie en danger: l'un produira un tas de pratiques monachales, qui feroient la charge de sept vaisseaux; l'autre se vantera d'avoir été soixante ans sans toucher d'argent, qu'avec deux doigts bien envelopés: celui-ci montrera son froc si sale & si gras, qu'un batelier ne voudroit pas le porter; celui-là se glorifiera d'avoir vécu cinquante-cinq ans comme une éponge, * toujours attaché au même Cloître: un autre fera voir, qu'il a perdu la voix à force de chanter; cet autre, que la grande solitude lui a démonté la cervelle; & un troisiéme, que le silence lui a ôté l'usage de la langue en l'épaississant. Mais

* *Erasme compare les Moines qui ne changent jamais de Maison, comme les Chartreux, par exemple, à l'éponge qui est toujours attachée à son rocher.*

Jesus-Christ interrompant cette kirielle, qui sans cela ne finiroit point : De quel pays vient donc, dira-t'il, cette nouvelle espéce de Juifs, avec toutes leurs cérémonies ? Je n'ai donné aux hommes qu'une seule loi, que je reconnois pour être vraiment la mienne ; & tout ces gens-ci n'en disent pas un mot ? J'ai promis autrefois ouvertement & sans figure l'héritage de mon pere, non à des frocs, non à de petites oraisons, & à de certaines abstinences, mais aux devoirs de la charité bien remplis. Je ne connois point des gens qui connoissent si bien leurs œuvres prétendues méritoires, & qui veulent passer pour plus saints que moi. Qu'ils cherchent, s'ils veulent, un Ciel à part ; qu'ils se fassent bâtir un Paradis, par ceux dont ils ont préféré les traditions frivoles à la sainteté de mes préceptes. A cet Arrêt épouvantable, & se voyant préférer d'ailleurs des matelots & des charretiers, quelle sera leur consternation ! Il se satisfont toujours à bon compte, ils jouissent de leur folle espérance ; & c'est moi qui la leur donne, & qui l'entretient.

Il est bon pourtant de vous en prévenir. Quoique cette génération bâtarde soit séparée de la République, il est dangereux de la mépriser, sur-tout les Mendians : car

ils sçavent tous les secrets, par le canal de la *Confession*. Il est vrai qu'ils se font un crime capital de la révéler, mais ils ne laissent pas de le faire quelquefois, lorsque le vin leur échauffe le crâne & les met en belle humeur; leur bouche indiscréte laisse échaper une partie de ce qui leur est entré par les oreilles, mais en prenant certains détours, & sans nommer personne. Si quelqu'un encore a le malheur d'avoir irrité ces Frelons, la vengeance est prompte & sanglante : dès le premier Sermon, pas plus tard, la guêpe darde son aiguillon; & le Prêcheur, dans ses invectives morales, dépeint si bien son ennemi, quoiqu'à mots couverts, qu'il faudroit être bien aveugle pour ne pas reconnoître l'original. Et comptez que le dogue monachal ne lâchera pas prise, jusqu'à ce que vous l'ayez apaisé, comme Enée apaisa Cerbére, c'est-à-dire, en lui jettant de quoi manger & de quoi l'endormir. Puisque nous tenons ces bons Apôtres en Chaire, n'est-il pas vrai qu'il n'y a point de Comédien, point de Bâteleur, que vous ne quittassiez pour leurs prédications? On pourroit les nommer les singes des Rhéteurs, tant ils imitent plaisamment les régles de l'éloquence, & de l'art de parler. Regardez-les, je vous prie, gesticuler, hausser, ou baisser la voix, chan-

ter, & tout-d'un-coup bourdonner, prendre un nouveau visage, selon le rôle, se démener comme des possédés, & faire retentir tout le Temple de leur voix tonnante. C'est dans le Cloître qu'ils aprennent cette maniére véhémente d'évangéliser, & les Moines se la communiquent les uns aux autres, comme un grand secret. En qualité de femelle, il ne m'apartient pas d'être initiée à ce mystére: mais je ne laisserai pas de vous dire ce que j'en ai pû conjecturer.

Ils débutent par une Invocation; (ce qu'ils ont emprunté des Poëtes) ensuite ils font un éxorde, qui n'a nulle liaison avec le sujet qu'ils ont à traiter. Vont-ils prêcher la Charité? Ils commencent par le fleuve du Nil: le Mystére de la Croix? par Bel, ce fabuleux dragon de Babylone: l'abstinence du Carême? par les douze Signes du Zodiaque: la Foi? par la quadrature du cercle, ainsi du reste. *

---

* *Quoique tout soit chargé ici, comme dans toute la suite de cette Déclamation, la raillerie d'Erasme a un objet très-réel, & porte sur ces anciens Sermonaires, qui faisoient un mélange bizarre d'érudition sacrée & profane. Un célébre Cordelier essaya de ramener ce méchant goût il y a dix-huit ans, dans un Panégyrique*

Moi, qui vous parle, j'ai entendu un de ces Prêcheurs, homme d'une folie consommée; (pardon, je m'y méprens toujours, je voulois dire d'une doctrine consommée,) cet Orateur devoit aprofondir le Mystére impénétrable de la Trinité; mais pour étaler tout son sçavoir, & flatter les oreilles théologiques, il dédaigna de suivre le chemin battu; vous ne devineriez pas le tour qu'il prit, & en effet, il n'y avoit qu'un Sçavant de son ordre qui pût s'en aviser. Il ouvrit son discours par l'alphabet; après avoir recité fidèlement, & avec une mémoire prodigieuse, son A. B. C. jusqu'au bout, il passa des lettres aux syllabes, des syllabes aux mots, des mots à l'accord du nom avec le verbe, & du substantif avec l'adjectif. Tout l'Auditoire, étoit dans le dernier étonnement: quelques-uns s'entre-demandoient avec Horace:

Quel peut être le but de pareilles sottises?

Le Prédicateur mit bien-tôt son monde hors de peine, il montra que les élémens de la

---

de S. François, que les Curieux conservent comme une piéce de Cabinet.

Grammaire étoient le symbole de la Sainte Trinité, & le montra aussi évidemment, qu'aucun Géomettre puisse faire ses démonstrations. Aussi est-il vrai que cette piéce très-théologique avoit extrêmement coûté à cet aigle des Théologiens : il avoit mis de compte fait huit bons mois à la composer; le pauvre homme s'en sent encore; & les grands efforts qu'il fut obligé de faire pour un tel chef-d'œuvre, l'ont rendu aveugle, son esprit ayant attiré à soi toute la sagacité de sa vûe. Au reste, l'extinction de ses yeux ne lui fait pas la moindre peine, & il trouve même qu'il a acquis sa gloire à trop bon marché.

J'ai eu encore le plaisir d'entendre un autre *Sermonneur* de la même trempe : c'étoit un vénérable barbon de quatre-vingt ans, mais si rompu dans la Théologie, qu'on croyoit voir revivre Scot en personne. Ce bon Vieillard étoit monté en chaire, pour expliquer le mystére adorable du Saint Nom de JESUS. Il y réussit admirablement. Il démontra subtilement, que tout ce qu'on pouvoit dire à la gloire du Sauveur, se trouvoit dans son auguste Nom. * Sçavez-vous tous le latin, Messieurs ?

* *Cette Apostrophe n'est point dans le texte*

Messieurs ? Ceux qui ne le sçavent pas, n'ont qu'à dormir un moment. En premier lieu, le vieux *Cathedrant* fit remarquer, que le substantif *Jesus* n'a que trois cas différens dans sa déclinaison, le nominatif, l'accusatif & l'ablatif, (rare & curieuse doctrine ! Que je plains ceux qui n'y entendent rien !) Or, qu'est-ce que ces trois cas signifient ? Cela se peut-il demander ? On reconnoît-là bien visiblement les trois Personnes Divines, en une même nature. Mais voici bien autre chose. De ces trois cas, le premier finit par une S, *JesuS* ; le second, par une M, *JesuM* ; & la troisiéme, par un U, *JesU*. Grand Mystére, mes Freres ! Ces trois finales veulent dire, que le Sauveur est tout à la fois dans l'ordre des choses divines, le zenith, le centre, & l'extrémité de la profondeur, *Summus*, *Medinus*, *Ultimus*. Il restoit à résoudre une difficulté plus épineuse qu'aucun problême de Mathématique : on en vint à bout néanmoins. Le vieux *routier* eut l'adresse de diviser ce même nom de *JESUS* en 2 portions égales, ainsi figurée, *JE-S-US* ;

---

d'Erasme ; mais nous l'avons conservée avec quelques autres, parce que nous l'avons crû nécessaire, pour donner plus de liaison aux idées.

mais que faire de cette Isolée, qui est toute étonnée de sa solitude? Patience, on va bien la dédommager. Les Hébreux nomment cette lettre *Syn*: or *Syn* signifie, ce me semble, en bon Ecossois, *Péché*. Après cela concluoit le subtil Prêcheur, quel homme est assez incrédule, pour nier que le Sauveur ait *ôté les Péchés du Monde?* A cette explication, aussi profonde qu'imprévûe, les Auditeurs, sur-tout les Théologiens, furent frapés d'un si grand étonnement, qu'on les auroit crû pétrifiés. Pour moi, je riois si fort, que je tombai presque dans l'inconvénient de Priape. * En effet, les Orateurs Grecs & Romains se sont-ils jamais servi dans leurs harangues d'une insinuation si détournée? Chez ces grands hommes, quand l'Exorde étoit trop éloigné du sujet, on censuroit leur peu de justesse; & la Nature a si bien enseigné cette méthode aux hommes, qu'un porcher même, qui

---

* *Horace conte, que le Dieu des Jardins voyant les cérémonies magiques de deux Sorcières, qui évoquoient dans un Jardin les Furies, en fut si effrayé, qu'il laissa aller par bas un gros vent: à ce bruit les Magiciennes eurent peur à leur tour, & laissant là tout l'apareil de la diablerie, elles prirent la fuite.*

à quelque chose à dire, ne commence pas par s'égarer, & va droit au fait. Mais nos sçavans Moines s'imagineroient être de mauvais Rhétoriciens, si le préambule, comme ils parlent, avoit la moindre connexion avec le sujet, & s'ils ne mettoient pas les auditeurs dans la nécessité de dire : *où va-t'il donc par ce chemin-là ?*

En troisiéme lieu, ils proposent en forme de narration, quelqu'endroit de l'Evangile, mais legérement, à la hâte ; & quoique ce dût être là leur principal objet, ils s'en tirent au plus vîte, comme d'un mauvais pas. Quatriémement, comme s'ils faisoient un autre personnage, ils entament une question Théologique, qui vient aussi mal à propos qu'il se puisse : mais cette digression leur paroît nécessaire, & ils croiroient pécher contre l'Art, s'ils ne la faisoient pas. C'est ici que nos Prêcheurs prenant un ton de confiance, étourdissent l'Assemblée des magnifiques épithétes qu'ils prodiguent à leurs Docteurs : ils les nomment *solemnels*, *subtils*, *subtilissimes*, *séraphiques*, *saints*, *irréfragables*, *&c.* C'est ici qu'on voit tomber, comme du Ciel, une grêle de *syllogismes*, de *majeures*, de *mineures*, de *conclusions*, de *corollaires*, de *suppositions* ; & ils font valoir, en bons charla-

tans, à la multitude ignorante ces froides & impertinentes bagatelles de leur Ecole.

Nous voici enfin au cinquiéme Acte de la Piéce, où par conséquent il s'agit de se surpasser. Ils vous tirent ici de leur mémoire un pitoyable conte de Légende, tiré peut-être du *Miroir Historial*, ou *des Gestes des Romains*; ils tournent & contournent cette Fable, ils la manient *allégoriquement*, *tropologiquement*, *anagogiquement*; & ainsi finit leur discours, qui par l'étrange diversité de ses parties, est plus monstrueux que la Chimére peinte par Horace à la tête de son Art Poëtique. Jettons maintenant un coup d'œil sur l'ensemble de leurs Sermons. Nos Moines ont apris par tradition, que l'entrée d'un discours doit être paisible & calme, & qu'il faut bien se garder d'y élever la voix. Sur ce principe, ils parlent si bas dans leur éxorde, qu'à peine s'entendent-ils eux-mêmes parler, pour ne point se faire entendre; le plaisant contraste! Ils ont aussi oui dire, que pour remuer les cœurs, l'Orateur doit employer de tems en tems la véhémence des exclamations. Fidèles, mais mauvais observateurs de cette régle, lorsqu'on les voit fort tranquilles, ils crient tout-d'un-coup comme des forcenés, & cela sans aucune raison. On les prendroit en vérité

pour des furieux qui ont besoin d'ellébore ; car enfin il n'y a qu'un insensé qui crie sérieusement, pour crier. Outre cela, parce qu'ils sont imbus que l'Orateur doit s'animer dans le progrès du discours, après chaque pause du Sermon, ils prononcent assez tranquillement les premieres périodes, mais ensuite, & souvent pour rien, ils haussent la voix d'une si grande force, que lorsqu'ils finissent on croiroit qu'ils vont s'évanouir. Enfin comme ils sçavent par la Rhétorique, qu'il est bon de réveiller l'auditeur par quelques traits enjoués, ils se mêlent aussi de plaisanter. Mais ils le font aussi legérement, aussi à propos que l'âne de la Fable, qui vouloit pincer un luth. Ils mordent aussi quelquefois, mais sans faire mal ; ils chatouillent plutôt qu'ils ne blessent, & quand ils affectent le plus une liberté Apostolique, en criant contre les mœurs du siécle, c'est alors qu'ils flattent le mieux. Que vous dirai-je davantage ? Ils prêchent comme des Bâteleurs, & vous jureriez que ceux-ci, qui en sçavent beaucoup plus qu'eux, ont été leurs maîtres. Tenons-nous-en à la déclamation : elle est si semblable de part & d'autre, que sûrement, ou les Charlatans ont apris la Rhétorique de nos Prêcheurs, ou nos Prêcheurs ont étudié l'éloquence chez les Charlatans.

Avec tout cela, ils ne manquent point d'auditeurs : j'ai soin de leur en procurer, & il y en a qui les admirent autant que les Démosthènes & les Cicérons. Ils sont courus, sur-tout des marchands & des femmes : aussi s'apliquent-ils soigneusement à gagner les bonnes graces des uns & des autres. Les marchands, pourvû qu'ils soient flattés, leur font volontiers part d'un bien mal acquis, & regardent ces pieuses largesses comme une restitution bien faite. Les femmes ont de leur côté de secrettes raisons pour aimer les Moines, quand ce ne seroit qu'elles trouvent toujours avec eux une huile, un baume de consolation contre les amertumes du lien conjugal. Je vous ai fait voir évidemment, ce me semble, combien ces têtes à capuchon me sont redevables : c'est moi qui fais que par de vaines dévotions, par de pieuses mommeries, par des clameurs & des menaces, ils éxercent sur le menu peuple une espéce de tyrannie, & qu'ils osent se comparer aux Pauls, aux Antoines. Mais je ne me suis que trop arrêtée sur ces sépulchres blanchis, sur ces ingrats, qui sçavent aussi-bien dissimuler mes bienfaits, que se parer d'un faux zèle pour la Religion.

Il y a long-tems que je différe à vous dire quelque chose des Princes & des Grands.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

P. F. Tardieu sculp.

C. Eisen del.

Ceux-là sont tout oposés aux fourbes & aux imposteurs dont je viens de parler : ils me cultivent sans fard, sans déguisement, & avec toute la franchise qui convient à leur rang. Si ces heureux habitans des Cours avoient seulement une demi-once de bon sens, y auroit-il rien de plus triste, rien de plus à éviter que leur état ? Quiconque se donnera la peine de réfléchir attentivement sur les devoirs d'un bon Monarque, loin de vouloir se procurer, par quelque crime que ce soit, un fardeau si pesant, il tremblera à la vûe d'une couronne. Car en quoi consistent les engagemens d'un homme qui commande à toute la Nation ? Travailler jour & nuit pour le bien commun, & ne jouir jamais de soi-même, ne s'écarter en rien des Loix ; connoître ou par soi-même, ou par des yeux biens sûrs, l'intégrité des Officiers & des Magistrats ; se souvenir qu'on est en spectacle au-dedans & au-dehors, & que, comme un astre salutaire, on peut par des mœurs bien réglées influer utilement sur celles des hommes & faire le bonheur des peuples, ou, comme une cométe funeste, causer les plus grands maux du monde : n'oublier jamais, que les vices & les crimes des Sujets sont infiniment moins contagieux que ceux du Maître : se redire chaque jour,

Folie des Cours des Grands.

que le Prince est dans une élévation où, s'il donne mauvais éxemple, sa conduite est un mal qui se communique, & qui fait du ravage : faire réfléxion, que la fortune d'un Monarque l'expose continuellement aux occasions de quitter le sentier des vertus ; qu'il a les délices, l'impunité, la flatterie, le luxe à combattre ; & qu'il ne sçauroit trop veiller, ni trop se roidir contre tout ce qui peut le séduire : enfin se rapeller souvent, qu'outre les piéges, les haines, les craintes, les dangers ausquels le Prince est à tout moment exposé de la part de ses Sujets, il doit tôt ou tard comparoître devant le Roi des Rois, qui lui demandera un compte éxact de toute sa conduite, & avec une rigueur proportionnée à l'étendue de sa domination : voilà une partie des devoirs ou des charges de la Royauté. Je le répéte donc, si un Prince faisoit attention à tout cela, (& il le feroit sans doute, s'il étoit sage) il n'auroit aucun repos dans la vie. Mais j'y ai pourvû : grace à l'indolence que je leur inspire, les Princes se reposent de tout sur le destin & sur leurs Ministres, ils vivent dans la mollesse, & n admettent auprès d'eux que des gens propres à les divertir, & à les préserver de tout chagrin & de toute inquiétude. Ils croyent remplir suffisamment

les.

les obligations d'un bon Roi, en prenant tous les jours le divertiſſement de la chaſſe, en nourriſſant de beaux chevaux, en vendant à leur profit les Charges & les Emplois, en mettant en œuvre des expédiens pécuniaires, pour dévorer la ſubſtance des Peuples, & s'engraiſſer du ſang de leurs Sujets. Il eſt vrai qu'ils gardent quelques meſures ſur le dernier article, alléguent des raiſons de beſoin, des prétextes de néceſſité; & quoique dans le fond ces éxactions ſoient un pur vol, on leur donne une aparence de juſtice & d'équité; on dit des douceurs aux Peuples, on les nomme ſes *bons* & *fidèles Sujets*; pendant qu'on les dépouille d'une main, on ſçait les carreſſer de l'autre, pour prévenir leurs juſtes plaintes, & les accoutumer peu-à-peu à la tyrannie.

Sur ce pied-là, je vous fais une ſupoſition: figurez-vous ſur le Trône, (& le cas n'eſt que trop réel & que trop ordinaire) figurez-vous un homme ignorant dans la connoiſſance des Loix, preſque ennemi du bien public, & qui ne viſe qu'à ſon intérêt perſonnel; qu'il ſoit eſclave de ſes plaiſirs; qu'il mépriſe toutes les ſciences; qu'il ne puiſſe ſouffrir la vérité; qu'il ne s'embarraſſe de rien moins que du bonheur de ſes Sujets; qu'il ne ſuive que ſa paſſion & meſure tout

à ſon utilité propre. Mettez à cet homme le collier d'or, ornement Royal qui ſymboliſe l'aſſemblage des vertus néceſſaires aux Princes; mettez-lui la Couronne enrichie de pierres précieuſes, dont l'attribut l'avertit qu'il doit ſurpaſſer les autres en tout genre de vertus héroïques; mettez-lui dans la main le ſceptre qui eſt le ſymbole de la Juſtice, & d'une ame incorruptible; enfin donnez-lui la robe de pourpre, qui déſigne ſon amour pour les Peuples, & ſon zèle ardent pour leur félicité. Si après cela ce Monarque vient à comparer ces habits Royaux avec ſa mauvaiſe conduite, doutez-vous qu'il n'ait honte de ſa parure, & qu'il ne craigne que quelque railleur ne tourne en ridicule un ajuſtement, qui par lui-même eſt très-ſérieux?

Venons aux Grands de la Cour. Quelle bizarre eſpéce d'hommes! il n'y a point d'eſclavage plus rampant & plus mépriſable que le leur; cependant ils regardent avec mépris les autres mortels. Ils ne ſont modeſtes qu'en un point: c'eſt que contens de porter ſur leurs habits l'or, les pierreries, la pourpre, & tous les autres ſimboles de la ſageſſe & de la vertu, ils cédent généreuſement aux autres le ſoin d'être ſages & vertueux. Ils ne conçoivent point de félicité plus grande,

que d'avoir la facilité de parler au Prince, de le traiter de Souverain & de Maître absolu, de lui faire un compliment court & bien tourné, de lui prodiguer à chaque instant les fastueux titres de *Majesté*, d'*Altesse Royale*, de *Sérénité*, &c. être avec cela toujours propres, magnifiques, bien parfumés, & sur-tout sçavoir flatter délicatement, c'est toute la science des courtisans. Quant à l'esprit & aux mœurs, ce sont de vrais *Phéaciens*: * tels étoient les amans de *Pénélope*, § vous sçavez ce que le bon Homére en dit; la Nimphe Echo vous le redira mieux que moi. Le vil Esclave d'un Monarque, (qui souvent est lui-même chargé de fers d'une passion qui le maîtrise) ce vil Esclave dort jusqu'à midi, pourvû qu'il n'ait pas à faire sa cour, car alors il se léve au premier chant du coq. A peine *Monseigneur* est-il éveillé, que son

* *Les Phéaciens, selon Homére, étoient si grossiers & si stupides, qu'Ulisse leur fit accroire autant de prodiges qu'il voulut leur en débiter.*

§ *Homére nous represente les Amans de* Pénélope, *comme des gens qui donnoient tout aux plaisirs sensuels.* Après qu'ils eurent fait bonne chére, *dit ce Poëte*, ils ne penférent plus qu'à chanter & à danser.

Chapelain, qui épioit ce moment, lui dit en poste une Messe bien dépêchée. On déjeûne ensuite, & le dîner suit de près. Au sortir de table, viennent le Jeu, les Filoux, les Bouffons, les Courtisans, les mauvaises plaisanteries, & tous les autres passe-tems apellés plaisirs. Ces dévots éxercices ne se font pas sans quelque interméde de friandise; on soupe, & on passe la nuit à boire. Ainsi sans s'apercevoir qu'on n'est né que pour mourir, la vie s'envole rapidement; les heures, les jours, les mois, les années s'écoulent, & passent comme des minutes. Pour moi, quand je les ai vus une fois, je suis rassasiée comme si je sortois d'un grand repas. Eh! qui pourroit soutenir plus long-tems la vue de tous les ridicules qu'offre la Cour? cette Nimphe se croit presque une Divinité, parce qu'elle traîne une plus longue queue que les autres. Quand ce Grand a donné bien des coups de coude pour fendre la foule, il s'imagine qu'il y a moins de distance entre le prince & lui. Ce Courtisan se félicite de ce que la chaîne d'or qu'il porte au coû est plus pesante qu'aucune autre, faisant en cela parade non-seulement de son opulence, mais aussi de sa force, qui lui est commune avec le plus vil porte-faix.

La vie des Princes & des Grands du sié-

cle, m'a conduit naturellement à celle des Papes, des Cardinaux, des Evêques. Il y a déja long-tems que cet Ordre imite, par une louable émulation, & Rois & Satrapes, & qu'on peut même dire qu'il les a supassés. Or, je serois curieuse de voir un Evêque méditer un peu sur son équipage, ou sur son harnois Pontifical: ce rochet, qui par sa blancheur, désigne l'innocence; cette coiffure à deux cornes attachées par un seul nœud, & qui marquent la profonde connoissance qu'il doit avoir des deux testamens; ces mains gantées qui signifient un cœur épuré de toute contagion mondaine, dans l'administration des Sacremens; cette crosse qui l'avertit de veiller sur le troupeau qui lui est confié; cette Croix qui est le signe de la victoire qu'il doit avoir remportée sur toutes ses passions. Si notre Prélat se remplissoit l'esprit de toutes ces idées, & de plusieurs autres que je suprime, n'est-il pas vrai qu'il deviendroit maigre, pâle, rêveur & triste? Mais ne craignez rien, j'y ai mis bon ordre: j'ai conseillé à ces prétendus Successeurs des Apôtres, de prendre une route toute oposée à celle de ces bonnes gens, & jamais on n'a mieux profité de mes avis. Nosseigneurs font leur principale affaire de passer leur vie agréablement. Quant au troupeau, c'est à Jesus-Christ d'en pren-

dre ſoin : & d'ailleurs n'a-t'on pas des Archidiacres, des Grands-Vicaires, des Pénitenciers, des Moines, & tant d'autres bons & fidèles Supôts ? Les Evêques ont oublié que leur nom ſignifie à la lettre, *travail, ſoin & ſollicitude*. Mais ils ne ſe ſouviennent que trop de leurs droits, quand il s'agit d'argent.

Les vénérables Cardinaux ſe vantent d'être deſcendus en droite ligne de l'Apoſtolat. S'ils alloient s'apoſtropher ainſi : » Pourquoi » ne fais-je donc pas ce qu'ont fait les Apô» tres ? Je ne ſuis pas le maître des graces » ſpirituelles, je n'en ſuis que le diſpenſateur, » & bien-tôt je rendrai compte de mon ad» miniſtration. Que veut dire ce rochet » blanc, ſi ce n'eſt la pureté des mœurs ? Que » ſignifie cette Soutane de pourpre, ſinon » un ardent amour de Dieu ? Pourquoi ce » manteau rouge qui eſt ſi ample & ſi large, » qu'il envelope juſqu'à la mule du *Révéren*» *diſſime*, & qu'il couvriroit encore un cha» meau, s'il étoit beſoin ? Ce vaſte étalage » déſigne-t'il autre choſe que l'étendue de la » Charité, toujours prête à tout, c'eſt-à-di» re, à enſeigner, corriger, exhorter, à cal» mer la fureur des guerres, à réſiſter aux » mauvais Princes, à répandre auſſi volontiers » ſon ſang que ſes richeſſes pour l'Egliſe ?

» Mais à quoi bon ces gros revenus ? Ceux » qui prétendent repreſenter l'ancien Col- » lége des Apôtres, ne devroient-ils pas » imiter leur pauvreté ? « Un Cardinal qui feroit ces réflexions, ou remettroit bien vite ſon Chapeau, ou meneroit une vie auſtére & laborieuſe, remplis de chagrins & d'inquiétudes ; en un mot, il vivroit en Apôtre.

Folie deshonneurs & des dignités.

Proſternons-nous à preſent aux pieds du ſouverain Pontife, & baiſons religieuſement ſa mule. Les Papes ſe diſent les Vicaires de Jeſus-Chriſt ; mais s'ils s'apliquoient à ſe conformer à la vie de leur divin Maître ; s'ils pratiquoient ſa pauvreté, ſes travaux, ſa doctrine, ſa Croix, ſon mépris du monde ; s'ils vouloient ſeulement bien penſer à ce beau nom de *Pape*, c'eſt-à-dire de *Pere*, & au titre de *Très-Saint* dont on les honore, quelles gens ſeroient plus malheureux ? Qui voudroit acheter au prix de tout ce qu'il a ce Poſte ſuprême ? Ou quel homme y étant élevé, employeroit l'épée, le poiſon, & toute ſorte de violences pour s'y maintenir ? Ils perdroient des biens innombrables, ſi la Sageſſe s'emparoit une fois de leur eſprit : (que dis-je, *la Sageſſe ?* S'ils avoient ſeulement un grain de ce ſel dont parle le Sauveur.) Ces richeſſes immenſes, ces honneurs divins, cette vaſte domination, ce puiſſant

patrimoine, tant de Dignités, de Charges & d'Offices à donner ; tant de Taxes au-dedans & au-dehors, tant de Dispenses & d'Indulgences, une Maison si nombreuse en domestiques, tant de délices & de plaisirs. En voilà beaucoup, & ce n'est pourtant qu'une foible ébauche de la félicité Papale. A tant de biens succéderoient des veilles, des jeûnes, des larmes, des priéres, des sermons, des méditations, des soupirs, & mille autres maux de cette nature. Et que deviendroient tant d'Ecrivains, de Copistes, de Notaires, d'Avocats, de Promoteurs, de Secrétaires, de Banquiers, d'Ecuyers, d'Entremetteurs galants ?... N'allons pas plus loin, il faut épargner les oreilles chastes ; enfin une multitude infinie d'hommes de toutes conditions attachés au S. Siége à titre onéraire (j'ai voulu dire honoraire.) Il seroit donc barbare & abominable de vouloir remettre à la besace les Saints Monarques de l'Eglise, ces véritables Lumiéres du monde. C'étoit à Pierre & Paul à vivre d'aumône & de leur travail; aussi se repose-t'on sur eux de tout ce qu'il y a de pénible ; ils ont le loisir d'y vâquer. Mais tout le faste & l'éclat du Trône Ecclésiastique, nos Saints Peres, avec raison, l'ont gardé pour eux.

Il est donc arrivé par mon moyen, qu'il n'y a pas de gens qui vivent plus dans la mol-

lesse & dans l'indolence que les Papes ; & pourvu que leurs fonctions se réduisent à des ornemens mystérieux & qui sentent l'apareil du Théâtre, à des cérémonies & à de vains titres, enfin à des bénédictions ou à des malédictions, quand le cas l'éxige, ils se croient quittes avec J. C. & ne voient pas ce qu'il auroit à leur demander. Ce n'est plus le tems de faire des miracles, ni de prêcher le peuple ; ce seroit trop de fatigues pour eux que d'expliquer l'Ecriture Sainte, cela sent la crasse de l'Ecole ; de prier, il faudroit avoir bien du tems de reste ; de pleurer, cela ne convient qu'aux femmes ; de vivre dans la pauvreté, la triste condition ! de céder à la vérité & à la raison, cela seroit honteux & peu digne d'un homme qui croit accorder une faveur aux plus puissans Monarques, lorsqu'il lui permet de lui baiser le pied ; de mourir, c'est la chose du monde la plus désagréable ; d'être attaché à une Croix il y a de l'infamie. Il ne reste donc aux Papes pour toutes armes, que ces douces bénédictions dont parle Saint Paul, (& assurément ils n'en sont pas avares) que les interdits, les suspensions, les aggravations, les anathêmes, les peintures vengeresses * & cette foudre redoutable par laquel-

* *On expose à Rome le tableau d'un Excom-*

le le Saint Pere livre à son gré les ames aux Démons, & leur fait faire un saut si rapide, qu'elles vont même quelquefois par-delà l'enfer. Il faut convenir cependant que nos Très-Saints Peres & les Vicaires de Jesus-Christ n'employent jamais avec plus de zèle cet épouvantable châtiment, que contre ceux qui à l'instigation de Satan, tâchent d'écorner ou de rogner le patrimoine de Saint Pierre. Cet Apôtre disoit à son Maître : *Nous avons tout abandonné pour te suivre.* Mais depuis ce tems-là il a fait fortune, puisqu'il possède en propre des Terres, des Villes, des Impôts, des Douanes, des Domaines, &c. C'est pour défendre & pour conserver toutes ses acquisitions, que les Saints Pontifes, embrasés du zèle de Jesus-Christ, déployent l'étendart de Bellone, & employent sans miséricorde le fer & le feu.*

---

munié peint sur la toile, & representé d'une maniére hideuse : il est assis, & a le visage d'un furieux ; deux Diables à ses côtés lui mettent une couronne de flammes, & il a du feu sous les pieds : les inscriptions sont horribles, & cependant les spectateurs trouvent cela fort divertissant.

Ventredieu, les biens de l'Eglise ! *disoit Frere Jean des Entamures, s'escrimant du*

Vous jugez bien qu'une telle guerre ne peut se faire sans effusion du sang Chrétien: qu'importe, répondent les Papes? Nous soutenons apostoliquement la cause de l'Eglise, & nous ne poserons point les armes, que nous n'ayons vengé l'Epouse de Jesus-Christ. Mais soit dit sans offenser les vrais Successeurs de Pierre, l'Eglise a-t'elle de plus dangereux ennemis que les mauvais Papes, eux qui anéantissent le Sauveur en ne le prêchant point; eux qui le tiennent comme enchaîné, par le trafic honteux qu'ils font des graces de l'Eglise; eux qui altérent sa Doctrine, par des interprétations forcées; eux enfin qui l'égorgent en quelque façon par leurs exemples contagieux?

Au reste, comme l'Eglise Chrétienne est née dans le sang, s'est confirmée par le sang, & augmentée par le sang, les Papes la gouvernent aussi par le sang, comme s'il n'y avoit plus de J. C. pour la protéger & pour la défendre. La guerre est de sa nature quelque chose de si cruel, qu'elle conviendroit mieux aux bêtes féroces qu'aux hommes; c'est avec raison que les Poëtes la font sortir du Tar-

---

bâton de la Croix, contre les Soldats de Pichrocole, qui pilloient le clos de son Abbaye.

tare, d'où les Furies l'envoyent sur la Terre : les desordres infinis qu'elle entraîne, sont d'ailleurs si contagieux, que les meilleures mœurs en sont infectées ; elle est essentiellement si injuste, que les plus grands scélérats sont ceux qui l'entendent le mieux, & si impie, qu'elle n'a nul raport avec Jesus-Chr. ni avec sa morale. Cependant certains Pontifes quittent toutes les fonctions pastorales pour se donner entiérement à la guerre. On voit même parmi ces Papes guerriers des Vieillards actifs * qui ont toute la vigueur des jeunes gens, qui ne plaignent point la dépense, qui suportent courageusement la fatigue, & qui ne se font pas le moindre scrupule de bouleverser les Loix, la Religion & l'humanité. Ils ne manquent pas d'habiles flatteurs, qui pour faire leur cour, s'accommodent à l'humeur fougueuse & sanguinaire du *Très-Saint*. Ce qui est manifestement une fureur, ils le nomment zèle, piété, valeur : ils trouvent des raisons pour prouver, que tirer l'épée & l'enfoncer dans le cœur de son frere, ce n'est point enfraindre le grand Commandement de

* *On croit qu'Erasme en veut ici à Jules II. qui étoit passionné pour la guerre, & qui fit bien du mal.*

la charité envers le prochain. Je ne ſuis pas encore bien informée, ſi en fait de guerre, les Papes ont pris l'éxemple ſur quelques Evêques d'Allemagne, ou ſi ces Evêques n'ont fait en cela que s'autoriſer par la conduite des Papes. Toujours il eſt certain que ces Prélats Germaniques y vont encore plus rondement. Sans s'embarraſſer du Service Divin, des Bénédictions, ni de toutes les autres fonctions de l'Epiſcopat, ils ne reſpirent que les armes; & ils prétendent même qu'un Evêque doit, pour l'honneur de ſa dignité, rendre l'ame à Dieu dans un combat. Les Prêtres ſont ordinairement animés du même eſprit : pour ne pas dégénérer de la ſainteté de leurs Prélats, avec quel courage n'endoſſent-ils pas le harnois, quand il s'agit de leurs dîmes ? Epées, javelots, pierres, &c. ils ſe font des armes de tout. Ces fiers Lévites ſont ravis, quand par quelques paſſages des Anciens ils peuvent allarmer les conſciences, & faire voir au peuple, qu'on leur doit bien autre choſe que la dîme; mais de penſer à ce qu'on lit en tant d'endroits ſur les devoirs de leur état, c'eſt ce qui ne leur entre jamais dans l'eſprit. Ils devroient bien au moins ſe ſouvenir, que leur tonſure les avertit qu'ils ont rompu avec le Monde, & qu'ils ne doivent s'occuper

que des choſes du Ciel ; mais ces gens tout dévoués au plaiſir, s'imaginent avoir ſatisfait pleinement à leurs obligations, à l'*office du bénéfice ;* comme ils parlent quand ils ont dit le Bréviaire. Et comment encore le diſent-ils ? Entre les dents & à toute bride : en vérité je ne ſçaurois croire qu'aucune Divinité les entende ni les comprenne, puiſqu'ils ne s'entendent pas eux-mêmes, ni en recitant, ni en chantant. Mais les Prêtres & les Laïques ſont également bien inſtruits ſur le grand article de la récolte ; & on répéte ſi ſouvent en chaire, au confeſſionnal & ailleurs, que *les Prêtres ſont dignes d'un double honneur*, que *les Miniſtres de l'Autel doivent vivre de l'Autel* ; on répéte, dis-je, ſi ſouvent ces maximes ſacrées, que pas une femmelette ne les ignore. Pour ce qu'il y a de pénible, ces Meſſieurs ſe renvoyent la balle les uns aux autres. Il en eſt des Eccléſiaſtiques, à peu près comme des Princes : les Rois abandonnent à leurs premiers Miniſtres le ſoin du Gouvernement, & ceux-ci ont ſous eux quantité de Subalternes, auxquels ils confient l'adminiſtration de l'Etat. De même, les Officiers du Sanctuaire ſe déchargent par modeſtie ſur le Peuple, du fardeau de la dévotion & de la piété : le Peuple le renvoye à ceux qu'il nom-

me *Gens d'Eglise*, comme si à titre de Chrétien, la Morale Evangélique ne se regardoit pas, ou comme si les vœux du Baptême n'étoient pour lui qu'une chanson. De plus les Prêtres qui se qualifient du nom de *Séculiers*, comme s'ils étoient initiés au monde, non à J. C. laissent aux *Réguliers* l'ouvrage difficile de la piété ; les Réguliers en font l'occupation des Moines ; les Moines relâchés s'en reposent sur les réformés ; tous prétendent d'un commun accord, que la dévotion n'apartient qu'aux Mendians ; & les Mendians renvoient la balle aux Chartreux, chez qui l'on peut dire en effet que la piété est ensévelie, tant ils ont soin de se cacher au monde. Telle est aussi la conduite des Généraux dans la Milice Cléricale : les Papes, gens actifs & infatiguables à moissonner l'or & l'argent, se déchargent sur les Evêques de ce qu'il y a de rude dans l'Apostolat ; les Evêques sur les Curés, les Curés sur les Vicaires, les Vicaires sur les Freres Mendians, & les Mendians renvoient l'éteuf aux Bergers spirituels, qui sçavent bien tondre les brebis, & profiter de la laine.

Mais, où m'emporte la matiére ? Il n'est pas trop de mon sujet d'éxaminer à fond la vie des Prélats & des Prêtres : j'ai pour but de faire mon éloge, & non de satiriser les

autres. Car ne croyez pas que les louanges que j'ai données aux mauvais Princes, tendent à censurer tacitement les bons. Je ne donne une idée superficielle de chaque condition, qu'afin de montrer clairement qu'aucun homme ne peut vivre heureux, s'il n'est initié à mes mystéres, & s'il ne participe à mes faveurs. J'en prens la Fortune à témoin. Cette Déesse qui dispense aux hommes les maux & les biens, toute capricieuse qu'elle est, prend plaisir à me seconder. N'est-elle pas aussi-bien que moi, l'ennemie mortelle des Sages, puisqu'elle prodigue aux Fous toutes ses graces, & vient même souvent les trouver dans leur lit? Vous avez sans doute oui parler de Timothée, Général Athénien? Il fut le plus fortuné des hommes, jusqu'à prendre des Villes en dormant: or, dès qu'il voulut attribuer son bonheur à son propre mérite, il tomba dans la derniére infortune. Ne dit-on pas communément, que tout réussit aux Fous, & que le mal même leur tourne à bien? Il en est tout au contraire des Sages: c'est pour eux que sont faits ces anciens Proverbes: *Il est né comme Hercule, le quatriéme de la Lune, & n'a que la peine à espérer. Il est monté sur le cheval Séjan, il se rompra le coû. Son or est de Toulouse, il lui portera malheur.* Mais finissons, car on pourroit me soupçonner

La Fortune compagne de la Folie.

soupçonner de piller Erasme. * Je reviens à mon sujet. La Fortune aime les gens qui ne réfléchissent point; elle se plaît à faire du bien aux étourdis & aux téméraires, à ceux qui disent comme César, en passant le Rubicon : *Le sort en est jetté.* La Sagesse ne sert qu'à inspirer de la timidité. Aussi la condition d'un vrai Philosophe fait-elle compassion aux gens sensés : car quand sa tête est remplie de spéculations physiques & morales, son estomach crie famine, & le nécessaire lui manque ; ce qui fait qu'on le néglige, qu'on le méprise, qu'on le fuit, qu'on l'a en horreur. Les Fous ont abondamment de ces précieux métaux qui sont l'ame de la société civile ; on les éleve aux Emplois publics, ils sont florissans. Quant à celui qui met son bonheur à être bien-venu chez les Grands, chez ces Idoles parées de pierreries, qui sont mes principaux Esclaves, à quoi lui serviroit la Sagesse, puisqu'il n'y a rien de plus détesté dans les Cours & dans les Palais ?

Voulez-vous vous enrichir par le Commerce ? Renoncez encore à la Sagesse. Pourriez-vous sans un violent remords, faire un

* *Erasme a fait un ample Recueil des Proverbes Grecs & Latins.*

violent remords, faire un faux serment? Dès qu'on vous surprendra en mensonge vous rougirez: & pour peu que vous écoutiez les scrupules importuns des Sages sur le vol & l'usure, vous ne vivrez jamais en repos.

Si vous aspirez aux dignités & aux biens de l'Eglise, les chevaux & les ânes réussissent mieux encore ici que les gens de mérite. Aimez-vous les plaisirs? Les femmes, qui en font le principal objet, courent après les Fous & fuyent les Sages comme des animaux venimeux. Enfin quiconque veut jouir agréablement de la vie, doit commencer par renoncer à tout commerce avec les Sages, & fréquenter plutôt des gens de la lie du peuple. En un mot, tournez-vous de tous les côtés: Papes, Princes, Juges, Magistrats, Amis, Ennemis, Grands & Petits, tout ne roule que sur l'argent comptant; & comme le Philosophe, au nécessaire près, ne fait pas plus de cas de cette matiére que de la boue, il ne faut pas s'étonner si tout le monde le fuit.

Quoique mon Eloge soit un fond inépuisable, il n'est pas juste cependant que j'abuse de votre patience, & que je pousse ce discours plus loin. Je vais donc le terminer; mais accordez-moi, je vous prie, encore

un instant ; il y va de mon honneur. Il y aura ici des Sages, (car les mauvais sont toujours mêlés parmi les bons ,) qui diront que je ne suis belle qu'à mes yeux ; & Messieurs les Légistes ne manqueront pas de me reprocher que je ne cite point. Citons donc comme eux, à tort & à travers. Premiérement, on ne peut révoquer en doute cette maxime connue : *Que quand on manque de quelque chose, il est bon de feindre qu'on l'a.* Elle se confirme par cette autre, qu'on enseigne même aux enfans : *C'est une grande sagesse, que de sçavoir contrefaire le Fou à propos.* Jugez de là s'il ne faut pas que la Folie soit un grand bien, puisque les Sçavans ont donné tant de louanges à son ombre seule & à son image. Horace, qui s'apelle lui-même un pourceau d'Epicure des mieux conditionnés, dit la chose plus naturellement, lorsqu'il ordonne *de mêler la Folie avec la Sagesse.* Il veut, je l'avoue, que cette Folie soit courte ; mais en cela il n'en a pas plus d'esprit. Le même Poëte dit dans ses Odes : *Qu'il est doux d'extravaguer à propos !* Et ailleurs, qu'*il aime mieux passer pour un homme en délire & sans nul talent, que d'être sage & enrager tout son saoul.* Homére, qui donne tant de louanges à son Télémaque, ne laisse pas de le nommer quelquefois jeune

étourdi ; & les Poëtes tragiques donnent volontiers le même nom aux jeunes gens, comme s'il étoit de bon augure. Quel est le sujet de la divine Iliade ? Ne sont-ce pas les fureurs & les folies des Rois & des Peuples ? Cicéron n'a jamais pensé plus heureusement que lorsqu'il a dit : *Que tout le monde étoit plein de Fous.* Or, vous n'ignorez pas, que plus un bien est général, plus il est excellent.

Mais peut-être que ces Auteurs ne seront d'aucune autorité chez les Chrétiens. Eh bien, si vous le trouvez bon, j'apuyerai, ou pour m'expliquer théologiquement, j'établirai mon Eloge sur le témoignage même de l'Ecriture, j'entens, avec la permission de nos Maîtres. L'entreprise est très-difficile, & demanderoit pour le moins une bonne Invocation des Muses. D'un autre côté il y auroit de l'injustice à faire descendre une seconde fois les neuf Sœurs, du haut de leur Hélicon ; le voyage est un peu long pour elles, & d'ailleurs la matiére que je vais traiter, n'est pas du ressort d'Apollon. Or, puisque je vais faire ici la Théologienne, & m'embarrasser dans les épines de la Scholastique, il seroit, ce me semble, plus convenable que l'esprit de *Scot*, ce bienheureux esprit, plus pointu que le porc-épic,

plus piquant que le hérisson, quittât sa Sorbonne, & vint m'animer. Quand j'aurai fini, qu'il s'envole où il voudra, même à tous les diables. Plût au Ciel qu'il me fût permis de changer aussi de visage, & de prendre un habit de Docteur. Je ne crains qu'une chose : c'est que, quand on me verra débiter tant de Théologie, on ne me soupçonne d'avoir pillé les porte-feuilles de *Nos Maîtres*. Mais il n'est pas fort étonnant ce me semble, qu'y ayant depuis tant de siécles une amitié fort étroite entre nous, j'aye attrapé un peu de leur science ; puisque Priape, dont la forme est enfoncée dans la matiére, & qui n'est intrinséquement qu'un tronc de figuier, écoutant un jour son Maître, qui lisoit tout haut du Grec, en fourra quelques mots dans sa tête, & les retint presque comme un livre. * Je pourrois encore citer le coq de Lucien, qui après avoir vécu long-tems avec les hommes, articula tout-d'un-coup & parla comme eux. Mais revenons à notre sujet, & commençons sous les meilleurs auspices qu'il sera possible.

Avantages de la Folie prouvés par les autorités les plus respectables.

---

* *Erasme fait ici allusion à l'Epigramme 68 des Priapées, qui commence ainsi :* Rusticus indoctè si quid dixisse videbor, &c.

A l'ouverture de l'Ecclésiaste, on trouve cette véridique Sentence, *LE NOMBRE DES FOUS EST INFINI*, mise en forme d'Inscription au premier Chapitre, comme celle qu'on lisoit en entrant dans le Temple de Delphes.* Or, ce nombre infini de Fous n'embrasse-t'il pas généralement tous les hommes, si l'on en excepte bien peu ? Encore doutai-je fort qu'on les ait jamais vûs. Mais Jérémie avoue la chose plus ingénument : *Tous les hommes*, dit-il, Chapitre 10, *sont devenus fous, à force de sagesse.* Il attribue la Sagesse à Dieu seul, & laisse à tous les hommes la Folie en partage. Un peu plus haut il dit : *Que l'homme ne se glorifie point dans sa Sagesse.* Et si nous lui demandons pourquoi ? C'est, répondra-t'il, parce que l'homme ne doit point se glorifier de ce qu'il n'a point. Revenons à l'Ecclésiaste : lorsqu'il fait cette exclamation Pathétique, *Vanité des vanités ! tout est vanité ;* à votre avis, Messieurs, Salomon qui étoit éclairé du Ciel, ne déclaroit-il pas sans biaiser, que la vie humaine, comme je l'ai insinué tant de fois, n'est qu'une Folie ? N'étoit-ce pas dire précisément ce que Cicéron a répété

* Connois-toi toi-même. *Plutarq.*

depuis à ma louange : *Tout est plein de Fous?* Quand le même Ecclésiaste dit encore : *Le Foû change comme la Lune, le Sage est stable comme le Soleil*, n'est-ce pas dire clairement que tous les hommes sont fous, & qu'à Dieu seul apartient le titre de Sage ? En effet, les Interprétes entendent par la Lune, la Nature humaine ; & par le Soleil, ils entendent Dieu, qui est la source de toute lumiére. Le Sauveur apuye cela dans son Evangile, lorsqu'il dit, que l'épithéte de *Bon* ne convient qu'à Dieu. Or, selon les Stoïciens, *Sage* & *Bon* sont deux termes réciproques, & qui signifient la même chose : ainsi tous les hommes étant mauvais, par une conséquence nécessaire, ils sont tous fous.

De plus, Salomon dit au Chap. 17 : *La Folie est pour le foû une source de joye ;* par où il confesse ouvertement que sans la Folie il n'y a rien d'agréable en ce monde-ci. On lit dans un autre endroit : *Que plus on ajoûte à nos connoïssances, plus on rend notre condition triste ; & qu'où il y a beaucoup de sens, il y a bien des sujets de mauvaise humeur.* Cet excellent Moraliste répéte encore la même pensée au Chap. 7 : *La tristesse loge*, dit-il, *dans le cœur des Sages, & la joye dans le cœur des Fous.* Ainsi, non content d'avoir aprofondi la sagesse, il a été curieux de me

connoître. Vous croyez peut-être que j'en impose ? Ecoutez ses propres paroles, Chapitre 1. *Je me suis aplîqué*, dit-il, *à connoître non-seulement la Prudence & la Doctrine, mais aussi les Erreurs & la Folie.* Vous remarquerez, s'il vous plaît, qu'en cet endroit-là c'est pour me faire plus d'honneur, qu'il me nomme la derniére ; & que dans l'ordre de l'Eglise, le premier en dignité est au dernier rang, conformément au précepte de Jesus-Christ.

Que la Folie ait plus de dignité que la Sagesse, c'est ce que l'Auteur de l'*Ecclésiastique*, (quel qu'il soit) montre évidemment au Chapitre 4. Mais avant de vous raporter l'endroit, je veux que vous répondiez précisément à toutes mes questions, pour faciliter les inductions que je veux tirer : c'est ma méthode, aussi-bien que celle de Platon, qui fait toujours interroger par Socrate les Interlocuteurs de ses dialogues.

Je demande, que doit-on le plus soigneusement tenir sous la clef, & renfermer chez soi, ou les choses rares & précieuses, ou celles qui sont viles & communes ? Vous ne dites rien, & vous voilà tous à me regarder, comme des statues. Mais vous avez beau garder le silence, les Grecs répondront en François pour vous : *On ne craint point*, dit

un de leurs proverbes, *de laisser sa cruche à la porte*. Et de peur que quelque impié ne s'avise de rejetter cette Sentence, je vous avertis que c'est Aristote, ce Dieu de *nos Maîtres*, qui la raporte. Continuons. Y auroit-il ici quelqu'un assez foû, pour laisser son or & ses bijoux à la merci des passans? Je n'en crois absolument rien. Car vous me paroissez tous gens à ne pas laisser traîner vos effets, & à les serrer dans le coin le plus secret du coffre-fort: vous n'exposez que ce que vous ne vous souciez pas de perdre. Or, si la prudence veut qu'on mette en sûreté les choses de prix, & qu'on abandonne au hazard ce qui coûte peu, je gagne ma cause. *L'Ecclésiastique* ordonne de découvrir la Sagesse, & de cacher la Folie. Voici le texte: *L'homme qui cache sa Folie, vaut mieux que celui qui cache sa Sagesse*. Bien plus, l'Ecriture-Sainte attribue au Foû une généreuse modestie, dont le Sage, qui se croit toujours meilleur que les autres, n'est point capable. C'est le sens que je donne à ce passage de *l'Ecclésiaste*, ch. 10. *Quand le Foû se proméne, il croit que tous ceux qu'il rencontre sont Fous comme lui*. Admirez, je vous prie, cette candeur, cette sincérité: naturellement tous les hommes ont grande opinion d'eux-mêmes; mais la Folie rend l'homme si hum-

ble, qu'il veut bien partager sa vertu avec tous les autres hommes, & leur communiquer les louanges qu'elle mérite. En feriez-vous autant ? Point de flatterie ; je ne vous crois pas encore à ce degré de perfection. Salomon se flattoit d'y être parvenu : *Je suis*, dit-il, au chap. 30. *le plus Foû des hommes*. Saint Paul, le Docteur des Gentils, n'a pas dédaigné le beau nom de Foû : ne dit-il pas aux Corinthiens : *Je le dis comme Foû, & je le suis plus qu'eux ?* Parce qu'aparemment, suivant sa pensée, il y a de la honte à se laisser surpasser en folie. J'entens s'élever ici contre moi quelques *Erudits*, de ceux qui veulent redresser vos Théologiens, & qui vous mettent devant les yeux les observations qu'ils ont faites, comme un nuage pour vous garantir, à ce qu'ils prétendent, des fausses lueurs du Sophisme : ces gens, dont mon *Erasme* est le Porte-enseigne, ou du moins le Chef en second, vont aparemment s'écrier, que cette citation est folle & bien digne de la Folie ! la pensée de l'Apôtre n'est rien moins que celle que vous nous forgez à plaisir : Il ne vise nullement à persuader qu'il est plus foû que les autres : mais après avoir dit, *ils sont Ministres du Christ & moi aussi*, sentant bien qu'il ne disoit pas assez, il ajoûte : *Je le suis plus qu'eux ;*

& pour ôter le ſcandale, que le témoignage avantageux qu'il ſe rend lui-même auroit pû cauſer, il s'accuſe de folie en cela, parce qu'en effet il n'y a que les Fous qui ayent permiſſion de tout dire.

Oh! diſputez tant qu'il vous plaira, & chicanez tout votre ſaoul ſur le ſens de ce paſſage: pour moi je ſuis l'interprétation de ces gros bonnets, de ces bedaines théologiques dont l'embonpoint garantit l'autorité, & avec qui la plûpart des Docteurs aimeroient mieux ſe tromper, que de penſer mieux avec ces gens qui ſçavent trois langues: * car on en fait autant de cas que des pies & des perroquets. D'ailleurs, j'ai pour moi un glorieux Théologien, que je ne veux point nommer, dans la crainte de donner lieu à nos *Sçavantaſſes* § de lui apliquer le Proverbe, ¶ *l'Ame à la Lyre*.

---

* *L'Hébreu, le Latin, & le Grec.*

§ *Cette épithéte eſt équivoque, & ſignifie à la fois un homme qui ſe vante, & un homme qui a de la réputation.*

¶ *Ce Théologien & Nicolas de Lira, qui a fait une gloſe perpétuelle ſur tous les livres de l'Ecriture; gloſe ſinguliére, peu lûe, ou plûtôt fort ignorée aujourd'hui. On voit ſa tombe dans le Chapitre des Cordeliers de Paris.*

Ce Docteur explique *magistralement & théologiquement* ce passage : *Je le dis avec moins de Sagesse, je le suis plus qu'eux.* Il en fait un nouveau Chapitre, & ce qui demande une Dialectique consommée, il ajoûte une nouvelle Section. Voici son raisonnement en forme & en substance : » *Je le dis moins sagement*, c'est-à-dire, si je vous parois foû » lorsque je me compare aux faux Apôtres, » vous me trouverez encore plus foû de me » préférer à eux. « Puis le Docteur, comme s'il extravaguoit lui-même, se jette tout-d'un-coup sur une autre matiére. Mais pourquoi m'arrêter à un seul Interprête ? Nos Théologiens n'ont-ils pas le droit d'étendre le Ciel, c'est-à-dire, l'Ecriture-Sainte, comme une peau, s'il faut en croire Saint Jérôme, qui sçavoit cinq langues ? Saint Paul lui-même usoit de ce droit ; il y a dans ses divins Ecrits, des choses qui semblent contraires aux livres sacrés, & qui ne paroissent plus telles, quand on lit ces citations à leur source. Jugeons des pieuses fraudes de ce grand Apôtre, par celle-ci. Les Athéniens avoient consacré un Autel, avec cette Inscription : *AUX DIEUX DE L'ASIE, DE L'EUROPE ET DE L'AFRIQUE ; AUX DIEUX INCONNUS ET ÉTRANGERS.* Saint Paul tronque l'*Ins-*

cription ; il en prend ce qu'il croit avantageux à la Religion Chrétienne, & laisse le reste : encore ces deux mots : *AU DIEU INCONNU*, qui sont le texte de son discours, ne sont-ils pas raportés fidèlement? Les Théologiens d'aujourd'hui veulent aparemment suivre cet éxemple : rien de plus ordinaire que de leur voir arracher dans quelque endroit d'un Auteur, cinq ou six mots, & d'en altérer le sens, pour l'ajuster au leur. Cependant, quand on vient à confronter la copie avec l'original, & à remettre la citation à sa place, on trouve que l'Auteur cité n'a rien dit de ce qu'on lui fait dire, & souvent même qu'il a dit tout le contraire. C'est pourtant ce que font nos Maîtres, & cela avec autant de bonheur que d'imprudence ; ensorte que les Jurisconsultes, qui aiment à citer bien ou mal, leur portent envie.

Comment cette ruse ne réussiroit-elle pas ? Et que ne doit-on pas hazarder après ce grand Théologien, dont le nom m'alloit échaper, si je n'avois craint d'être payé du Proverbe ? Ce Docteur, en interprétant un endroit de Saint Luc, s'accorde avec l'esprit & la lettre, à peu près comme le feu s'accorde avec l'eau. Je m'en raporte à votre discernement. Dans le tems d'un extrême danger, tems auquel tous les bons

Cliens sont plus assidus auprès de leurs Patrons, pour leur offrir leurs services, le Sauveur voulant élever ses Disciples au-dessus de toute confiance dans les secours humains, leur fait cette demande : *Quand je vous ai envoyés, vous a-t'il manqué quelque chose?* Ils n'avoient pourtant ni souliers, pour se garantir des épines & des caillous qu'ils rencontreroient sous leurs pieds, ni provision quelconque de vivres, ni viatique pécuniaire. Les Apôtres ayant répondu, qu'ils avoient trouvé leur nécessaire partout : *A present*, dit le Sauveur, *celui qui a un sac, petit ou grand, qu'il le laisse là; & celui qui n'a point d'épée, qu'il vende sa robe ou sa chemise, pour en acheter une.* Or, comme toute la Doctrine Evangélique ne roule que sur la douceur, la patience & le mépris de la vie, il faut s'aveugler volontairement, pour ne pas entrer ici dans les vûes & dans l'intention de Jesus-Christ. Ce divin Législateur voulant mettre ses Lieutenans, ou ses Délégués dans une disposition toute Apostolique, cherche à les détacher généralement de toutes les choses d'ici-bas. Ce n'étoit pas assez pour eux de se passer de souliers & de bissac, ils devoient aussi se dépouiller de leurs vêtemens; image du parfait dégagement de cœur avec lequel ils devoient entrer dans la

carrière de l'Apostolat. Il est vrai que J. C. ordonne à ses Disciples d'acheter une épée ; mais quelle sorte d'épée ? Quoi ! ce funeste instrument du brigandage, du meurtre? Rien moins, non pas même un instrument de défense. Mais c'est ce glaive spirituel qui perce jusqu'au fond de l'ame, & qui tranche tellement toutes les passions, que la piété domine & régne seule dans le cœur. Or, voyez, je vous prie, comme notre célébre *Ane à la Lyre*, a sçu tordre cet endroit-là : il entend par l'épée, le droit de se défendre dans la persécution, & par le sac, de vraies provisions de vivres, * comme si le Sauveur, ayant changé de sentiment, ou s'étant aperçu qu'il n'avoit point assez pourvu à l'éclat & à la dignité de ses Missionnaires, eût rétracté ses ordres. Ce Législateur avoit-il donc oublié toute sa morale ? Il avoit déclaré si formellement à ses Disciples, qu'ils seroient heureux, s'ils souffroient patiemment les oprobres, les outrages & les suplices ; il leur avoit défendu toute résistance contre les agresseurs ; il leur avoit dit que le vrai bonheur étoit pour les doux & les simples, &

* *Rablais diroit en son langage* : ici Nicolas de Lyra délire.

nullement pour les superbes ; enfin, il les avoit exhortés par l'éxemple des moineaux & des lys, à s'abandonner entiérement à la providence. Ne se souvenoit-il plus de toutes ces maximes ? Est-ce par un esprit contraire qu'il commande aux Apôtres de prendre l'épée, de vendre leur habit pour s'en pourvoir, & d'aller plutôt tout nuds, que de marcher sans armes. Comme notre subtil commentateur comprend sous l'idée du glaive tout ce qui peut servir à repousser la force, il entend aussi par la bourse, tout ce qui concerne les commodités de la vie. Ainsi cet interpréte de l'esprit de Dieu fait paroître sur le Théâtre, les Apôtres armés de pied en cap, pour prêcher Jesus-Christ crucifié : il les charge comme des Soldats, de bissac, de paquet, de valise, en un mot, de tout ce qu'il faut pour ne pas jeûner en chemin.

Mais pourquoi Jesus-Christ, après avoir commandé à ses Disciples de vendre jusqu'à leur chemise (exclusivement à ce que je crois) pour acheter une épée, leur ordonne-t'il ensuite, avec réprimande, de la remettre dans le foureau ? Pourquoi les Apôtres (au moins que je sçache) n'ont-ils jamais employé le fer contre la violence des Païens ? Ils étoient pourtant obligés en conscience de jouer des

couteaux, s'il est vrai qu'ils en avoient reçu un commandement formel. Le fameux Théologien dont il s'agit, ne s'est nullement embarrassé de toutes ces objections. Il y a un autre Docteur, dont je tairai encore le nom par respect, quoiqu'il ne soit pas de la canaille scientifique : ce bon homme fait le plus plaisant sault qu'on puisse imaginer. Le Prophête Habacuc a dit : *Les peaux de la terre de Madian seront en confusion.* Il est clair comme le Soleil, que l'inspiré parle des tentes du Camp des Madianites ; mais ce Théologien s'abusant sur le mot de *peau*, explique ce passage du suplice de Saint Barthelemi, qui, comme on sçait, fut écorché vif.

J'assistois l'autre jour à une Thèse de Théologie, (car je manque très-rarement ces bonnes aubaines.) Quelqu'un ayant demandé comment on pourroit prouver par l'Ecriture sainte, qu'il faut employer contre les Hérétiques la voye du fagot & du feu, plutôt que celle du raisonnement ; un vieillard, qu'à son air suffisant & rebarbatif on reconnoissoit aisément pour Théologien, répondit en fronçant le sourcil : *C'est Saint Paul, oui Saint Paul lui-même, qui a fait cette Loi si sage. N'a-t'il pas dit expressément, évitez l'hérétique, après l'avoir repris une & deux fois ?*

Comme il répétoit souvent à haute voix les mêmes paroles, tout le monde le crut saisi d'un accès de frénésie; mais enfin il donna le mot de l'Enigme: » Etes-vous donc, » s'écria-t'il, d'une ignorance assez crasse, » pour ne sçavoir pas que ce terme DEVITA, » *évitez*, se forme en latin de la préposi- » tion *de*, & du nom substantif *vita*, com- » me qui diroit, *hors de la vie? Ergo*, » Saint Paul a commandé de brûler les Hé- » rétiques, & de jetter leurs cendres au » vent. »

Une étimologie si neuve fit rire quelques-uns des Auditeurs: mais d'autres la trouvérent profonde, & vraiment Théologique. Ce barbon, s'apercevant que tous les suffrages de l'Assemblée n'étoient pas pour lui, lança l'argument décisif. Il est encore écrit, dit-il, *Ne laisse point vivre le malfaisant*: Or, tout Hérétique est malfaisant; *Ergo*, &c. Alors chacun d'admirer l'esprit du Docteur; son judicieux *Ergo* fut universellement aplaudi, & même aucun des Auditeurs ne se souvint, que cette loi regardoit uniquement les Sorciers, les Enchanteurs, les Magiciens, genre d'hommes que les Hébreux désignent par le terme de *malfaisant*. Il faudroit donc aussi condamner au feu tous les coupables & tous les pécheurs. Mais ne suis-je pas folle, de-

m'amuser à ces bagatelles ? Car le nombre en est si grand, que Chrysippe & Dydime *aux entrailles de fer*, n'ont pas écrit plus de sottises, quoiqu'ils ayent fait une quantité prodigieuse de volumes, l'un sur la Dialectique, l'autre sur la Grammaire. Je vous prie donc seulement de me rendre justice sur une chose : s'il est permis à ces divins Maîtres de s'écarter ainsi du bon sens & de la vérité, à combien plus forte raison, n'étant qu'une Théologienne en détrempe, doit-on me passer mon peu d'éxactitude dans les citations ?

Je reviens à Saint Paul. Cet Apôtre dit, parlant de lui-même : *Vous suportez volontiers les Fous..... Recevez-moi comme un Fou* ..... Et ailleurs : *Je ne parle pas selon Dieu, mais comme si j'étois Fou..... Nous sommes Fous nous autres pour Jesus-Christ.* Un Auteur de ce poids-là, dire tant de bien de la Folie ? Quelle gloire pour moi ? Saint Paul n'en demeure pas-là ; il va jusqu'à ordonner la Folie, comme une des choses les plus nécessaires au salut : *Celui d'entre vous qui se croit sage, qu'il embrasse la Folie pour trouver la Sagesse.* Jesus-Christ traite de *Fous* dans Saint Luc, les deux Disciples qu'il joignit en chemin après sa Résurrection ? Cela me surprend beaucoup moins, que ce que dit l'Apô-

défendit, sous peine de mort, aux premiers époux qu'il venoit de créer & d'unir ensemble, de toucher à l'Arbre de Science : preuve certaine que la Science est le poison de la félicité. Aussi Saint Paul la rejette-t'il comme pernicieuse, & propre seulement à enfler le cœur. Je crois que Saint Bernard pensoit comme cet Apôtre ; car il nomme la Montagne où Lucifer avoit fixé sa résidence, *le Mont du Sçavoir.* Autre preuve qui n'est pas à négliger : il faut assurément que j'aye du crédit dans le Ciel, puisqu'on y obtient grace sous mon nom, au lieu qu'on n'oseroit employer le secours de la Sagesse. Un homme a-t'il péché avec connoissance de cause ? Ne croyez pas qu'il s'avise d'alléguer ses lumiéres ; il est trop heureux de prendre la Folie pour prétexte & pour protectrice. C'est ainsi qu'Aaron, au XII. Chapitre des Nombres, demandant pardon pour sa femme, s'écrie humblement : *Daignez, Seigneur, ne pas nous imputer une faute que nous avons commise par pure folie.* Saül s'excusant à David : *Il paroît bien*, lui dit-il, *que j'ai agi en foû.* David lui-même, tâchant de fléchir la vengeance divine : *Seigneur*, dit-il, *je vous suplie d'effacer cette iniquité du compte de votre serviteur, car c'est la Folie qui m'a fait agir.* Vous voyez bien qu'il craignoit

craignoit de n'être point éxaucé, s'il n'alléguoit sa folie & son ignorance. Mais rien ne fait tant pour moi, que la priére que le Sauveur fit sur la Croix pour ses ennemis: *Mon Pere, pardonnez-leur*, dit-il; & il n'employe d'autre raison pour les excuser, que celle de leur imprudence, *parce qu'ils ne sçavent ce qu'ils font.* Saint Paul écrit de même à Timothée: *Dieu m'a fait miséricorde, parce que mon incrédulité étoit l'effet de l'ignorance.* Qu'est-ce que cette *ignorance?* N'est-ce pas la Folie & non la malice? Quel est le sens de ces paroles: *Dieu m'a fait miséricorde, &c.?* N'est-ce pas insinuer clairement que sans le crédit & la recommandation de la Folie, il n'y auroit point eu de miséricorde pour Saint Paul? Le Prophête Roi s'exprime de même dans ce passage, que j'ai oublié de placer en son lieu: *Daignez, Seigneur, oublier les égaremens de ma jeunesse, & mes ignorances.* Vous remarquerez ici, que ce divin Chantre s'excuse par deux endroits: par la jeunesse, âge dont je suis la fidèle & inséparable compagne, & par l'ignorance; & pour montrer l'excès de sa folie, il se sert du nombre pluriel.

Mais pour me tirer d'un détail qui ne finiroit point, vous allez voir en racourci, que

la Religion Chrétienne semble s'accorder parfaitement avec la Folie, & n'avoir nul raport avec la Sagesse. Comme c'est-là un vrai paradoxe, je ne veux point en être crue sur ma parole, & je viens aux preuves. Premiérement, les jeunes gens, les vieillards, les femmes & les sots prennent plus de plaisir que les gens sensés aux sacrifices, & aux autres cérémonies de l'Eglise, ce qui fait qu'ils tâchent de s'aprocher de l'Autel le plus près qu'ils peuvent. Et qui leur donne, je vous prie, ce zèle & cette dévotion? L'impression toute machinale de la nature. En second lieu, les fondateurs de la Religion Chrétienne, qui faisoient profession d'une simplicité merveilleuse, étoient les ennemis déclarés de l'étude des Belles-Lettres. Enfin il n'y a point de fous qui paroissent porter plus loin l'extravagance, que ceux qui se sont livrés tous entiers & avec ardeur à la Piété Chrétienne: ils répandent leur argent comme de l'eau; ils méprisent les injures; ils se laissent tromper; ils ne mettent aucune différence entre les amis & les ennemis; la volupté leur fait horreur; l'abstinence, les veilles, les larmes, les travaux, les outrages semblent les nourrir; ils ont un grand dégoût pour la vie, & une grande impatience de mourir; enfin on diroit

qu'ils sont absolument privés du sens commun, ou que ce sont des corps sans ame & dépourvûs de sentiment. Quel nom trouverons-nous à cette pieuse manie, si le nom de Folie ne lui convient point? les Juifs n'étoient-ils pas bien fondés à croire que les Apôtres avoient trop bû? Le Juge Festus n'avoit-il pas raison de prendre Saint Paul pour un extravagant?

Mais puisque je me suis érigée ici, je ne sçais comment, en sçavante & en raisonneuse, je veux soutenir la gagûre. Reprenons courage; soutenons devant cette illustre Assemblée de Fous, une thèse nouvelle, & à laquelle on ne s'attend pas. Oui, Messieurs, je vais vous montrer que le bonheur des Chrétiens, que cette félicité qu'ils cherchent avec tant de peines & de travaux, n'est qu'une espéce de folie & de fureur. Vous me regardez de travers, & l'indignation se peint sur votre mine? Doucement, ne nous arrêtons point aux expressions, ce ne sont que des sons arbitraires; mais attachons-nous à bien éxaminer la chose.

Le systême du Christianisme sur le vrai bonheur de la vie, est presque la même chose que le plan des Platoniciens. Suivant le principe fondamental de ces deux partis, l'ame est enfoncée dans le corps, elle est

envelopée des liens de la matiére, elle est tellement entraînée par la pesanteur de la machine organique, qu'elle a une peine extrême à connoître le vrai, & encore plus à en jouir. C'est par cette raison que Platon définissoit la Philosophie, *la méditation de la mort;* car la mort ainsi que la Philosophie retire l'ame des objets visibles & matériels. Sur ce pied-là, tant que l'ame employe les organes du corps, selon l'économie naturelle de ces deux substances si distinctes entr'elles, l'ame est saine & sage: mais lorsque l'ame, rompant ses liens, tâche de forcer sa prison, & de se mettre en liberté, on apelle cet état *Folie;* & si par hazard ce dérangement vient de maladie & de l'altération des organes, alors tout le monde convient que c'est une fureur. Nous les voyons pourtant ces trop heureux Fous, nous les voyons prédire l'avenir, posséder des Langues & des Sciences qu'ils n'ont jamais aprises, & faire voir en eux quelque chose de divin. D'où peut venir un tel prodige? C'est sans doute que l'ame, plus dégagée de la servitude du corps, commence à déployer sa force naturelle. Ne seroit-ce point la raison qui fait quelquefois parler les mourans * comme des inspirés à

* *Socrate condamné très-injustement à mou-*

Si le zèle & l'ardeur de la piété produisent cet effet extraordinaire, ce n'est peut-être pas le même genre de Folie; mais il en aproche si fort, que communément on lui donne ce nom-là. En effet, qui ne traiteroit pas de fous, & de maîtres fous, un très-petit nombre *de pauvres d'esprit*, qui, par leur conduite, font le procès à tout le Genre-Humain? L'idée de Platon ne sera pas ici hors d'œuvre: ce Philosophe a feint une caverne remplie de gens qui sont arrêtés malgré eux; un de ces captifs s'enfuit, & après s'être promené long-tems, il revient: mes amis, s'écrie-t'il en rentrant, que vous me faites pitié! Vous ne voyez ici que des ombres & que des fantômes, en un mot vous êtes des Fous. Pour moi, je n'ai rien vû que de très-réel, rien que de solide & de bien éxistant. D'un autre côté, les gens de la caverne qui ne sont jamais sortis de leur souterrain, disent en se regardant les uns les autres: Que veut donc

---

rir par la ciguë, dit aux Juges qui avoient prononcé sa Sentence: Je souhaite d'être bon Prophête pour vous qui m'avez condamné, car je suis dans la conjoncture où les hommes entrevoyent l'avenir, c'est-à-dire, aux aproches de la mort.

dire ce foû-là ? Sérieusement sa cervelle est démontée. Il en est ainsi du commun des hommes : ce qui tombe le plus sous les sens, occupe le plus leur esprit ; ils ne connoissent presque point d'autres êtres que les êtres matériels & sensibles. Au contraire, ceux qui se sont dévoués entiérement à la piété, sans cesse attachés à la contemplation des choses invisibles, méprisent un objet à proportion qu'il les touche de plus près, je veux dire, qu'il est palpable & corporel.

Les Mondains font leur premiére & principale occupation d'amasser du bien, ensuite ils s'apliquent à contenter le corps, & le dernier soin se réserve pour l'ame, dont la plûpart ne croyent point l'éxistence, parce qu'elle n'est pas visible. Les gens embrasés du feu de la Religion, prennent une route oposée ; ils mettent toute leur confiance en Dieu, qui est le plus simple des êtres ; après lui, ils pensent à leur ame, comme à la chose qui aproche le plus de la Divinité. Ils ne se soucient nullement du corps : non-seulement ils méprisent la fortune, mais même ils la fuyent ; & s'ils sont obligés par devoir, & comme peres de famille, à veiller sur leur temporel, ce n'est qu'à regret & avec dégoût, parce qu'ils ont comme s'ils n'avoient point, parce qu'ils possédent comme ne pos-

sédant point. Il y a plusieurs autres degrés de différence entre les hommes qui ne s'occupent que du corps, & ceux qui se livrent uniquement à la pieuse culture de l'ame: pour mieux distinguer ces degrés, posons un principe incontestable.

Quoique tous les sentimens de l'ame ayent une liaison nécessaire avec le corps, il y en a pourtant de deux sortes: les uns sont plus matériels, comme le toucher, l'ouïe, la vûe, l'odorat, le goût; les autres ont moins de raport aux organes, & ce sont la mémoire, l'entendement & la volonté. Il s'ensuit de là que l'ame a plus ou moins de force, à proportion qu'elle s'aplique plus ou moins à ces divers sentimens. Bâtissons maintenant sur cette hypothèse. Ceux dont la piété absorbe toutes les puissances, à force de s'élever, autant qu'il leur est possible, au-dessus des sens corporels, parviennent à les émousser, tellement qu'à la fin ils ne sentent plus rien. Tel étoit, par exemple, un S. *Bernard*, qui, si l'on en croit sa Légende, buvoit de l'huile pour du vin. Au contraire, les sensuels ont une grande vigueur d'ame pour les sens du corps, & une grande foiblesse pour les sentimens de l'ame. De plus, parmi les passions il y en a qui touchent le corps de plus près, comme les desirs

amoureux, la faim & la soif, l'envie de dormir, la colére, l'orgueil & l'envie : les vrais Dévots, s'il y en a, font une guerre irréconciliable à ces passions ; au lieu que les partisans de la Nature ne croyent pas qu'on puisse vivre sans elle. Il y a d'autres passions qui tiennent le milieu, & qui sont aussi naturelles, comme, par éxemple, l'amour de la patrie, de ses peres & meres, de ses enfans, de ses proches, de ses amis : le commun des hommes accorde quelque chose à ces passions-là ; mais les gens pieux travaillent à les arracher de leur cœur, ou du moins à les spiritualiser. Un fils chéz eux aime son pere ; mais ne croyez pas que c'est la paternité qu'il honore & qu'il aime, dans celui dont il a reçu la vie. Quel présent mon pere m'a-t'il fait, vous dira ce Saint ? D'un corps misérable, & qui est mon plus dangereux ennemi ? Encore est-ce à Dieu que je le dois, il est l'Auteur de mon être : mais j'aime mon pere comme un homme, en qui brille l'image de cette intelligence suprême, qui est *le Souverain Bien*, & hors de laquelle il n'y a rien d'aimable, rien qui soit digne de nos desirs. C'est par cette même régle, que les gens à mortification jugent de tous les devoirs de la vie ; en sorte que, s'ils ne méprisent pas généralement

néralement toutes les choses visibles ; au moins les mettent-ils infiniment au-dessous de celles qu'ils ne font qu'imaginer. Ils disent même que dans les Sacremens, & dans les autres objets du Culte, la matiére ne seroit rien, sans l'esprit. Les jours de jeûne, ils comptent pour peu de chose l'abstinence de la viande, & de quelque repas, quoique la multitude fasse consister en ces deux points toute l'obligation du précepte. Les personnes pieuses vous disent, qu'il faut jeûner spirituellement, c'est-à-dire, dompter ses passions, mortifier sa colére & son orgueil, afin que l'ame étant plus dégagée de la masse du corps, soit mieux en état de goûter les choses du Ciel. Il en est de même de la Messe. Nous ne méprisons pas, disent-ils, ce qu'il y a d'extérieur & de visible dans le saint Sacrifice : mais les signes & les cérémonies seroient inutiles, ou plutôt nuisibles, sans l'esprit qui les rend efficaces. Comme ce Mystére represente la mort du Sauveur, il faut que le Fidèle la represente aussi en lui-même, en mourant à ses passions, afin de ressusciter & de reprendre une nouvelle vie, pour s'unir à J. C. & à ses membres. C'est dans cette disposition, que les Saints assistent à la Messe. Le Vulgaire n'en fait pas de même ;

comme il ne conçoit dans ce Sacrifice, que le commandement d'en être témoin, il regarde, il est attentif au chant, aux cérémonies ; & puis c'est tout. Ce n'est pas seulement dans les choses que je viens d'aporter pour éxemples, que les Anges mortels rompent tout commerce avec la matiére & les corps ; c'est généralement dans toutes celles de la vie, & par-tout ils prennent un rapide essor vers les biens éternels, invisibles & spirituels. Or puisque les Dévots, & les Indévots différent en tout, vous jugez bien qu'ils se regardent les uns les autres comme des Fous. Mais en vérité, les plus matériels ont la raison de leur côté ; & ce sont les Dévots qui méritent le titre de Fous. Vous ne pourrez en disconvenir, dès que je vous aurai fait voir en peu de mots, que cette récompense infinie, après laquelle ils courent si ardemment, n'est qu'une espéce de fureur. J'apuye mon sentiment sur un Oracle du divin Platon : *La fureur des Amans*, dit ce Philosophe enthousiaste, *est la plus heureuse de toutes*. En effet, un Amant bien passionné ne vit plus en soi, mais en la personne qui s'est emparée de son cœur ; & plus il sort de lui-même, pour se transformer dans l'objet de son amour, plus il sent redoubler son plaisir. Ainsi quand l'ame d'un Dévot, qui brûle de parvenir à la

perfection évangélique, travaille à sortir de son corps, en ne faisant point l'usage qu'elle doit de ses sens & de ses organes, n'a-t'on pas raison d'apeler cela une fureur ? Rapelez-vous ces façons de parler si en vogue : *Il est hors de soi... Rentrez en vous-même...* *Il est revenu à soi.* Si, suivant l'idée de Platon, l'excès de la Folie, & par conséquent du bonheur, se mesure à celui de l'Amour, quelle sera donc la vie des Bienheureux dans le Ciel, après laquelle les Dévots soupirent avec tant d'empressement ? Dans cet état de félicité, qui se renouvellera sans cesse, l'ame victorieuse absorbera le corps : cette parfaite domination, loin de causer la moindre peine, deviendra toute naturelle : l'esprit sera comme dans son régne, & il jouira du prix des efforts qu'il a faits dans sa vie mortelle, pour réduire son corps en servitude. De plus, l'ame sera comme engloutie d'une maniére incompréhensible, dans cette suprême intelligence qui la surpasse infiniment ; en sorte que tout l'Homme sera hors de soi, & il ne sera Bienheureux, que parce que, séparé de lui-même, il recevra une volupté inexprimable du souverain bien qui attire tout à soi. Au reste, quoique cette félicité ne doive se consommer que par la réunion de l'ame avec le

corps, cependant, parce que la vie des Saints sur la Terre n'est qu'une méditation continuelle, & comme l'ombre des joies du Paradis, ils ne laissent pas de goûter d'avance, & de sentir dès ce Monde la récompense qui leur est promise. Il est vrai qu'en comparaison de la béatitude éternelle, ce qu'ils éprouvent, n'est qu'un foible écoulement de cette source divine; cependant il surpasse toutes les voluptés corporelles réunies ensemble, tant les biens spirituels & invisibles l'emportent sur les biens corporels & visibles. C'est ce que nous promet le Prophête, lorsqu'il dit: *L'œil n'a point vû, l'oreille n'a point entendu, & le cœur de l'homme n'a jamais goûté les délices que Dieu a préparées à ceux qui l'aiment.* Et c'est le partage de la Folie qu'on ne perd point, & qu'on perfectionne au contraire, en changeant de vie. Or ceux qui sont dans cet état, ce qui est un rare bonheur, éprouvent une sorte d'extase qui ressemble bien à la Folie. Ils parlent sans suite, ils battent la campagne, & ne s'expriment plus comme des hommes, mais rendent des sons vuides de sens, & toute leur figure est altérée. Vous les voyez successivement gais & tristes, pleurer, rire & soupirer presque en même-tems; enfin ils sont tout hors d'eux-mêmes. Aussi-

tôt qu'ils sont revenus à eux, ils vous jurent qu'ils ne sçavent point où ils ont été, si c'est en corps ou en esprit, s'ils étoient endormis ou éveillés. Ils ne se souviennent point de ce qu'ils ont vu ou entendu, encore moins de ce qu'ils ont dit ou de ce qu'ils ont fait, si ce n'est comme d'un songe confus. Tout ce qu'ils sçavent, c'est qu'ils se sont trouvés très-heureux dans cette espéce de délire. C'est pourquoi vous les voyez pleurer de regret d'être revenus dans leur bon sens, & desirer sincérement que leur Folie eût duré toujours, parce qu'elle est effectivement un leger essai ou un avant-goût de la félicité future.

Mais je ne m'aperçois point que je franchis les bornes; quoique, s'il m'est échapé quelque impertinence, ou si l'envie de discourir m'a emporté un peu trop loin, il suffit de se rapeler que je suis la *Folie*, & Femme, qui pis est. Cependant souvenez-vous du Proverbe Grec qui dit, que *quelquefois un Foû a dit des choses fort raisonnables*; à moins que vous ne pensiez qu'il n'est pas fait pour les Femmes. Finissons, je vois à votre mine que vous attendez de moi un Epilogue ou une Récapitulation de tout ce que j'ai dit: mais en vérité, vous êtes bien Fous, si vous vous imaginez que je me sou-

vienne de tout le fatras & de toutes les Folies que j'ai entaſſées dans ce diſcours. Vous ſçavez le mot des Anciens : *Je hais un Convive mémoratif.* Et moi je dis : *Je hais un Auditeur qui a de la mémoire.* Ainſi, très-illuſtres Fous, tous tant que vous êtes, aplaudiſſez, allez en paix, vivez & buvez.

F I N.

pe represente un Vieillard apuyé pesamment sur sa canne, & qui raisonne avec son Architecte. On voit en profil un Bâtiment qui s'éléve, & quelques Ouvriers en action dans des attitudes vraies & naturelles.

Page 91. Les Souffleurs. *L'estampe represente un laboratoire de Chymie. On voit vis-à-vis un grand fourneau un homme armé d'un soufflet, & fort attentif à considérer un matras, & un autre qui pile des drogues.*

Page 92. La Folie du Jeu. *Elle est caractérisée par trois personnages assis autour d'une table de Jeu. En face est une femme qui détache une de ses boucles d'oreilles pour la mettre sur une carte ; à côté d'elle est un mauvais Joueur, qui l'air furieux se mord les doigts de rage, & le tiers a la main sur un tas d'argent.*

Page 104. La Folie de l'Amour-propre. *Elle est representée par un jeune Homme qui se regarde dans un miroir avec les yeux complaisans de Narcisse. On voit dans le lointain deux Anes qui se grattent, simbole de l'ignorance & de la flatterie.*

Page 130. La Folie de l'Avarice. *L'estampe represente un Usurier en lunettes, pesant des espéces au trébuchet.*

Page 134. La Folie des Sciences. *Une élégante vûë de Jardin qui fait le fond de l'es-*

tampe, sert à égayer le sujet. On voit sur le devant un Géométre apliqué à tracer des lignes, ou, si on veut, à chercher les Infiniment petits.

Page 167. La Folie des Cours. *Deux Courtisans, espéces de Satrapes, se tiennent embrassés. L'un avance la main, pour accueillir un Foû qui est devant eux; l'autre montre au doigt un Philosophe qu'on aperçoit au haut d'un perron tourné vers eux d'un air de mépris.*

Le Cul de lampe represente la Folie apuyée sur le Globe du Monde, & assise sur un trophée composé de sceptres, de couronnes, & de plusieurs autres attributs. Les mots Italiens qu'on lit au bas du cartouche signifient: La Folie est la souveraine du Monde.

AVIS INTÉRESSANT.

CEUX qui croiront se reconnoître dans quelques-uns de ces différens portraits, en se representant aux Libraires, & en justifiant de la ressemblance, auront sur le prix de chaque Exemplaire, une remise honnête & proportionnée à la conformité qui se trouvera entre la copie & l'original.

L'ÉLOGE

DEC 1 - 1943